

LE CRAPOUILLOT

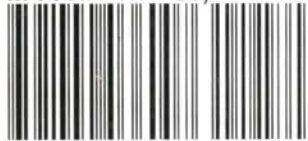
Magazine non conformiste

MERCENAIRES **ET** VOLONTAIRES

**Bob Denard
Jean Kay
Patrick Ollivier
Jean Schramme
Villebois-Mareuil
et les autres...
Des destins
hors du commun**



M1440 - 117 - 36,00 F - RD



**CONGO, KATANGA, RHODÉSIE, BIRMANIE,
COMORES, AFRIQUE DU SUD, CROATIE...**

LE CRAPOUILLOT

NOUVELLE SERIE

**POUR RECEVOIR
RÉGULIÈREMENT
LES PROCHAINS
NUMÉROS**

**ABONNEZ-VOUS,
OFFREZ UN
ABONNEMENT**

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)

Magazine non conformiste

Directeur :

Roland Gaucher

Réalisation technique :

Stéphane Le Brieuc

Directeur de la publication :

Nicole Dupaty

Secrétariat de rédaction/iconographie :

Emmanuel Casenac

Maquette : **Guy Filter**

Publicité

Catherine Dages (16) 44 47 79 47

Promévente : 11, rue de Wattignies 75012 Paris

Philippe Thoreau : 43 44 77 77

Sarl Le Crapouillot

RCS : Paris B 383 679 529

Siège social : 52 rue Madame 75006 Paris

Dépôt légal : janvier-février 1994 - N° CPPAP : 61. 147

Achat au numéro et courrier : 21, rue Tronchet 75008 Paris

Tél. 47 42 21 72 - Fax : 42 66 93 96

FRANCE METROPOLITAINE

5 NUMEROS : 150 F

EUROPE

5 NUMEROS : 190 F

HORS EUROPE (PAR AVION)

240 F

POUR VOUS ABONNER, IL VOUS SUFFIT
DE PHOTOCOPIER CE BULLETIN OU DE
DÉCOUPER LE COUPON DE LA PAGE 74
ET DE LE RETOURNER AVEC
VOTRE RÈGLEMENT A :

J.- C. MULLER BP 32 33980 AUDENGE
TÉL. : 56 26 97 00

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

.....

JE DÉSIRE M'ABONNER POUR

5 NUMÉROS ☐ F

CI-JOINT MON RÉGLEMENT

PAR CHEQUE

À L'ORDRE DU CRAPOUILLOT

DATE

Avant-propos

Mercenaires ? Volontaires ? La distinction n'est pas évidente. Quand on questionne les anciens combattants du Congo, du Biafra, du Katanga, du Yémen, de Rhodésie, et d'autres points chauds de la planète, on constate qu'ils « toussent ». Mercenaires ? Non, franchement, le terme ne leur convient pas. A la limite, ils préféreraient qu'on les appelle « les Affreux ».

Mercenaires, volontaires, il y eut peut-être un théâtre d'opérations où la distinction pouvait se faire : la guerre (civile) d'Espagne. **Jean Bourdier** le rappelle dans son introduction : il y avait des volontaires dans les Brigades Internationales (entre autres, le jeune communiste **Pierre Georges**, futur **Colonel Fabien**) ; et ceux (moins nombreux), tel **Jean-Herold Paquis**, qui avaient choisi le camp de **Franco**.

Et puis, il y eut les mercenaires-pilotes qui formèrent l'escadrille d'**André Malraux** (voir son livre "L'Espoir," et le très beau film qui en fut tiré) et qui palpèrent des rémunérations très confortables.

Les survivants de cette escadrille — s'il en reste — protesteront peut-être. Nous leur accordons que les jugements, en la matière, ne sont pas toujours faciles. Surtout quand on n'a pas connu les épreuves auxquelles ces hommes ont été confrontés.

Il reste que lorsque l'on cite les noms de **Bob Denard**, de **Schramme**, de **Steiner**, de **Patrick Ollivier**, de **Faulques**, du colonel **Trinquier**, du capitaine **Souètre**, on débouche sur des hommes exceptionnels. Des combattants hors pair. Des guerriers de première ligne. Et, être de première ligne, c'est au moins aussi dangereux que d'être premier de cordée.

« Corsaire de la République », c'est ainsi que Bob Denard aime à se définir. Et, je l'avoue, j'aime bien cette définition. Les corsaires, hier, c'était qui ? Des hommes qui se nommaient **Jean Bart** ou **Surcouf**. Au service du Roi, de la République, ou de l'Empereur. Quand ils capturaient un navire ennemi, ils prélevaient leur dîme.

Mercenaires, soit. Mais, avant tout, des **guerriers**, qui ont imprimé leur marque dans notre Histoire.

Les destins que nous rappelons ici sont divers. Pour autant, je ne suis pas toujours d'accord avec le choix de certains. J'aime bien quand Patrick Ollivier déclare qu'il a voulu **vivre un nationalisme**. Un nationalisme qui, **ethniquement**, n'était pas le sien. Je ne le suis pas — mais, alors, là, pas du tout — quand il explique qu'il ne serait pas allé se battre en Afghanistan, parce qu'il y avait là-bas de vilains volontaires islamiques, lesquels offensaient de braves paras soviétiques, qui avaient peut-être été baptisés en secret par leurs babouchkas.

(Suite page 6)

Sommaire

Roland Gaucher
Avant propos Pages 3 et 6

Jean Bourdier
Introduction : le troisième plus vieux
métier du monde Page 7

Première partie :
L'ex-Congo belge ou le théâtre principal
des opérations Page 11

Deuxième partie :
Les autres fronts Page 42

Xavier Cheneseau
Congo 1960 : acte fondateur
du mercenariat moderne
Page 11

Paul Ribeaud
Les mercenaires
Page 14

Jean Mabire
Comment j'ai été le "nègre"
de Schramme
Page 23

Michel Roland
Un mercenaire
se souvient (interview de
Seren-Rosso)
Page 39

Alain Sanders
Mourir à Bukavu
ex-Congo belge
Page 32

Alain Sanders
Dans les maquis
anti-communistes
au Nicaragua un seul
volontaire Français
Page 51

A.D.G.
Mais où est donc passée
la 7^{ème} compagnie
Page 47

Xavier Cheneseau
Rencontre avec
un soldat perdu Page 71

Bibliographie Page 75

Roland Gaucher
Non conforme Page 76

LES LETTRES

Celina Courtinat
Saint Fredo Page 78

Roland Gaucher
Putain de guerre Page 79

Jean Mabire
Lettre ouverte à des amis
algériens devenus
tortionnaires Page 80

Jean Bourdier
OEdip en Médoc Page 81

Alain Sanders
Croatie. Les volontaires
étrangers ont répondu :
"présent !" **Page 59**

Paul Ribaud
Jean Kay, le mercenaire-
aventurier-écrivain **Page 68**

Diane Charpentier
Un soldat perdu : Rolf Steiner
Page 50

Gregory Canavan
Les Croisés de Birmanie
Page 53

François-Xavier Rocchi
Douze ans de règne
aux comores
Page 30

Roland Gaucher
Bob Denard ou le corsaire de
la République (interview)
Page 28

Roger Holeindre
Patrick Ollivier (témoignage)
Page 42

Jean-Christophe Buisson
Patrick Ollivier évoque les
mercénaires et leur image (interview)
Page 42

Bernard Lugan
L'Afrique du Sud, hier et demain
Page 65

Baptisés ou pas, peu me chaut, bien que catholique ! Ces paras, peut-être contre leur gré, étaient au service de l'impérialisme soviétique qui s'efforçait d'asservir un peuple musulman, comme il l'avait déjà fait pour les peuples chrétiens de Lituanie, d'Estonie, d'Ukraine, de Pologne, etc. Pour ma part, j'ai du respect pour le combat de ces islamistes, qui se sont portés volontaires au service d'un peuple libre, soumis à la chiennerie bolchevique et qui poursuivent, aujourd'hui, leur combat ailleurs, au risque d'être soumis à la torture des chiens d'Alger.

Les pages et les images qui suivent retracent des combats qui ont commencé au Congo belge et qui se poursuivent aujourd'hui en Croatie. Trente années d'affrontements sans merci ! Trente années d'affrontements planétaires. Animés par des hommes dont on peut penser ce que l'on veut, sauf qu'ils sont insignifiants.

Colonel Denard, colonel Schramme, colonel Trinquier, capitaine Souètre, Rolf Steiner, et vous aussi les petits, les sans grade du mercenariat comme **Seren-Rosso**, vous qui vous êtes battus sur tous les fronts, et toi, mon camarade, que j'ai rencontré en Thaïlande, et qui est mort pour les Karens anticomunistes ; votre « affreuse » épopée aurait dû donner matière à une bonne douzaine de films, américains, anglais, français, italiens, allemands... Je suis sans doute amnésique, mais je n'en ai aucun en mémoire. Il me semble, de même, que vos aventures, quelque peu marquantes, auraient dû susciter un certain nombre de reportages ou d'interviews sur les chaînes de télévision. Là encore, j'ai sûrement été très distrait. Messieurs-dames de TF1, de France 2, de France 3, de Canal Plus, d'Arte, soyez généreux, venez au secours de mes trous de mémoire.

En contraste avec ces carences, j'ai eu, ces derniers jours, deux clowns à me mettre sous la dent : **Guy Bedos** dans Arturo Ui à TF1, et, à l'Heure de Vérité, le nouveau **Zavatta** de la Charité, l'abbé Froc, l'abbé Fric, l'abbé Phoque, l'abbé Barbudo, l'abbé **Pierre-Ta-Gueule** !

Roland GAUCHER

A la demande du procureur de la République, Le Crapouillot est poursuivi pour trois documents policiers publiés dans son dernier numéro

« Homos et pédophiles ».

Certaines de ces pièces avaient déjà figuré dans un numéro antérieur du magazine sans susciter la moindre poursuite pour « outrages aux bonnes mœurs », comme c'est le cas actuellement. La police d'un gouvernement dit de droite se montre donc plus répressive que celle d'un gouvernement socialiste. Ceci à l'heure où une immense vague « porno » déferle dans tous les kiosques, en toute impunité. Si l'affaire vient jusqu'à devant le tribunal, l'audience promet de ne pas être triste.

R.G.

Le troisième plus vieux métier du monde

Seuls des naïfs d'âge un peu tendre — mais il en existe plus qu'on pourrait le penser — sont encore capables de croire que le métier alléchant, mais parfois périlleux, de mercenaire est né avec les regrettables événements de l'ex-Congo belge en l'an de grâce 1960. En fait, si l'on a fréquemment pu dire que l'espionnage était le « deuxième plus vieux métier du monde » — nous n'aurons pas le mauvais goût d'insister sur le premier —, il semble bien que le mercenariat militaire soit le troisième.

Les érudits font généralement remonter ses origines à **Xénophon** — né vers 430 avant Jésus-Christ — mais celui-ci fut certainement loin d'être le premier à mettre, moyennant variables finances, ses talents de soldat au service d'une puissance étrangère — puisque telle est la définition officielle du mercenariat. Mais il se trouve que Xénophon, ancien élève de feu **Socrate**, avait l'avantage d'être honorablement connu dans sa patrie athénienne lorsqu'il se décida à embrasser sa nouvelle carrière, et d'avoir un fort joli brin de plume, ce qui lui permit — ainsi, hélas, que bien d'autres mercenaires moins doués après lui — de relater ses expériences dans un texte resté à ce jour un best-seller absolu : *L'Anabase*. Il fut donc le premier à donner ses lettres de noblesse historiques et littéraires à une profession qui devait, à l'époque, en avoir quelque besoin.

Disons pour simplifier que Xénophon devint, vers l'an 400 avant J.-C., l'un des chefs des dix mille mercenaires grecs qui se joignirent aux armées de **Cyrus le Jeune**, fils du roi des Perses, cherchant à renverser son frère **Artaxerxès II**. Les Grecs, Xénophon en tête, se conduisirent fort bien, mais l'affaire se termina mal. Cyrus ayant été tué non loin de Babylone alors que la victoire semblait acquise, la majeure partie de son armée se débâta, et les mercenaires grecs qui, eux, s'étaient admirablement tenus, durent entamer, à travers toute l'Asie mineure, la fameuse « retraite des dix mille » contée dans *L'Anabase*.

Xénophon, nullement dégoûté par cette expérience, servit encore à titre mercenaire les Thraces puis les Spartiates — qui, malgré leur formidable réputation, ne refusaient pas les aides extérieures, même onéreuses —, puis il prit une retraite heureuse et mourut dans son lit à l'âge honnête, pour l'époque, de soixante-quinze ans, après avoir complété ses travaux littéraires et philosophiques.

Des frondeurs baléares aux grandes compagnies

En fait, toute l'Antiquité vit fleurir ce qu'on pouvait carrément appeler l'industrie du mercenariat, dans laquelle certaines peuplades, plus riches en savoir-faire guerrier qu'en deniers ou en ressources agricoles, s'étaient peu ou prou spécialisées. On se souvient encore des frondeurs baléares, des archers scythes ou crétois. Après la Grèce, Rome et Carthage y eurent recours



Le maréchal de Saxe au service de la France.

Page suivante - Grenadiers des régiments d'infanterie. Royal-Bavière, Alsace, Royal-Deux-Ponts. Vers 1775.

de plus en plus fréquemment, ce en quoi certains historiens voient, avec quelque apparence de raison, un indice de la décadence des sociétés en question ; en être amené à payer des étrangers pour défendre son sol n'est jamais un excellent signe.

Le cas de Rome est toutefois à considérer sous un angle un peu différent, compte tenu de son véritable caractère d'empire. Ses légions asiatiques, celtiques ou germaniques doivent, en fait, être considérées plus comme des troupes coloniales que comme des unités de mercenaires, au sens propre du mot. Et, souvent, le montant de la solde est là pour l'attester.

Les choses, certes, tendirent à changer lorsque l'empire entra vraiment en décadence, mais c'est essentiellement à Byzance qu'on allait retrouver un véritable mercenariat, mobilisant, parfois à prix d'or, des Germains, des hommes d'Asie mineure comme d'Europe du Nord, et notamment des



Normands venus de Sicile, comme **Roussel de Bailleul**, ancien compagnon du fameux **Robert Guiscard**.

Au Moyen-Âge, la simple application de l'organisation féodale tendit à éliminer, au moins en Europe, le véritable mercenariat, malgré toute l'importance prise par l'argent dans la guerre. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que certains seigneurs fortunés commencèrent à étoffer leurs troupes traditionnelles de servants et de vassaux avec des professionnels venus d'un peu toutes parts, et que l'on appelait les « routiers ». Ils vagabondaient, en effet, généralement en groupes, à travers l'Europe, afin de trouver à louer leur épée et leurs services. A la fin de la guerre de Cent Ans, leur flot s'était considérablement grossi et un esprit très vilainement syndical les avait gagnés ; ils en étaient venus à considérer toute trêve des armes comme une intolérable rupture du contrat de travail, et, formés en plus vastes contingents — toujours tristement célèbres sous le nom de « grandes compagnies » —, ils faisaient, pour subsister, une guerre totale, avec vols et pillages multiples à la clé, aux populations civiles quand on ne les payait plus pour affronter les soldats.

Ils sévirent tout particulièrement en France, où **Du Guesclin** dut employer toute son astuce de paysan breton pour les occuper puis les éliminer, et, en Italie, où les affrontements permanents entre villes avaient conduit les cités les plus riches à se doter de véritables armées de mercenaires, souvent grassement payés, mais pas plus faciles à contrôler pour autant.

Les mercenaires causèrent aussi la perte de **Charles le Téméraire** qui, trahi par le train de vie démesuré qu'il s'était efforcé d'entretenir pour décrocher enfin la couronne royale de France, n'avait plus de quoi les payer au prix qu'ils auraient souhaité. Ils le laissèrent battre à Morat et le lâchèrent carrément à Nancy, en 1477, où il trouva la mort.

Le temps des vrais professionnels

C'étaient précisément les soldats ayant battu les troupes du Téméraire à Morat qui allaient s'affirmer comme les guerriers professionnels les plus recherchés d'Europe : les Suisses. Leur sens du combat, leur courage et leur discipline n'allaient pas longtemps passer inaperçus des princes les plus argentés. Et, après avoir combattu pour leur liberté, les Suisses n'allaient pas demander mieux que de combattre pour des raisons un peu moins abstraites. D'autant que la vie était souvent difficile dans leurs montagnes. Il ne faut pas oublier que, jusqu'à la découverte du secret bancaire, au début du XX^e siècle, la Suisse, ne pouvant compter que sur ses vaches et ses horloges, restera l'un des pays les plus pauvres d'Europe — comme en témoigne le nombre imposant d'Helvètes qui émigrent en Amérique dans la deuxième partie du XIX^e siècle. La condition de mercenaire est donc — et restera longtemps — alléchante pour ce peuple.

Conscientieux, mais peu regardants sur les employeurs à condition qu'ils soient sérieux, les Suisses combattront, à l'époque de la Renaissance, un peu partout et pour un peu tout le monde. Puis ils prendront des habitudes, notamment à la suite d'un accord passé avec **François 1^{er}**, institutionnalisant un corps permanent d'une dizaine de milliers de Suisses dans les armées du roi de France.

Ils rejoignent là les Écossais, autre peuple plus riche, à l'époque — c'était avant la conquête de la City de Londres, la commercialisation internationale du whisky et la découverte du pétrole « off shore » —, en qualités guerrières qu'en doubles pistoles. Les premiers contingents écossais sont venus combattre pour le roi de France lors de la guerre de Cent Ans, puis les « archers écossais » sont devenus une véritable institution au point de former la garde d'élite de plusieurs souverains français, et notamment de **Louis XI**.

Dans le même temps, en Allemagne, les lansquenets se révèlent aussi des soldats avec lesquels il faut compter.

Des institutions qui se créent

Mais, au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, ces militaires étrangers, ayant pris des quartiers quasi-permanents dans diverses armées européennes, et, notamment, l'armée française, perdent dans une large mesure leur aspect de mercenaires pour acquérir celui de troupes parfaitement régulières. L'armée française a ses régiments suisses, écossais et allemands, puis ses hussards hongrois et croates, à titre d'institutions. Elle n'est pas seule dans ce cas, car, pendant la Guerre d'indépendance américaine, on trouvera, en fait, plus d'Anglais de souche du côté des insurgés que dans les troupes britanniques, où l'on a de préférence envoyé des unités allemandes, hessoises en particulier.

Cependant, durant tout le dix-huitième siècle et une bonne partie du dix-neuvième, on verra des aventuriers, parfois fort nobles et fort talentueux, aller se mettre au service des monarques et des gouvernements les plus divers, de **Maurice de Saxe** à **Henry Stanley** — lequel travaillait, rappelons-le, au Congo pour le roi des Belges —, en passant par **Jomini** et **Moreau**.

On ne peut, en revanche, considérer comme mercenaires, pour toutes les raisons que nous avons énoncées plus haut, les lanciers polonais du I^{er} Empire, pas plus que la Légion étrangère. Elle put, peut-être, vaguement passer pour avoir ce caractère lorsqu'elle fut fondée sous **Louis-Philippe**, mais son caractère unique — illustré par la devise « *Legio, patria nostra* », ne tarda pas à l'emporter.

En revanche, on vit rarement mercenaires plus typiques — et plus cousus d'or — que les pilotes de l'escadrille prétendument fondée et dirigée par **André Malraux** durant la guerre d'Espagne. Les volontaires réunis par l'écrivain — et qui ne comprenaient pas, semble-t-il, que des as et des héros — avaient de quoi se dévouer pour la cause de la démocratie universelle. Ils bénéficiaient d'une prime d'engagement de 30 000 francs de l'époque (1936), d'une assurance-vie de 200 000 F et d'une solde mensuelle de 30 000 à 50 000 francs selon les contrats. Ce qui excita très vite la fureur du général commandant l'aviation républicaine espagnole, qui les qualifiait de « voyous » et de « bons à rien ».

Mais ce qui mériterait, reconnaissons-le, de faire rêver à tout jamais les mercenaires de tous les pays et de toutes les générations.

Jean BOURDIER

La Légion étrangère

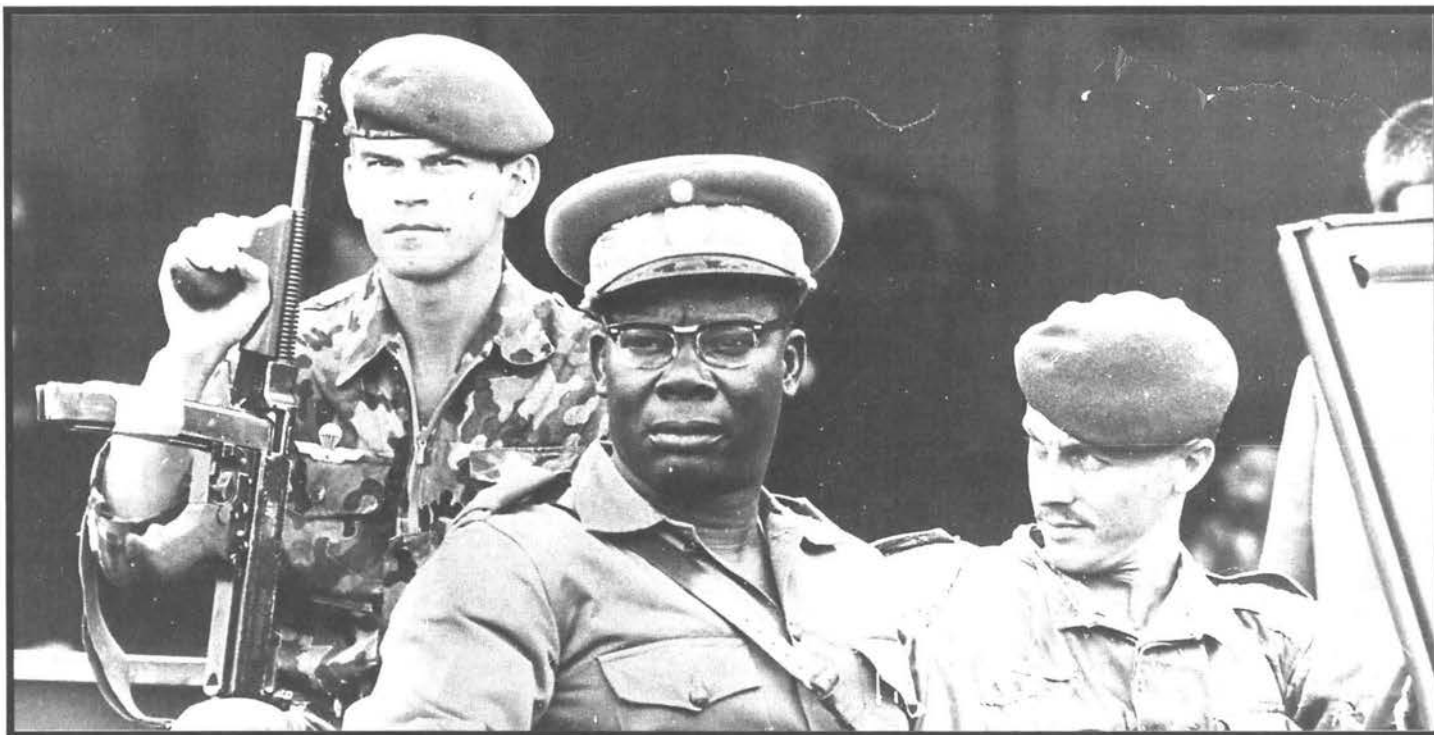
Créée le 10 mars 1831 par Louis-Philippe, elle devait accueillir n'importe quel étranger désireux de se battre pour la France. Ses sept premiers bataillons constitués regroupaient chacun les hommes d'une même nationalité. Les Suisses de langue allemande dans le premier, les francophones dans le second, les Espagnols dans le troisième...

Le baptême du feu de cette nouvelle unité arriva avec la révolte d'Abd El Kader, en Algérie, qui devait ancrer pour des années la Légion en Afrique du nord, en en faisant même sa terre d'élection. Jusqu'en 1962, ses services communs seront d'ailleurs stationnés à Sidi-Bel-Abbès. C'est l'esprit de corps qui symbolise surtout la Légion (8000 hommes aujourd'hui alors qu'elle en comptait encore 24000 en Indochine). Illustré parfaitement par la bataille de Camerone où, le 30 avril 1863, 64 légionnaires résistèrent pendant neuf heures, jusqu'au dernier, à plus de 2000 Mexicains. Un fait d'arme exceptionnel dont l'anniversaire marque désormais la fête de la Légion.



L'EX-CONGO BELGE OU LE THÉÂTRE PRINCIPAL DES OPÉRATIONS

Le général Bobozo, commandant l'ANC (Armée nationale congolaise). Avant la révolte, les mercenaires sont déjà là.



Congo 1960, acte fondateur du mercenariat moderne

De tout temps des professionnels de la guerre se sont battus pour de l'argent sous des drapeaux étrangers. Le mercenariat moderne apparaît avec la décolonisation.

● Au moment de sa décolonisation, le Congo est le premier producteur mondial de manioc, le deuxième producteur d'huile de palme ; pour ce qui est du diamant et du cobalt, il détient la troisième position. Le Congo est aussi un gros producteur de zinc, de pétrole et d'or. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre qu'un tel pays attire beaucoup de convoitises. Après quatre-vingts années d'administration belge, le Congo est livré à lui-même.

LE CADRE HISTORIQUE EN QUELQUES DATES

- 30 juin 1960 : accession du Congo à l'indépendance.
- 6 juillet 1960 : la Force publique (ex-troupe coloniale belge) se mutine
- 11 juillet 1960 : Moïse Tschombé proclame l'indépendance du Katanga ; il est soutenu par Albert Kalondji qui conduit la province de Kasai à faire sécession.
- 14 juillet 1960 : L'ONU décide d'envoyer un contingent de Casques bleus.
- 1er septembre 1960 : Le président du Congo, Kasavubu, destitue son Premier ministre Lumumba qui destitue à son tour le Président en prenant sa place.
- 14 septembre 1960 : Le sergent Mobutu prend le commandement de l'armée, et devient pour l'occasion « colonel ».
- 20 septembre 1960 : Le « colonel » Mobutu forme un nouveau gouvernement.

L'aventure mercenaire peut commencer

Les divers groupes de pression économique influents en Europe et ailleurs ne peuvent laisser la situation tourner au chaos. Plusieurs Etats mobilisent leurs « services », afin de se rendre maître de cet Eldorado à la dérive. Le lieutenant **Masy**, ancien héros de la Résistance belge, décide de se lancer dans les combats très durs qui se déroulent autour d'Elisabethville... Le premier mercenaire à combattre au Congo est un Français, il se fait appeler **Roger de Saint-Preux**, sa véritable identité est **Antoine de Saint-Paul**. Roger de Saint-Preux est arrivé au Congo à ses frais, peu de jours après l'indépendance. D'autres Français sont aussi présents dans le pays. Les plus connus sont le capitaine **Lasimone** et le commandant **Gilles** qui encadrent les Balubas dans le Sud-Kasaï.

Le gros des troupes de ce que l'on appellera les Affreux arrive à partir de 1961. Ceux-ci sont en majorité des Français, officiers, sous-officiers et hommes du rang qui, écœurés de la politique de de Gaulle en Algérie, viennent ici trouver une autre guerre...

LE RECOURS AU COLONEL TRINQUIER

Sur les conseils de son conseiller militaire, le journaliste **Jacques Duchemin**, Tschombé fait appel aux Français. Pour Tschombé, ce choix a deux avantages : d'abord, il rompt avec les ex-colonisateurs belges, ensuite, avec les Français, il dispose de soldats aguerris par quinze années de guerres coloniales.



Tschombé pense au colonel **Trinquier** pour diriger sa troupe. Un ancien haut fonctionnaire belge nommé **Thyssens** (devenu depuis l'un des proches de Tschombé) est chargé de prendre contact avec Trinquier. Le passé du colonel français joue en sa faveur : ancien d'Indochine, c'est lui qui a organisé les maquis anticommunistes durant la guerre d'Indochine, puis, en Algérie, il a su lutter efficacement contre la guérilla urbaine du FLN.

Le 25 janvier 1961, le colonel Trinquier rencontre Tschombé à Elisabethville. Tschombé propose à Trinquier les postes de ministre de l'intérieur et ministre de la propagande ainsi que le commandement de l'armée. Trinquier est avant tout un officier de l'armée française, il ne se sent pas l'âme d'un mercenaire... L'officier français réserve sa réponse et décide d'en rendre compte à son gouvernement. A Paris, **Pierre Messmer** est enthousiasmé par la « mission » Trinquier, il voit là une opportunité pour affaiblir les partisans de l'Algérie française, en envoyant plusieurs militaires partisans de l'OAS. Mais l'assassinat du communiste Lumumba fait « capoter » le projet. Cet assassinat, attribué à Tschombé, conduit Pierre Messmer à s'aligner sur l'opinion de **Couve de Murville**, pour lequel la mission Trinquier serait une ingérence flagrante.

ROGER FAULQUES ET SES HOMMES ENTRENT EN SCENE

Le 26 février 1962, l'avion qui conduit Trinquier au Katanga fait escale à Salisbury (Rhodésie). Trinquier se voit opposer le veto des Belges et Thyssens autorise seulement deux anciens du 11^e choc, trois officiers, et le commandant **Faulques** à débarquer au Katanga. Etant le plus élevé en grade, c'est tout naturellement que Roger Faulques (officier du 1^{er} REP) prend le commandement des mercenaires français, en remplacement de Trinquier. Pour **Bob Denard**, Faulques a « un regard minéral et inflexible »... « Il est aussi impressionnant en civil qu'en uniforme »... D'ailleurs, lorsqu'il fut blessé en Indochine, **Giap** n'a-t-il pas dit, en le rendant à ses hommes : « Un combattant d'un tel courage mérite d'expirer parmi les siens. » Faulques est de ces hommes qui inspirent le respect... même à ses adversaires.

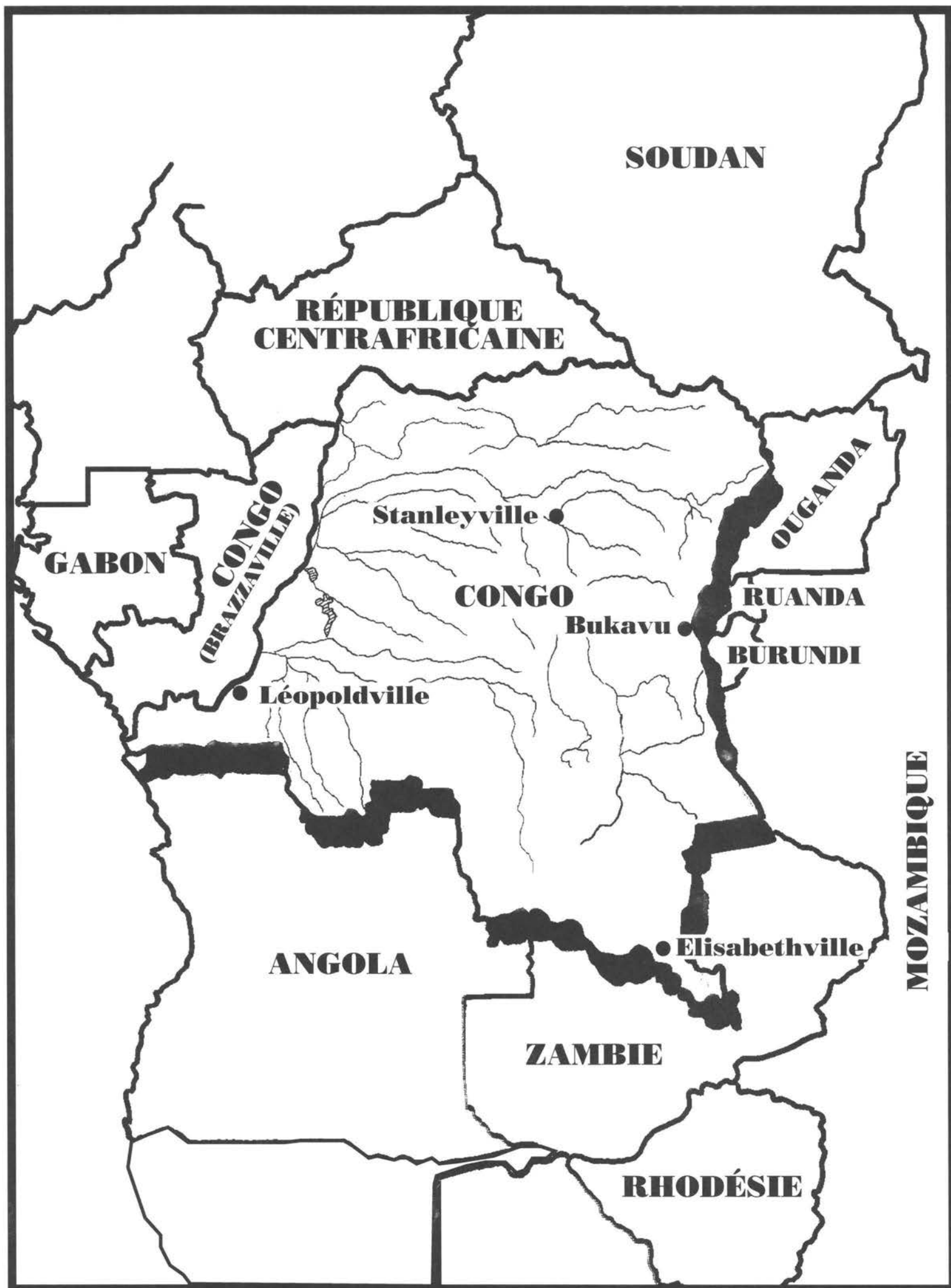
Faulques prend rapidement en main l'entraînement des troupes katangaises, mais, déjà, il doit livrer bataille aux Balubas. En août 1961, apparaît un autre adversaire : ce sont les troupes de l'ONU, qui comprennent des Irlandais, des Egyptiens, des Gurkhas et des Suédois.

Les Egyptiens et les Gurkhas se révèlent être des combattants aussi odieux que les Balubas : ils pillent, violent et achèvent les prisonniers à coups de machette... Ils infligeront aux troupes de Faulques de cuisants revers. Les combats se poursuivront jusqu'au 28 décembre 1962, date à laquelle une offensive de grande envergure est lancée contre les Katangais. Cet ultime combat conduira les mercenaires à se replier avec armes et bagages en Angola.

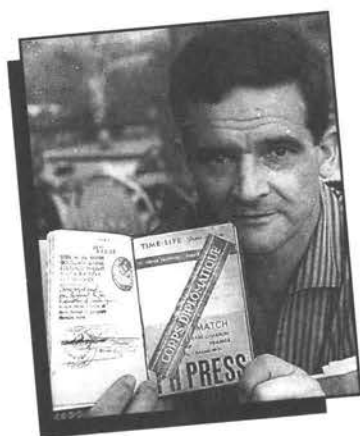
Le mercenariat moderne est né, et les Affreux n'ont pas fini de faire parler d'eux...

Xavier CHENESEAU

Les troupes katangaises, avec des chapeaux qui font très cow-boys.



LES Récit de Paul Ribeaud MERCENAIRES



Paul Ribeaud, que le "Times" et "Le Soir" ont appelé « mercenaire » et « corsaire » du journalisme, a écrit en exclusivité pour "Le Crapouillot" ce récit. Aventure journalistique vécue parmi d'autres aventuriers, du Katanga à l'Algérie (les légionnaires allemands, polonais, tchèques, espagnols, italiens, portugais, américains et même chinois, n'étaient-ils pas eux aussi des mercenaires ?...), au Maroc, au Viet-Nam, au Cambodge, au Tchad, en Rhodésie, au Congo devenu Zaïre, en Angola, au Mozambique et, enfin, en Afrique du Sud. La différence entre les mercenaires et Ribeaud n'est pas mince : les premiers utilisent une arme, Ribeaud est armé, lui, d'un Leica et d'un stylo.

Cette histoire des mercenaires que nous raconte Ribeaud commence quelques semaines après l'indépendance du Congo « ex-belge », où 100 000 Belges furent jetés dehors en trois jours. C'est dans ce pays prodigieux — appelé Zaïre aujourd'hui et hier territoire exemplaire du continent africain — que les mercenaires modernes ont débarqué un jour d'avril 1961. Les leaders africains s'appelaient Lumumba, N'Krumah, Nasser, Ben Bella, Bourguiba, Sékou Touré, et, au-dessus du lot, Mao Tsé Toung et Khrouchtchev, sans oublier leur fidèle marionnette, Fidel Castro. Pour les aventuriers, français et belges pour la plupart, l'aventure commençait dans la plus riche province du riche Congo, celle du Katanga, découverte

par Stanley qui la donna à Léopold II. Moïse Tschombé proclama l'indépendance du Katanga au nez et à la barbe des Américains, de l'ONU, des Russes et du grand fonctionnaire aux grands principes et aux petites mœurs, Dag Hammarskjöld, qui termina sa carrière écrasé sous son avion blanc et bleu, pulvérisé contre une termitière géante de Rhodésie du Nord, à la frontière du Katanga. Accident, attentat ?... On ne le saura jamais, mais Hammarskjöld fut moins pleuré que Lumumba, livré mourant par le colonel Mobutu à Tschombé. Ce cadeau empoisonné priva Tschombé d'une victoire politique et militaire. Lumumba fut déifié, Tschombé fut assassiné quelques années plus tard après que son avion fut détourné par un gangster français au nom belge, Bodena, à la solde de Mobutu et... de la CIA qui contrôlait alors le Congo « ex-belge » et ses gisements d'uranium, de tungstène, de cobalt, de cuivre et de diamants.

Le renard Tschombé, dit « Tiroir-caisse », tombe dans le piège et se retrouve au cachot. A-t-il perdu la partie ?

— Pat'on, c'est ici, la maison pou' le P'ésident Tschombé, m'annonce le chauffeur congolais d'un des rares et délabrés taxis d'Elisabethville, capitale de la république du Katanga encore et toujours indépendante.

La résidence présidentielle est à 300 mètres de la rivière Lumumbashi, qui serpente au milieu des eucalyptus géants, des flamboyants et des acacias aux petites fleurs jaunes. En face, par-dessus les arbres, fume l'immense cheminée de briques roses et grises de l'Union minière qui fabrique, jour et nuit, des tonnes de cuivre qui valent de l'or.

J'ai vu Tschombé, « mon ami » le président Tschombé, gravir les marches du perron et prendre dans ses bras une petite négroïdienne, avec un ruban dans les cheveux, qui est sa fille. Tschombé revenait, après soixante jours de captivité, de la



En avion, Tschombé avec Evariste Kimba, son ministre, qui sera pendu trois ans plus tard, par Mobutu, à la Pentecôte 1966.



Katanga : la mort de Lumumba fera couler beaucoup d'encre et de sang.

ville-prison où le retenaient les soldats de son « ami » le général Mobutu — qui est aussi mon ami. Au Congo, tout le monde est ami, n'est-ce pas ?

J'ai vu les noirs gaillards de la garde d'honneur, qui veillent au péristyle dans une petite guérite, troquer leur chapeau de brousse contre leur casque à queue de cheval de cuirassier de la guerre de 1914. Ils les avaient enlevés, en signe de deuil, lorsque l'incroyable nouvelle de l'arrestation par trahison de leur Président s'était répandue dans la capitale du jeune Etat du Katanga. Dans toutes les avenues de la ville, les affiches noires et vertes témoignent toujours de la fidélité du peuple du Katanga et de l'Union minière à leur chef pris au piège, ces affiches, qui proclamaient, en français et en swahili, sous son portrait : « Il souffre pour nous. Soyons dignes de lui ». Enfin, je viens d'entendre un porte-parole officiel du gouvernement Tschombé annoncer que le gouvernement a purement et simplement proclamé nuls les accords signés à Léopoldville, sous la contrainte, accords qui stipulaient la fin de l'indépendance de la riche province katangaise.

Pour trouver dans les manuels d'histoire un événement politique de cette nature, il faut remonter à **Louis XI. Charles le Téméraire** invita Louis XI à Péronne à une conférence qui n'était qu'un guet-apens. Il fit prisonnier ce roi pourtant si rusé et ne le relâcha qu'après lui avoir fait signer des accords que Louis renia dès son retour à Paris.

L'indépendance du Katanga fut proclamée par Tschombé au lendemain des troubles qui suivirent l'indépendance, le 30 juin 1960. Ce jour-là **Beaudouin**, roi des Belges, fut humilié par Lumumba et par un quidam qui lui vola son sabre, suprême affront en Afrique. Trois jours plus tard, la force publique se mutinait, violait toute femme en âge de tenir debout. Religieuses, petites filles, grand-mères, toutes, faisaient l'affaire. Cent mille Belges quittèrent le Congo, la peur aux trousses. Le prestige de l'homme blanc n'était plus qu'un souvenir.

Lumumba, Premier ministre, ne put recoller le tissu déchiré du Congo à vau-l'eau. Russes, Chinois, Américains, lui font des avances. Lumumba, ancien vendeur de bière Primus, concurren-

te d'une autre marque prisée les soirs de paye, se décide à céder à un aventurier du Texas, **Deville**, toute la production minière du Katanga ! Incroyable ! L'affaire fait du bruit, quand Lumumba est arrêté par son chef d'état-major, le sergent-comptable Mobutu, promu quelques jours avant colonel.

Torturé, ficelé comme une antilope amenée au bûcher, Patrice est jeté dans un avion en partance pour Elisabethville. Il a la rate éclatée, il est mourant. C'est un cadavre qui arrivera dans la capitale indépendante. Tschombé en portera toujours la responsabilité.

L'ONU veut venger Lumumba « exécuté » par Tschombé

En ce début de 1961, le mouvement de Lumumba déclenche les passions. Dans les pays communistes, Lumumba devient un martyr dont on va se servir. Un peu partout dans le monde, à Moscou, à Pékin, à Cuba, et dans les pays de l'Europe de l'Est, il n'y a pas de ville où une rue, une école, une université ne porte le nom du martyr de l'indépendance congolaise, Patrice Lumumba.

Lumumba, par son talent d'orateur, devint vite un meneur parmi les autres leaders de l'indépendance. En 1958-1959, les Congolais ont compris que la Belgique allait leur accorder l'autonomie. Commencent les premiers voyages à Bruxelles où, invités du gouvernement belge, les leaders africains font connaissance avec l'Europe, l'argent et les filles faciles, et donc la corruption. Tout va très vite. Le 30 juin 1960, l'indépendance du Congo ex-belge, comme on dit alors, est proclamée dans un faste digne des Mille et Une Nuits. Lumumba et Kasavubu sont les rois de la fête. Feux d'artifice, banquet pour 5 000 personnes, festivités sont offerts au peuple, et surtout aux notables... On connaît la suite.

Au moment où le Katanga est menacé par la mort de Lumumba, injustement imputée au gouvernement katangais, les mercenaires arrivent.

Elisabethville, capitale du Katanga, mars-avril 1961 : les mercenaires arrivent. Ce sont les Affreux

Rapidement recrutés dans des bars parisiens... L'un d'eux, barman boulevard Saint-Michel, est nommé aux services secrets et il arrive... avec en poche un livre : *Devenez agent secret en vingt leçons*.

La rumeur court de Paris à Bruxelles, de Bruxelles à Munich, de Munich à Rome, de Rome à Madrid. Les aventuriers, les demi-soldes des fins de guerres débarquent à Elisabethville. Le recruteur est un petit colon sans le sou. Il s'appelle **Carlos Hughé**. A l'hôtel Elisabeth II, où une terrasse s'étale le long du boulevard, sous les frais ombrages des palmiers, les nouveaux arrivants comptent les billets qui leur ont été versés le matin même lorsqu'ils se sont engagés. Le ministre de la guerre du gouvernement katangais s'appelle **Yav**. Il ne sait pas distinguer un avion de chasse d'un avion de transport. Son conseiller est un aigrefin qui, plus tard, devint le confident et le conseiller de **Bokassa**. Il lui fait acheter des avions qui ne seront jamais livrés, il l'emmène dans des bouges d'homosexuels où le pauvre Yav perd ce qu'il lui restait de vertu, c'est-à-dire pas grand-chose. Tschombé, qui mérite plus que jamais son surnom de « Tiroir-caisse », paye à tout va. Les premiers mercenaires sont emmenés dans le Nord, où les Balubas font régner la terreur. Ivres de chanvre et d'alcool, ils ne sentent pas la douleur, et sont capables, transpercés de balles, de tenir debout encore de longues minutes. Les premiers mercenaires, qui ne connaissent pas l'art de la guerre, ont subi 60% de pertes. Les Balubas, cachés dans les arbres, leur tirent dessus avec de vieux fusils Poupous qui ont servi à la traite des esclaves. Bientôt, des hommes plus aguerris sont recrutés, à Paris et à Bruxelles. On voit débarquer le colonel **Trinquier**, qui s'illustra dans la bataille d'Alger, le commandant **Faulques**, héros de Dien Bien Phû, le commandant **de la Bourdonnais** et d'anciens du 1^{er} REP. En quelques jours, ils transforment l'armée de Tschombé en une véritable armée de commando, et quand l'ONU envoie des milliers d'hommes : Gurkhas, Ecossais, Irlandais, Nigériens, Ghanéens, Marocains, au Congo, pour réduire à néant l'armée de Tschombé, ces hommes font des miracles. A un contre cent, ils arrivent à libérer la ville aux mains de l'ONU, qui a massacré deux mille Européens en tirant n'importe où, n'importe comment, jour et nuit. Le commandant **Ropagnol**, un Gascon, fait régner la ter-



Carlo Hughé, le premier mercenaire belge au Katanga.

reur. As du mortier, il déplace son arme sans arrêt, ce qui fait croire aux forces de l'ONU qu'il y a cinquante mortiers alors qu'il n'y en a qu'un seul. Faulques, lui aussi, fait des prodiges. Débarque alors un obscur civil qui a payé lui-même son ticket d'avion : il s'appelle **Denard**. Peu à peu, l'homme prend de l'importance, de la consistance. Il a sur les hommes un ascendant ; il porte beau, il est courageux, il a de l'instinct, et, bientôt, Denard s'impose parmi les meilleurs. Et lorsque, sous la pression de l'ONU, les Américains et les grands pays, dont la France, qui a ses problèmes en Algérie, retirent leurs hommes, ne restent que les obscurs, c'est-à-dire Denard et quelques autres, qui s'illustreront plus tard dans les combats nombreux qui ont opposé l'armée du Katanga, entraînée par quelques mercenaires, aux dizaines de milliers d'hommes de l'ONU. Des massacres exterminent une partie de la population d'Elisabethville. L'ONU se couvre de honte. C'est alors qu'Hammar skjöld meurt dans un accident d'avion à la frontière du Katanga et de la Rhodésie. On accusera **Munongo**, le ministre de l'intérieur de Tschombé, d'avoir fait le coup, mais, tout simplement, le pilote de Hammar skjöld a confondu le terrain d'atterrissage d'Elisabethville avec un autre terrain perdu dans la brousse de Rhodésie. L'avion heurte une termitière haute comme une maison de vingt étages, il est pulvérisé ; Hammar skjöld est réduit en cendres.

Le Dien Bien Phû des mercenaires : Stanleyville, juin-juillet 1962.

Un DC4 d'Air Congo, aux grosses lettres bleues dessinées derrière le fuselage déchiré par des traces de balles, se pose sur le petit aéroport de Kariba en Rhodésie du Sud. La nuit est noire, c'est l'hiver dans l'Afrique australe et il y fait froid. A quelques kilomètres de l'aéroport, le plus grand barrage d'Afrique dessine un arc blanc sur les eaux sombres du Zambèze. C'est le barrage de Kariba gardé par des mercenaires sud-africains. Heureusement pour les passagers de l'avion, l'aéroport, petit cube blanc sur la terre de latérite rouge,



Les Ecossais de l'ONU arrivent à Elisabethville (Katanga).

a été récemment équipé de feux de signalisation permettant l'atterrissage de nuit. Heureusement encore, les dernières gouttes d'essence du réservoir suffisent au petit bimoteur pour accomplir les derniers mètres d'un bond sans escale de deux mille kilomètres. **Jean-Louis Demance**, le radio de bord, un Français de 28 ans qui fit la guerre d'Algérie dans une unité de paras, a alerté la tour de contrôle :

— *Nous avons vingt hommes grièvement blessés à notre bord. Vite, faites venir toutes les ambulances disponibles !*

Quatre ambulances blanches s'arrêtent devant la petite porte arrière du DC 4. Un homme de grande taille, grelottant de froid et de fièvre, le visage mangé par une barbe rousse, la tête à demi recouverte d'un pansement rouge de sang est porté avec précaution dans la première ambulance. Trois autres Européens et dix-huit Noirs, hommes et femmes, tous sérieusement blessés, sont tour à tour descendus de la carlingue. Ils sont transportés d'urgence à Salisbury, la capitale de la Rhodésie blanche de **Ian Smith**.

L'homme à la tête ensanglantée est le major **Bob Denard**, le chef des mercenaires du Congo. Dans la nuit, il est opéré dans la salle chirurgicale de l'hôpital ultramoderne de Salisbury. Trois jours après, non sans difficulté, nous sommes entrés dans l'hôpital de Salisbury, par une grande allée bordée d'eucalyptus et de jacarandas. A quatre cents mètres de là, la statue de bronze du conquistador, mercenaire à sa manière, **Cecil Rhodes**, se dresse sur son socle de pierre.

Profil de mousquetaire, yeux bleu clair, nez fort de Béarnais, discrète moustache rousse, le crâne disparaissant sous un bandage blanc, Bob Denard m'a tendu la main gauche, son bras droit est paralysé ainsi que toute la partie droite de son corps.

Tout de suite, il m'a dit de sa voix rude de guerrier bourru :

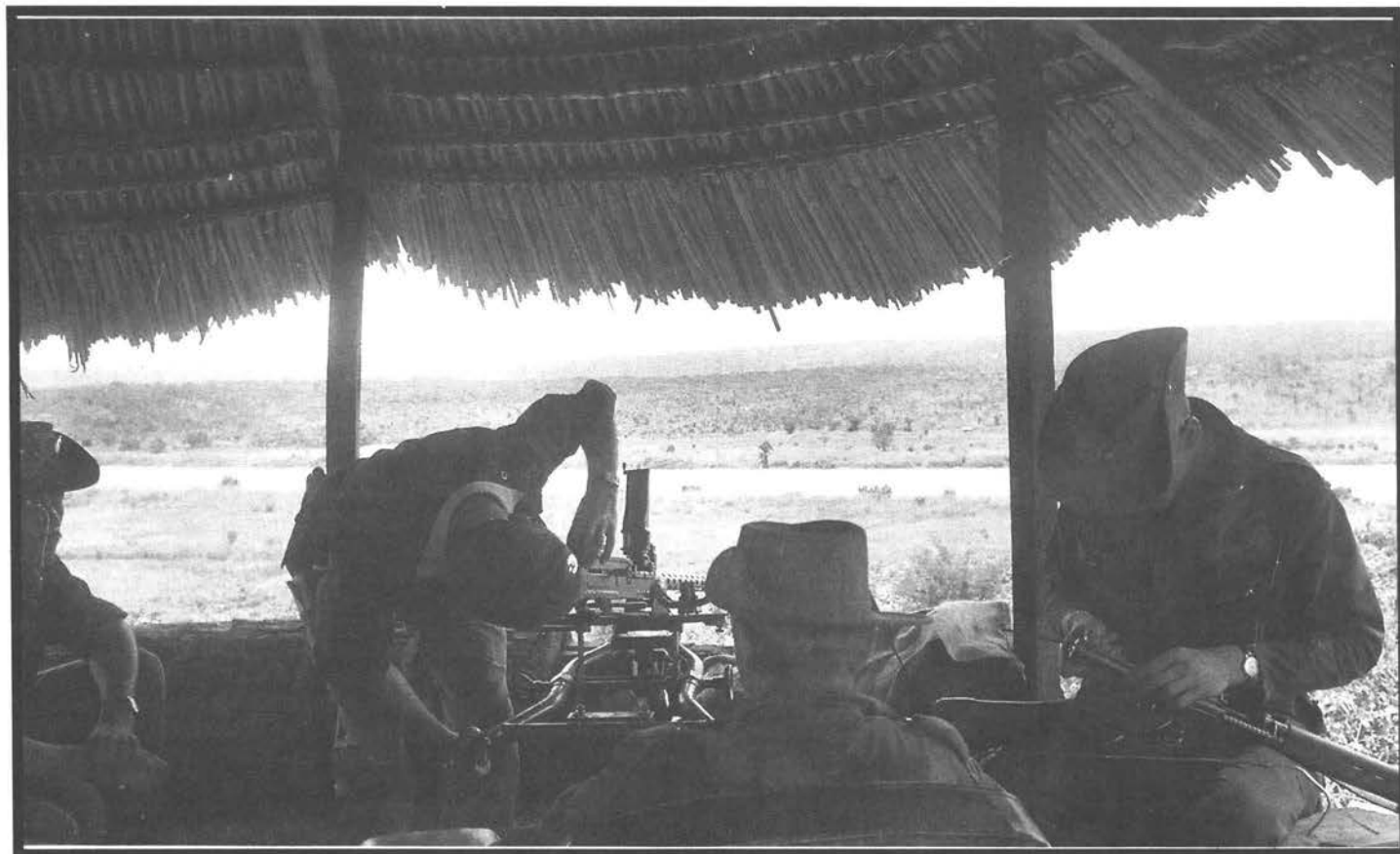
— *La balle perdue qui s'est logée dans ma tête a peut-être prolongé de quelques mois l'avenir politique incertain de l'ancien sergent de la force publique Mobutu. C'est pas de*

chance, une balle perdue, tirée depuis la rive gauche du fleuve alors que j'inspectais une de nos positions placée dans les bâtiments de l'OTRACO» (l'OTRACO est une organisation de transports qui, avant l'indépendance, faisait la pluie et le beau temps au Congo où ses palaces flottants blanc ivoire descendaient et remontaient le fleuve de Stanleyville à Léopoldville). L'OTRACO contrôlait toute la navigation fluviale, ainsi que la circulation routière et ferroviaire du Congo. Elle était une institution toute-puissante au même titre que l'Union minière du Katanga. Aujourd'hui, le Congo, cinquième fleuve du monde, n'est sillonné que par les pirogues des pêcheurs Wagenias et par les jacinthes d'eau qui se développent à la même cadence que se détériore un pays qui n'a jamais existé : c'est un assemblage hétéroclite de tribus qui n'ont souvent de commun que la couleur de la peau.

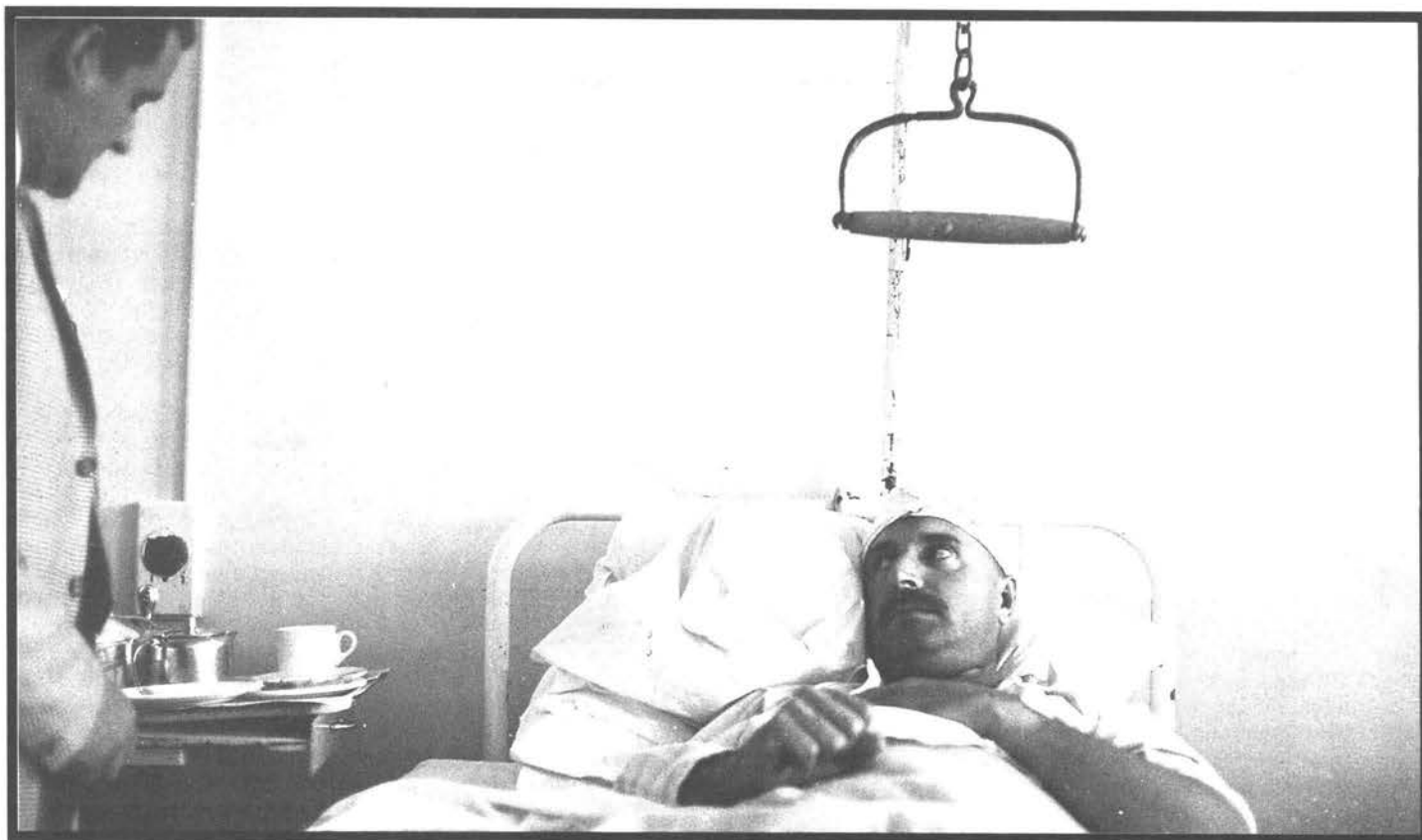
Sur la table de chevet du colonel Denard, je remarque quelques livres aux titres évocateurs : *Histoire des coups d'Etat*, *Les mémoires du cardinal de Retz*, *Dien Bien Phu*, *Adieu Congo*.

Bob Denard a jeté un coup d'œil sur les journaux anglais que je lui ai apportés (les gros titres disaient : « Les mercenaires font route vers le Katanga sous le commandement du major **Schramme** qui a succédé au major Denard ») et il a poursuivi :

— *Les soldats congolais ont l'habitude de vider leur chargeur à la moindre alerte : une brindille qui craque, ou une fenêtre qui grince un peu trop fort. Je leur avais pourtant dit mille fois, quand ils étaient encore sous mes ordres, de ne pas tirer à tort et à travers. Pour une fois, le tir à l'aveuglette a payé. La balle qui s'est logée dans mon crâne a ricoché avant de terminer sa course en un point d'impact situé à quatre centimètres au-dessus de mon oreille droite. On m'a fait un pansement provisoire et, pendant deux jours et demi, j'ai assumé le commandement des opérations. Le troisième jour, je sentis les premiers symptômes de la paralysie, qui se transforma très vite en hémi-*



Volontaires au Katanga (1961-1963). Devant eux, la brousse.



Le colonel Bob Denard à l'hôpital de Salisbury.



Embarquement d'un blessé, au Congo, en 1964.

plégie. La moitié du corps raide, assis dans ma Jeep et soutenu par deux de mes hommes, j'essayais encore de donner des ordres. Vendredi, à midi, alors que nous avions la situation bien en main, j'ai craqué. J'avais vingt-cinq blessés gravement touchés : cinq Européens et vingt Katangais. Je pris la dernière décision de cette bataille : évacuation immédiate des blessés graves sur la Rhodésie. Deux mille kilomètres à parcourir sans escale avec un DC 4 réquisitionné. L'équipage belge accepta sans se faire prier et nous leur devons une fière chandelle. Je décidai de rejoindre la Rhodésie parce que j'espérais que nous y serions bien traités et je savais que Salisbury possédait un des hôpitaux les plus modernes d'Afrique.

— **Mon Colonel, vous n'ignorez pas que les médias vous appellent mercenaires, après vous avoir appelés les Affreux. N'êtes-vous pas gêné par ce qualificatif ?**

— Qu'on nous appelle comme on le voudra : mercenaires, volontaires, ou condottieri. ; sachez cela: le mercenaire est un homme libre qui a choisi le camp et la cause pour lesquels il a décidé de se battre. Beaucoup de soldats de métier ne peuvent en dire autant. Mercenaire ! continua-t-il, dans un rictus douloureux car sa tête lui fait mal par moments, vous parlez ! Depuis trois mois nous n'avons pas touché le premier franc de la monnaie de singe qui constitue la moitié de notre solde (l'autre moitié est payée en devises sur un compte situé à l'étranger), solde qui correspond à celle que perçoit tout militaire en opérations dans toutes les armées du monde, à peine plus.

Depuis la rébellion des Soumialistes et des Mulélistes, ce sont les trois ou quatre cents mercenaires qui tiennent le Congo. C'est le gouvernement congolais, Tschombé d'abord, Mobutu, ensuite, qui a fait appel à nous. Nous étions sans arrêt sur la brèche dans toutes les provinces où la rébellion représentait un danger. Nous avons maintenu ce pays à bout de bras et nous avons versé notre sang. Sans nous, le Congo serait redevenu, depuis longtemps, la proie des rebelles et du cannibalisme renaissant. Drogés au chanvre et « protégés » contre les balles par la grâce d'un talisman distribué aux guerriers par le sorcier de la guerre (on l'appelle le « daoua »), les rebelles faisaient fuir la valeureuse armée de l'ex-sergent Mobutu. Le daoua était plus fort que les armes modernes qui équipent abondamment, beaucoup trop abondamment, les soldats congolais. A quatre cents, nous tenions le Congo. Quatre cents, c'est à peine plus que l'effectif des premiers mercenaires belges qui plantèrent le drapeau du roi Léopold dans tout le Congo.

Sur une carte du Congo, que j'avais apportée avec moi, Denard me montre du doigt les régions où il dirigea la chasse aux rebelles : Stanleyville, Buta, Panga, Bondo, Paulis.

Avec six cents hommes, il pacifie le quart du Congo. Il com-

mande alors le sixième commando formé principalement de Belges et de Français. Plus au Sud, dans le Maniema, le cinquième commando est formé de Sud-Africains. Les Sud-Africains de Johannesburg sont venus au secours des Congolais de Léopoldville, c'est un peu le monde à l'envers. Comprenne qui pourra. Fin décembre 1965, le commandant Denard est promu colonel. Ses rapports avec Mobutu sont alors excellents. On lui reprochera d'ailleurs, à ce propos, d'avoir sauvé le régime de Mobutu lors des mutineries de l'été 1966, où Stanleyville fut une fois de plus le théâtre d'une guerre civile entre les ex-gendarmes katangais fidèles à Tschombé et les soldats de l'ANC. Les Européens de Bob Denard auraient pu faire pencher la balance du côté de Tschombé, paraît-il. Pour une fois, Denard resta neutre. Tschombé, qui devait arriver à Stanleyville, resta à Madrid et les Katangais furent décimés.

Schramme, un condottiere au-dessus de tout soupçon

Schramme, qui a succédé à Denard depuis que ce dernier a quitté Stanleyville, est lui aussi un soldat digne d'entrer dans la légende de l'histoire congolaise. Du même âge que Denard, trente-huit ans, de taille moyenne, ce Flamand blond a la réputation d'un homme discret. Son emprise sur les Congolais tschombistes est célèbre dans tout le Congo. Ancien colon de Stanleyville, au lendemain de la sécession katangaise il avait emmené ses soldats katangais jusqu'à la ville angolaise de Henrique Carvalho. Il n'abandonna jamais ses hommes. Il entra avec eux au Congo au moment de la rébellion des Simbas.

Schramme opérait contre les rebelles dans la région de Bukavu et la province du Maniema, où il y a des canyons aussi impressionnants que ceux du Colorado. D'ailleurs, une partie

du Maniema est encore vierge de toute présence humaine et si Schramme aujourd'hui, après avoir fui Stanleyville, décide de vivre là avec ses mille Katangais, il peut y résister pendant des années.

La vengeance de Mobutu.

Mobutu, quelques mois après avoir montré la force de son pouvoir en faisant pendre à un gibet, érigé sur la place centrale de Léopoldville, quatre de ses ministres — dont un ami de Tschombé, **Evariste Kimba** —, décidait de « dissoudre » le bataillon de Schramme, qui pouvait à tout moment devenir dans les mains de Tschombé un moyen de revenir au pouvoir.

Schramme avait le droit de répondre à Mobutu : « Qui t'a fait roi ? ». En tout cas, il parvint à repousser le plus longtemps possible la date de la dissolution de son groupe de Katangais, qu'il ne voulait à aucun prix abandonner à la vindicte des hommes de l'armée nationale congolaise. Ils auraient probablement été liquidés un à un. L'occasion de rentrer en rébellion contre Léopoldville allait lui être en quelque sorte imposée par le kidnapping de Tschombé. Il semble que du côté de chez Schramme, quelques jours avant que n'éclate l'affaire Tschombé, des avions provenant d'Europe, probablement via l'Angola, avaient amené des groupes de mercenaires et des armes : ce sont les fameux parachutistes dénoncés par Mobutu au micro de Léopoldville il y a quelques jours. En réalité, ces avions se sont posés un soir en pleine brousse sur une piste de fortune construite par le condottiere belge qui se disait de cœur noir comme celui de ses Katangais. Lui et ses hommes les attendaient dans une plantation de bananiers. En très peu de temps, les bananiers furent rasés à la machette et un nouveau terrain d'aviation était né au Congo sans que Léopoldville y puisse rien faire.

Avec ce renfort, Schramme prépara un soulèvement, sans



Lafranchi a libéré Stanleyville avec les paras belges.



Incendie au Nord Katanga, chez les Balubas, après un bombardement.

doute en accord avec Moïse Tschombé qui tirait les ficelles depuis Madrid. En principe, Tschombé aurait dû rallier Stanleyville et faire une proclamation au peuple congolais. Le kidnapping des Baléares l'empêcha de venir.

Le 6 juillet, Schramme et ses hommes arrivent à Bukavu — cette ville, qui était la perle du Congo du temps des Belges, au cœur des montagnes qu'on appelait « la Suisse africaine »

avec des fraises et des œillets toute l'année dans tous les jardins — sans tirer un coup de feu, le camp de l'ANC est occupé. Les cinq cents soldats congolais s'enfuient à demi nus vers le lac Kiwu, abandonnant aux trente mercenaires de Schramme à peu près de quoi équiper un bataillon : 20 camions, 10 Jeeps, 200 fusils Fall (le fusil de l'OTAN à vingt coups, automatique, un de ceux qui faillirent envoyer Bob Denard dans l'autre



En route vers Bukavu en 1967.

monde) et une grande quantité de munitions. L'argent étant le nerf de la guerre, et la guerre étant ouverte avec le gouvernement Mobutu, les dynamiteros de Schramme se rendirent à la Banque centrale de Bukavu, une coquette petite baraque que les riches colons d'avant l'indépendance avaient autrefois créée en coopérative. Il ne restait à Bukavu de sa splendeur passée rien d'autre que les grilles en cuivre — en bon cuivre de l'Union minière — qui fermaient l'entrée de sa banque. Les dynamiteros de Schramme en eurent pitié, ils ne les abîmèrent pas, mais firent sauter le coffre et s'emparèrent de tout ce qu'il pouvait y avoir dedans. Un gros virement en provenance de « Léo » venait d'arriver pour payer les fonctionnaires en bons billets neufs.

Le 5 juillet, la veille donc, Bob Denard, qui avait été mis au pied du mur par Schramme à plusieurs reprises depuis quelques jours, avait décidé de passer à l'action et de marcher avec lui. Il ne pouvait pas le « laisser tomber ». Les deux formations de mercenaires, de Schramme et de Denard, devaient se rassembler à 3 h 30 du matin à Stanleyville. Par suite du mauvais état des routes, les hommes de Schramme (qui viennent de Bukavu) arrivent seulement à 6 h 30. C'était un peu tard parce qu'à cette heure-là, les soldats congolais de l'ANC commencent à sortir de leur torpeur nocturne et sont beaucoup moins impressionnables que pendant les heures nocturnes, la nuit congolaise étant pour eux hantée par des mauvais esprits qui font perdre tout courage aux meilleurs guerriers.

Néanmoins, à 6 h 30, Schramme et Denard occupent au même moment l'aéroport de Stan avec une poignée d'hommes,



Le colonel Schramme.

et le camp Katétéle, fief de l'ANC, dont les cinq cents occupants, soldats et officiers, s'enfuient au premier coup de feu, si bien qu'en un quart d'heure la troisième ville du Congo est prise par une poignée de mercenaires, suivis à quelque distance de quelques centaines de soldats katangais et d'anciens rebelles ralliés. Car Denard et Schramme ont appliqué avec succès les méthodes de guerre expérimentées en Indochine et en Algérie et utilisé ce phénomène selon lequel les rebelles se rallient aisément lorsqu'ils sont à bout de forces et de vivres et, surtout, lorsqu'ils sont sur le point d'être pris par l'armée nationale congolaise qui a l'habitude de découper à la machette ses prisonniers. Schramme et Denard leur donnent à manger, procèdent à leur « rééducation politique », et en font des auxiliaires fidèles jusqu'à la mort.

Stan est donc prise, et avec elle deux avions d'Air Congo venus de Léopoldville pour célébrer les fêtes de l'Indépendance. Maintenant, c'est la guerre ouverte entre Bob

Denard et Léopoldville. Et commence ce qu'on appellera le malheur des otages, qu'on imputera un peu vite, peut-être, à la « cruauté » ou à l'« arrivisme » de Denard.

Denard a-t-il sacrifié les Européens gardés en otages à Stanleyville ?

« Il n'y avait pas d'otages européens à Stanleyville, dit Bob Denard sur son lit d'hôpital, nous avons évidemment réquisitionné les deux avions arrivés de Léopoldville et qui ne pouvaient s'en aller. Tous ces gens sont allés habiter à l'hôtel Congo Palace. Beaucoup d'Européens, craignant les massacreurs de l'ANC, ont quitté la ville pour venir se réfugier auprès de nous dans l'enceinte de l'aéroport. Voilà nos "otages". Je vous signale d'ailleurs que tous les anciens rebelles simbas de Soumialot, dont Stan était la place forte, s'étaient ralliés à nous : nos propres ennemis marchaient avec nous, au dernier moment, par crainte des hommes de l'ANC. »

Bob Denard, maintenant, explique pourquoi, lui, fidèle au gouvernement congolais lors de la révolte des gendarmes katangais de l'année dernière, à cette fois-ci pris les armes.

« On m'a reproché beaucoup d'être resté neutre en juillet 1966 pendant la révolte des Katangais. On m'a reproché d'avoir fait tirer sur les soldats katangais de Tschombé... On m'a même reproché d'avoir été la cause de la mort malheureuse de l'officier belge Vautier... »

En fait, on sait, chez les mercenaires, que Vautier a été tué accidentellement par un de ses copains blancs qui manipulait un pistolet pour le nettoyer (NDLR, Denard dit).

« J'ai pris les armes parce que nous avons envers Tschombé une dette d'honneur. C'est lui, le premier, qui a voulu encadrer son armée katangaïse d'Européens. Nous avons lutté, Tschombé et nous, pour la même cause : contre l'ONU, contre les incapables de Léopoldville. Nous préférons garder une petite partie du Congo saine et viable que de voir l'anarchie s'installer aussi à Elisabethville, ce qui s'est produit depuis que le Katanga a été absorbé par le reste du Congo. C'est pour cela, nous qui connaissons bien ce pays, bien ses chefs, que nous pensons que la révolte était une nécessité. Alors, quand nous avons appris le kidnapping de Tschombé, nous n'avons plus hésité... »

Mobutu ? Incapable de redresser un pays six fois plus grand que la France

« Comment voulez-vous que Mobutu, ancien journaliste d'une feuille de chou locale, sans instruction, sans connaissances militaires, puisse mettre de l'ordre dans ce pays gangréné, en pleine déliquescence ? Il faudrait d'abord dissoudre cette armée congolaise qui est faite de mutins. Ils vivent sur le Congo en armée d'occupation, rançonnant, pillant. Ils faisaient payer 100 francs les pauvres Noirs qui venaient dans les ambulances de brousse recevoir le vaccin contre la variole — gratuit évidemment. Ils revendaient tous les médicaments à des trafiquants. Les bénéfices allaient aux gens en place au gouvernement de Léopoldville. »

« Nous, nous donnions nos rations de soldats à la population noire, nous les aidions à remettre les routes en état... »

Bob Denard se tait. Il parle de plus en plus difficilement. Sa blessure le fait souffrir.

« Lorsque je dus, l'année dernière, pour faire respecter l'Etat congolais, diriger mes armes vers les soldats katangais révoltés, et que nous les eûmes vaincus et faits prisonniers, le colonel noir qui les commandait me dit, les larmes aux yeux :

Nous avons perdu. Nous sommes des soldats et des hommes finis. Mais vous, Bob Denard, vous ne pourrez pas supporter non plus tout ce qui se passe au Congo, et vous serez obligé de vous révolter à votre tour, j'en suis sûr... »

Et le mercenaire, le condottiere Bob Denard, laisse retomber sa tête blessée sur l'oreiller de son lit d'hôpital.



Après la prise de Stanleyville, les cadavres des Européens tués par les Simbas.



Dans l'avion, Bob Denard qui vient d'être blessé à la tête.

Denard envahit le Katanga depuis l'Angola

Comment j'ai été le «nègre» du colonel Schramme

Après un quart de siècle, on peut sans doute révéler cette histoire. Pas mal d'eau a coulé depuis sous le pont qui marque l'embouchure de la rivière Ruzizi sur le lac Kivu. Sur la rive gauche, la province congolaise du Kivu. Sur la rive droite, l'Etat indépendant du Ruanda. En traversant ce pont, le 5 novembre 1967, le colonel Jean Schramme et ses hommes ont franchi la frontière, laissant derrière eux la nostalgie d'une fantastique aventure.

Partout où s'était joué, depuis 1960, le sort de ce qui fut le Congo belge, aujourd'hui Zaïre, avaient combattu les redoutables guerriers du commando Kansimba, devenu, au cours des ans, le fameux Bataillon Léopard.

Depuis, Jean Schramme est mort, en exil au Brésil, loin de la Flandre et loin du Katanga, ses deux patries, inséparables dans son cœur d'Africain blanc. Son livre, notre livre, est devenu introuvable. Pourtant, ce fut une belle histoire.

J'avais publié l'année précédente mon premier roman, *Les Hors-la-loi*, en guise d'adieu à ma guerre d'Algérie. Le hasard avait voulu qu'il paraisse en mai 68, en des semaines où les lecteurs éventuels avaient d'autres préoccupations que de marquer le dixième anniversaire d'un certain 13 mai. D'autres événements, comme on disait alors, agitaient le pavé parisien. J'en avais quand même vendu quelques milliers d'exemplaires à droite et à gauche — surtout à droite. Mais ce n'était pas le best-seller que mon éditeur, **Robert Laffont**, espérait autant que moi. J'avais cependant réussi à me créer un personnage d'écrivain-baroudeur qui devait longtemps me coller à la peau.

J'avais un sentiment d'échec, assorti de cette impécuniosité qui tenaillait plus que d'autres les journalistes. J'avais au moins dans l'affaire gagné un ami, le directeur littéraire de la maison, qui me convoqua place Saint-Sulpice. Il avait son sourire enjoué, mais on le devinait assez perplexe.

Je ne me souviens plus quelle fut la première des deux questions :

— As-tu besoin d'argent ?

ou bien :

— Voudrais-tu nous rendre service ?

En tout cas, il n'y avait qu'une réponse : *oui*.

Encore fallait-il en savoir davantage. Et c'est là que l'affaire commençait à devenir pittoresque.

— Voilà, il s'agit d'un travail de « nègre ».

Pas besoin de traduire pour les professionnels de l'écriture. Pour les autres, il s'agit de préciser que le travail de nègre consiste à rédiger anonymement un ouvrage qui sera signé par quelqu'un d'autre, lequel, à force de s'entendre féliciter d'une telle paternité, se persuade, au fil des jours, qu'il en est le seul auteur. Même certains écrivains, débordés, emploient des nègres. Ainsi **Alexandre Dumas** — qui était par ailleurs le descendant d'une femme de couleur...

Il s'agit d'une pratique tellement courante dans le monde de l'édition qu'elle est devenue banale. Chanteuse, ministre, vedette du porno, général, prince du sang ou même romancier à succès, la plupart de ceux qui signent des Mémoires n'en ont jamais écrit une ligne. Encore heureux s'ils lisent l'ouvrage terminé, à seule fin d'en causer dans le poste.



Bukavu, Schramme avec la fille d'un volontaire belge.

— De qui faut-il donc tenir la plume ?

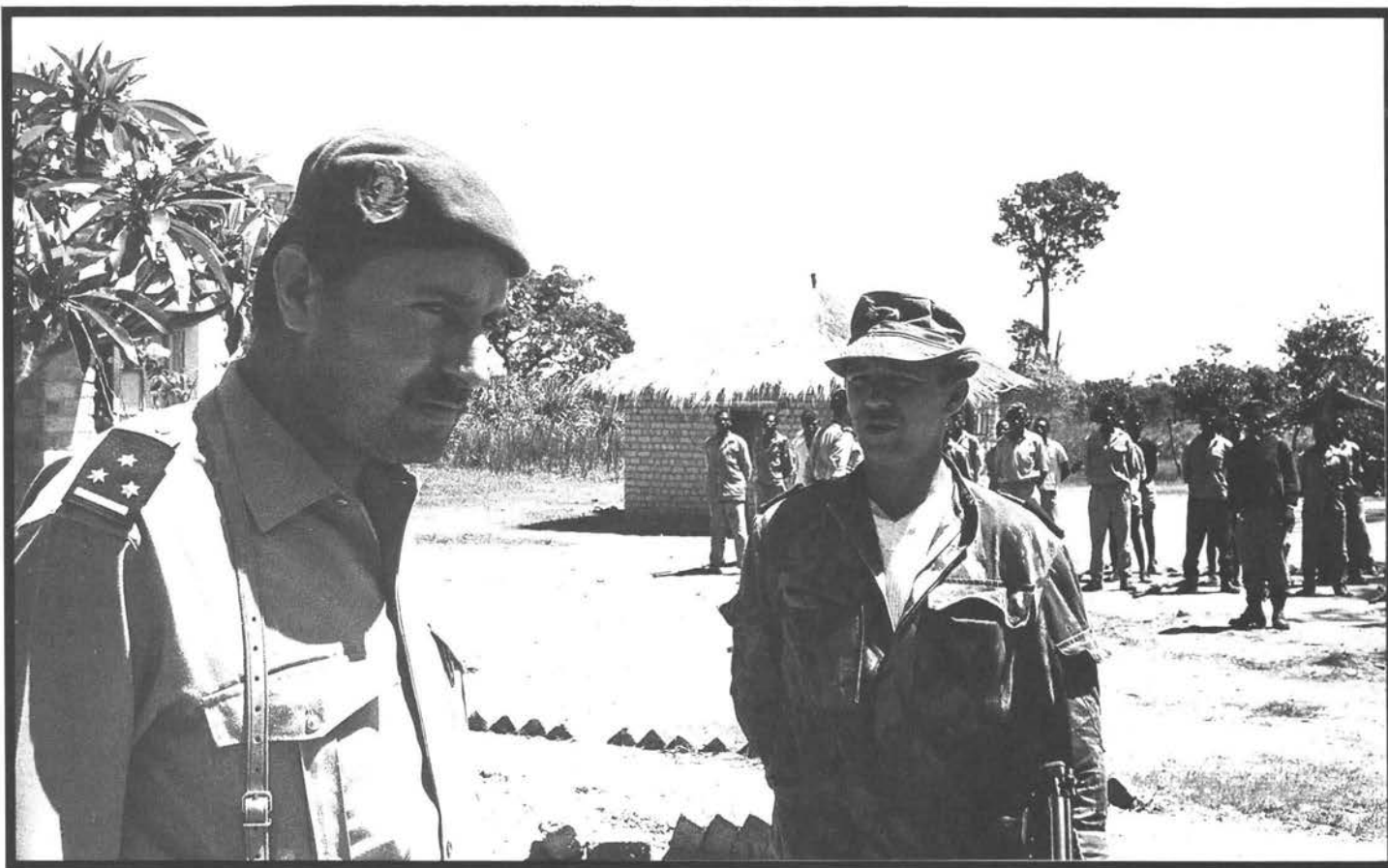
— C'est assez compliqué... Nous sommes un peu dans le noir.

La plaisanterie ne nous fit pas rire longtemps. Comme « coup fourré » éditorial, on ne pouvait guère rêver plus tordu.

— Suis-moi bien. Nous avons acheté, il y a quelques mois, les droits des Mémoires du président Tschombé. Moïse Tschombé, ça te dit quelque chose ?

— L'ancien président du Katanga libre dont la déclaration d'indépendance a provoqué l'intervention des Casques bleus de l'ONU en 1960. Il a ensuite formé un gouvernement fédéral du Congo puis s'est fait chasser de son pays l'année suivante. Il vit en exil en Espagne. Je crois qu'il n'intéresse plus personne... (1)

— Exactement. Le public n'aime pas les vaincus, surtout quand ce sont des hommes politiques, et de couleur en prime. Le manuscrit nous a été proposé par deux personnages que tu connais peut-être.



Bob Denard en 1967 au Katanga. A l'arrière-plan, les combattants en cours d'instruction.

Il me livra deux noms. L'un était un journaliste, critique littéraire de talent, bien connu entre Nice et Monaco. Paix à ses cendres. L'autre est du style reporter-baroudeur, bon photographe de surcroît.

— Ils te serviront de guides, car je suppose que tu ne connais rien de l'Afrique.

— La Noire, non. Juste le Nord et le Sud.

— Ça pourra toujours servir.

— Je croyais que vous ne vouliez plus publier les Mémoires de Tschombé.

— Exact. Mais nous voudrions rentrer un peu dans l'argent de l'à-valoir que nous avons versé pour ce projet.

— C'est la quadrature du cercle.

— Mais non ! Si Tschombé n'intéresse plus personne, il y a un bonhomme qui correspond assez bien au goût du public. Enfin, d'un certain public.

— Qui ?

— Le colonel **Jean Schramme**.

— Le mercenaire !

— Il n'aime pas ce nom. Il préfère qu'on parle de lui comme d'une sorte de combattant malgré lui. Tu pourras le rencontrer. Le public aime les histoires d'aventurier. Surtout en Afrique. Vieille nostalgie coloniale. Schramme, c'est à la fois un guerrier et un idéaliste, une sorte de croisé. Pas un militaire. Un ancien colon. A la fois naïf, roublard, pittoresque. Un personnage, quoi. Toi qui étais dans un commando de chasse en Algérie, tu devrais t'entendre avec lui.

— Bon, je veux bien. Mais je ne comprends pas très bien ce passage des Mémoires de Tschombé aux Mémoires de Schramme...

— On a signé un contrat. On a reçu une partie du manuscrit. Autant l'utiliser.

— Mais ce n'est pas le même homme, ni la même histoire !

— D'accord. Mais ils habitaient le même pays et ont lutté tous deux pour l'indépendance du Katanga. Que l'un soit noir et l'autre blanc ne peut gêner que les racistes ! Maintenant, si tu ne veux pas écrire ce livre...

— Je veux bien essayer. Mais il faudrait quand même voir le manuscrit.

— Tu verras, le début est un peu à reprendre.

— Et la fin n'existe pas ! Merci du cadeau.

— Si tu n'as pas besoin de travailler...

— Mais si. Va chercher ce manuscrit.

— Le voilà !

Il y avait, à vue de nez, une centaine de feuillets. Guère plus.

Les vingt premiers consistaient en une géographie, du style : « Le nom de Congo, d'origine portugaise, désignait au XVI^e siècle un fleuve africain de 4 700 kilomètres de long, avec un débit de 40 000 mètres-cubes / seconde. La superficie du pays est de 2 344 885 kilomètres carrés et son climat est équatorial. » Suivait une autre vingtaine de feuillets, plus historiques, du genre : « Le pays fut exploré dès 1874 par **Stanley**. Dix ans plus tard, le congrès de Berlin reconnaissait l'Etat indépendant du Congo, dont le souverain était le roi des Belges, **Léopold II**. »

Un bon cours à l'usage des enfants des écoles ! Il fallait attendre la moitié de la copie pour arriver aux Mémoires du fameux Tschombé. Il y avait pas mal de ratures.

— Ne fais pas attention, me dit le directeur littéraire. Nos deux amis ont déjà commencé à travailler sur les Mémoires de Schramme quand je leur ai suggéré que ce serait une bien meilleure idée.

Le « travail » consistait, dans ce récit, attribué d'abord au président Tschombé, de barrer une phrase comme : « Je reçois le colonel Schramme » et d'écrire au-dessus « Je suis reçu par le président Tschombé ». Manière comme une autre de raconter la sécession katangaise. De la suite des aventures de Schramme et de son Bataillon Léopard — qui devait fournir le titre au livre —, pas question !

— Ne t'inquiète pas. Nos deux lascars ont récupéré le Journal de marche du bataillon. Ou ils vont le récupérer. Tu verras ça avec eux. Et surtout avec Schramme.

— Ça me semble un peu compliqué.

— Mais non. Quand on a commandé une compagnie de



Cadets de l'armée belge faits prisonniers par l'ANC (Armée nationale congolaise).

combat en Algérie et qu'on se prétend écrivain, on doit pouvoir écrire un livre en s'inspirant un peu d'un JMO (*Journal de marche et d'opération*). Et si tu rencontres Schramme, alors c'est comme si le livre était terminé.

— Mais les deux zèbres qui t'ont vendu ce manuscrit, totalement impubliable en l'état, ne peuvent pas l'écrire eux-mêmes, ce bouquin ?

— Bien sûr que non. Celui qui a le contact avec le colonel ne sait pas écrire et celui qui sait écrire ne connaît rien aux choses militaires.

Il ne restait plus qu'à signer un accord me consacrant dans mon rôle de nègre et à discuter du forfait que je devais toucher.

Quelques jours plus tard, je prenais la route de la Belgique avec un des deux « auteurs » de la première version, afin de retrouver à Bruxelles le second compère. Celui-ci devait m'introduire auprès du colonel qui vivait peut-être pas dans la clandestinité, mais du moins dans la discrétion.

La discrétion, ce n'était certes pas la qualité première de notre reporter-photographe qui nous avait donné rendez-vous au bar de l'hôtel le plus connu de Bruxelles, le *Métropole*, place de Brouckère.

Les Portugais, qui se débattaient encore en Angola comme au Mozambique, se montraient très intéressés par tout ce qui touchait le Congo ex-belge. Ce que pouvait tramer Schramme les interpellait, comme on dit. Aussi, prévenus par quelque imprudence, avaient-ils délégué à Bruxelles deux agents de leur police secrète, la PIDE, qui prenaient le café à quelques tables de nous et étaient aussi repérables que pouvaient l'être deux Dupont et Dupond lusitaniens. Il s'agissait de les semer pour rejoindre Bruges et le repaire du colonel.

« Attention, on a la PIDE aux fesses ! », devait rester un des mots de passe de ceux qui ont vécu cette petite aventure de la décolonisation.

A cette époque, Jean Schramme n'avait pas encore tout à fait quarante ans. Solide, le sourire facile, l'œil bleu-vif, un toupet de cheveux blonds, il évoquait irrésistiblement *Tintin*, perpétuel boy-scout. Sa photo en uniforme d'éclaireur trônait

d'ailleurs sur le piano maternel. Schramme, s'il devait éviter de trop se montrer, n'en avait pas moins installé son quartier général chez sa maman, dans le quartier le plus bourgeois de la très bourgeoise cité de Bruges. Des fenêtres d'un bel appartement moderne, un peu en dehors de la cité médiévale, on apercevait l'eau morte d'un canal, les berges avec leur pelouses bien tondues, quelques cygnes.

Avec ce qu'il restait de son *Journal de marche* et ce qu'il me racontait quand il en manquait quelques pages, je pouvais tant bien que mal reconstituer l'itinéraire du fameux Bataillon Léopard et de son chef, du 30 juin 1960, date de l'indépendance congolaise, au 5 novembre 1967, jour auquel Schramme et ses derniers compagnons, pressés de toutes parts par l'Armée nationale congolaise, avaient réussi à franchir la frontière pour se réfugier au Ruanda.

Au cours de longues heures d'entretiens, je devais découvrir un homme qui ne ressemblait en rien à sa légende de terrible baroudeur. Il était l'antithèse même d'un **Bob Denard**, qu'il détestait avec une obstination parfois un peu lassante :

— *S'il ne nous avait pas trahi, nous serions toujours à Bukavu... ou au pouvoir à Léo !*

Schramme s'exprimait d'une voix calme. Dans cette famille de la grande bourgeoisie flamande, il était d'usage de parler le français, avec juste une pointe d'accent et quelques belgicismes.

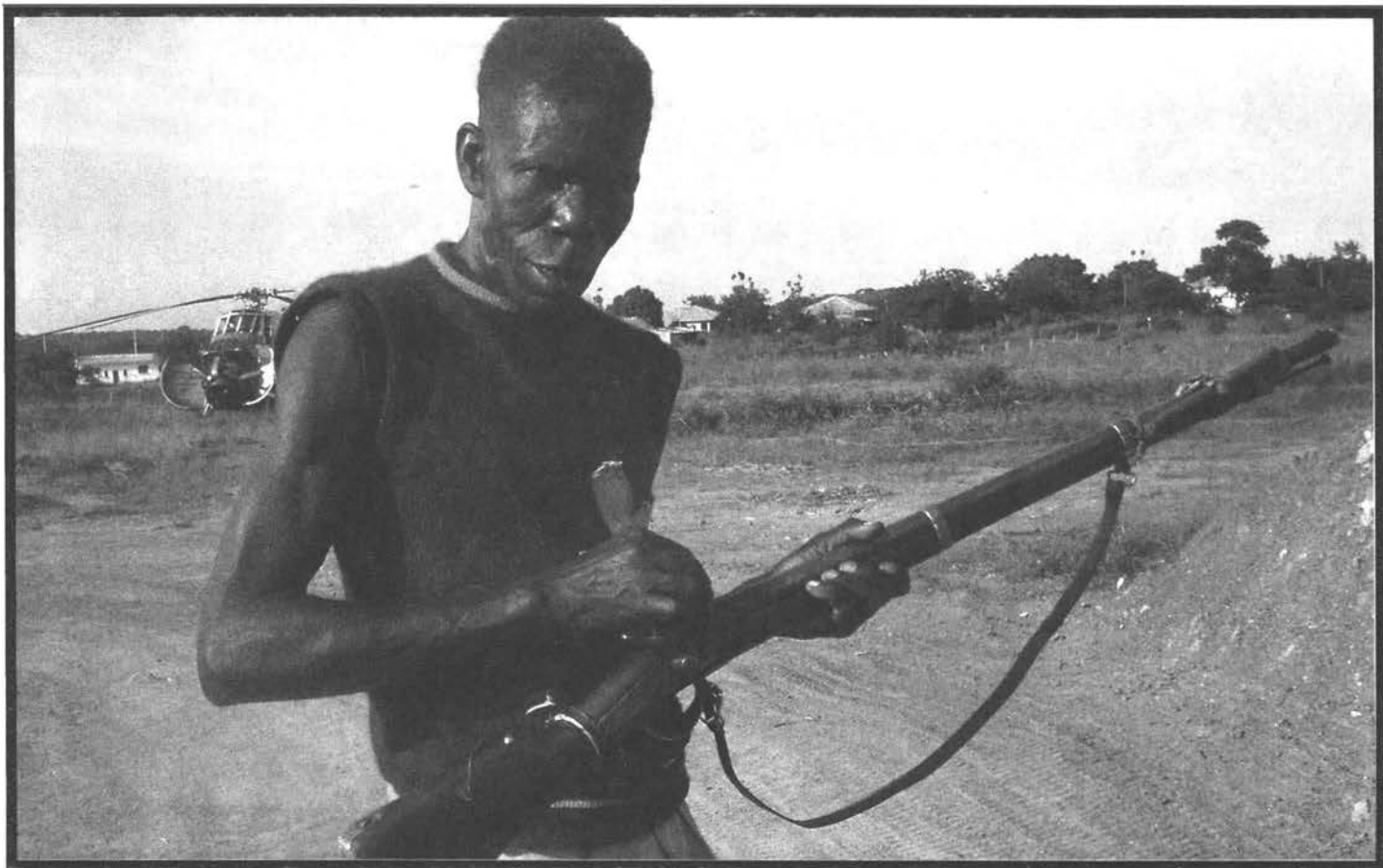
— *A Bukavu, sans l'aide de Denard, je ne savais plus rien faire.*

Traduire : je ne pouvais plus rien faire.

Pour qui connaît un peu le vocabulaire militaire, il suffit de savoir qu'un terrain d'aviation se dit « plaine » et qu'un canon de « septante-cinq » sans recul n'est qu'un de nos 75 SR de la guerre d'Algérie. Et j'étais bien d'accord avec le colonel quand il m'affirmait que « nonante pour cent » des Belges n'avaient jamais rien compris à la question congolaise.

Par moments, sa mère ouvrait la porte du salon où nous gibernions en vieux grognards des campagnes coloniales.

— *Jean, tu penseras à acheter des pistolets.*



Un volontaire katangais participe à la pacification du Nord Katanga.

Diab! Le colonel se livrerait-il à la contrebande d'armes ?

— J'irai après la messe, maman.

Il suffit de savoir qu'en Belgique les pistolets sont une sorte de petits pains.

Après avoir promis d'assister à l'office dominical, le colonel revenait à un des épisodes de son aventure sanglante :



— Il y avait tellement de cadavres que les gens de Mobutu pouvaient s'en servir comme des boucliers humains. Nos deux mitrailleuses de 7,62 et de 12,7 tiraient et tiraient. Elles étaient si brûlantes qu'il fallait pisser sur le tube pour le refroidir !

La porte s'ouvrit, laissa apparaître une tête aux cheveux argentés.

— Surtout, Jean, tu n'oublies pas les pistolets après la messe. Tu ne sais pas te tromper : notre boulangerie est dans la rue de l'église.

— Vous goûtez les pistolets ? m'interrogea le colonel.

Il me demandait si ça me plaisait. Je le rassurai. Il exprima toute sa joie d'être de nouveau à Bruges.

— Quand même bon d'être revenu chez moi. Mais, en vrai, je suis devenu un Africain. Un Africain blanc.

Belle formule. On devait en faire le sous-titre du livre.

— Je n'en peux rien de ma réputation. Mais c'est fort dommage de se faire traiter de mercenaire, de tueur, de colonialiste. Je ne sais plus supporter cela.

— Nous en étions à l'assaut de l'ANC.

— Ils étaient des centaines, peut-être des milliers.

Et il en arrivait toujours de ces Noirs. Je ne veux pas décauser ces pauvres gens. Ils étaient fort courageux. Mais ils étaient sûrement drogués. Les chefs, en face, ils avaient la « dawa », une espèce de pouvoir magique de sorciers. Nos cartouches s'épuisaient. Et sans cartouches les mitrailleuses ne savent plus tirer, c'est sûr ! Vous prendrez bien une tasse de café ?

Il me servait lui-même, aussi à l'aise dans ce salon cossu qu'au fin fond de la forêt équatoriale avec ses Katangais.

— S'il vous plaît.

Bruit des petites cuillers dans les tasses.

— C'est fort malheureux ce qui est arrivé en Afrique. Pourtant, quand le roi Baudouin, l'arrière-petit-fils de Léopold II,

L'écusson du bataillon Léopard.

est venu pour la première fois au Congo en 1955, les Noirs l'appelaient « *Bwana Kitoko* » : « le joli enfant blanc ». Je faisais alors mon service militaire. Car je ne suis pas soldat de métier. C'est seulement six ans après mon arrivée en Afrique comme planteur que j'ai été appelé à l'armée. Je suis parti au camp de Kamina, dans le Katanga. J'ai alors demandé à rejoindre les paras-commandos. Tant qu'à faire...

Depuis, j'ai toujours porté un béret vert. Au bout d'un an et demi, j'ai quitté l'armée comme officier de réserve pour retourner sur ma plantation. Mon domaine s'appelait Bafwakwandji.

L'indépendance déboucha sur un fantastique désordre. Les Belges n'avaient rien prévu pour assurer le passage du pouvoir. Près de deux cent mille civils blancs durent fuir l'égorgeement et le viol. Les luttes tribales aboutissaient à d'épouvantables massacres. Tout le pays sentait la mort.

— Et savez-vous ce qu'a déclaré alors à Bruxelles le ministre **Eyskens** ? me demanda Schramme.

— Non, mon colonel.

— Mot pour mot : « Tout cela n'est pas grave, ce sont les petites convulsions d'un jeune Etat. » Et quand le général **Janssens** est revenu en Belgique, il n'y aura qu'un sous-officier pour l'accueillir à l'aéroport.

Sans se départir de son calme, Schramme me raconta comment il fut alors, à plusieurs reprises, arrêté et molesté. Il réussit à s'enfuir en Ouganda.

Quand il apprit la création de l'Etat katangais, il décida de revenir dans ce Congo où il avait vécu depuis l'âge de dix-huit ans. L'ancien sous-lieutenant de réserve de la Force publique fut alors nommé lieutenant et partit comme instructeur à Albertville, sur le lac Tanganyka. Peu après, avec les quelques Katangais placés sous ses ordres, le futur commandant du Bataillon Léopard tomba pour la première fois dans une embuscade :

— Ils étaient mille ou deux mille peut-être, armés de vieux fusils « pou-pou », de haches ou de chaînes de vélo. C'étaient des Balubas, manifestement drogués.

Le récit de ce premier accrochage sera suivi de beaucoup d'autres.

L'évocation des pires atrocités d'une guerre où s'exacerbaient toutes les haines tribales était coupée par le rituel des repas, les promenades le long d'un canal qui menaçait de geler comme sur un tableau de **Breughel**, ou des absences du colonel qui devait assister aux offices avant de faire l'emplette des fameux pistolets.

Les combats héroïques et sanglants se succédaient : « Onze hommes contre deux bataillons... Seul contre deux blindés de l'ONU... Face aux Gurkhas... »

Les combats d'E'ville (Elisabethville) étaient un des morceaux de bravoure de la « saga » de Schramme. Et les Casques bleus y prenaient quelques racées mémorables. Finalement, huit Blancs et vingt Noirs partirent dans le Nord-Katanga où ils devaient créer, à Kansimba, ce qui deviendra un jour le Bataillon Léopard. Schramme fut alors promu major.

Au début de l'année 1963, il dut se réfugier en Angola avec ses hommes. L'exil dura vingt mois. Quand Tschombé, par un incroyable retournement de la situation, forma le nouveau gouvernement congolais, les Léopards revinrent au pays. Ils se battirent à Kabambaré et à Mazomeno.

Le colonel possédait un talent indéniable pour évoquer les pires moments de la guerre qu'il avait menée à la tête de ses volontaires noirs et de leurs cadres blancs.

— Nous étions quatre cents. En face, il y avait dix mille Simbas. C'est alors que commença la campagne du Maniéma à l'été 1965. Mais tout devait se gâter à cause de la politique. Tschombé fut chassé. Mobutu le remplaça. Et savez-vous qui devint alors son homme de confiance ?

— Aucune idée, mon colonel.

— Bob Denard. Il prit même l'initiative d'ouvrir le feu sur les Katangais, ses anciens frères d'armes des années 1960-1962. Nous ne lui pardonnerons jamais.

Schramme était le type même du colon qui avait fait la guerre par devoir plus que par goût. Malgré tant de succès mili-

taires, ce fut sans doute un soldat d'occasion — ce qu'il ne faut pas confondre avec un soldat de fortune. Mais là où il se révélait vrai militaire, c'était dans son inaptitude totale à entendre quoi que ce soit à la politique. Et quand on sait ce qu'a été la politique congolaise du début de ces années soixante...

Il fut pris au milieu d'intrigues et de complots, auxquels, en vrai boy-scout, il ne comprenait rien. Embarqué dans une aventure rocambolesque, il crut travailler pour Tschombé, mais celui-ci venait d'être enlevé et emprisonné en Algérie. Schramme, encouragé par Denard, déclencha pourtant une rébellion contre Mobutu. L'attaque de Stanleyville fut un échec. Celui qui venait d'être nommé colonel par Tschombé fut alors blessé de deux balles dans la cuisse. Il commanda pourtant la marche vers Bukavu, où il s'enferma avec cent vingt Européens et un millier de Noirs fidèles.

— En face de nous, se regroupait la moitié de l'ANC, soit au moins quinze mille hommes ; nous étions pris au piège.

Nous arrivions à la fin de l'histoire. Malgré une proclamation du colonel **Monga**, « président du gouvernement de salut public du Congo » et futur fusillé, Mobutu devait se révéler le plus fort. Abandonné de tous, Schramme se réfugia avec les siens au Ruanda.

Le livre avançait. Le Journal de marche, le carnet de notes du colonel, quelques photos, sa mémoire... Tout cela s'organisait, le travail allait être bouclé pour le mois de mars 1969.

Je m'étais attaché à cette aventure. Je comprenais un peu mieux, à chacune de nos rencontres, l'ascendant du colonel. Même son accent et ses belgicisms ne me faisaient plus sourire.

C'était mieux qu'un chef de guerre : un homme. Ou plutôt un éternel adolescent : Tintin au Congo. Sans nul doute. Aussi « brave » que le petit personnage inventé par **Hergé**.

Pour le principe, je suggérai que le livre, *Le Bataillon Léopard*, fut assorti d'une mention style « traduit du belge par Jean Mabire ».

Il n'en fut bien entendu pas question. Oui, j'avais été un bon nègre, jusqu'au bout, et je devais rentrer dans l'anonymat de la négritude.

Jean MABIRE

(1) Le président Tschombé devait être kidnappé lors d'un voyage à bord d'un avion privé et incarcéré en Algérie. Il y mourut mystérieusement à cinquante ans le 29 juin 1969, moins d'un mois après l'achèvement d'impression du livre *Le Bataillon Léopard*...



Les troupes de Schramme entrent dans Bukavu.



BOB ou le corsaire de la République DENARD

Le Crapouillot. — *Avant tout, quand on interroge des hommes qu'on désigne, en général, comme d'anciens mercenaires, on sent que ce terme les met mal à l'aise. Qu'en pensez-vous ?*

Bob Denard — On a trop dénigré. On a présenté ces hommes comme des tueurs pour de l'argent. Je ne me sens pas concerné par ce terme.

Le Crapouillot. — *Alors, si vous étiez amené à vous définir, en quels termes le feriez-vous ?*

Bob Denard — Je me définirais comme un corsaire de la République. C'est le titre d'un prochain livre que je vais faire paraître chez **Fixot**, au mois de mai prochain. J'ai du reste signé chez le même éditeur un contrat pour cinq livres, sur le Katanga, le Bénin, etc.

Le Crapouillot. — *Pourriez-vous évoquer rapidement les étapes principales de votre existence avant les expéditions militaires qui ont fait votre célébrité ?*

Bob Denard — Je suis né à Bordeaux. J'ai passé mon enfance dans un petit village de 400 habitants à la Pointe de Graves. J'ai été confronté très jeune à la guerre : les Allemands, en effet, après la Libération, avaient constitué une poche à la Pointe de Graves, comme à Lorient, ou à Cherbourg.

J'ai quitté mon village en septembre 1944. Mon père, adjudant-chef en retraite, qui avait rejoint le maquis, m'avait fait entrer dans une école de Marine.

J'en suis sorti au bout de 18 mois, breveté mécanicien. Puis, je suis parti en Indochine en 48-50 à la flotille FAIS. (Flotille amphibie Indochine Sud). De retour d'Indochine, j'ai gagné les Etats-Unis pour faire un stage de sécurité, à la Fire School (école de Feu), sur un porte-avions. J'ai quitté l'armée en 1952.

Puis je suis allé au Maroc, et je suis entré dans la Police chérifienne, où je suis resté jusqu'en 1957.

Le Crapouillot. — *Avez-vous été mêlé aux opérations de la Main Rouge ?*

Bob Denard — Pas à la Main Rouge proprement dite, qui opérait en Tunisie, mais j'ai servi dans une brigade de lutte antiterroriste à Casablanca, et j'ai été mêlé à diverses opérations antiterroristes. De même, j'ai été impliqué dans la tentative d'attentat contre **Mendès France**, alors ministre d'Etat. J'ai fait quatorze mois de prison à Rabat avant d'être acquitté.

J'ai ensuite été affecté en Algérie, grâce au colonel **Battesti** qui dirigeait une des principales organisations de rapatriés d'Afrique du Nord, l'ANFANOMA (1). De 1957 à 1958, j'ai ainsi été mêlé à toutes les activités parallèles de Battesti et à celles de **Me Queyrat**, qui avait appartenu au BCRA. (ancêtre de SDCE). A la même époque, avec **Melero**, j'ai participé à la création de l'Amicale des anciens policiers rapatriés d'Afrique du Nord. On a ainsi, plus ou moins, côtoyé les milieux de l'OAS.

En ce temps-là, j'étais marié, mais en instance de divorce. J'avais déjà un fils.

Je suis entré comme attaché de direction dans une société d'appareils ménagers. Mes fonctions m'amenaient à me déplacer dans toute la France. J'en profitais pour prendre contact avec des cellules de rapatriés, à Lille, à Marseille, à Toulouse, etc.

Un jour, après avoir lu un article de *L'Aurore* et avoir pris contact avec son directeur, **Dominique Pado**, j'ai décidé d'aller rejoindre un Français au Katanga.

A partir de là, commence l'épopée de ceux qu'on appelle des mercenaires.

Le Crapouillot. — *Pourriez-vous rappeler quels ont été vos principaux théâtres d'opérations ?*

Bob Denard — Le Katanga, deux ans (1961-1963).

Le Yémen (1963-1965).

Le Congo (1965-1967).

L'Angola (1967-1968).

Puis, en 68-69, il y eut l'offensive du Biafra.

Puis se situe une période creuse jusqu'au moment où j'ai été relancé pour une mission chez les Kurdes. Il faut rappeler qu'à cette époque le Shah d'Iran aidait les Kurdes.

Les sept mercenaires

Après quoi, intervient une brève mission en Libye. Puis l'expédition aux Comores : pour reprendre le pays nous étions exactement... sept.

Le Crapouillot. — *Il fallait le faire !*

Bob Denard — Oui. En deux jours, nous avons levé sur place une armée qui ne savait guère faire autre chose que défilier en chantant. Mais cette manifestation impressionnait. Et c'était là l'essentiel. La population, stupéfaite, voyait une armée sortir de terre.

Après cela, comme le Premier ministre — mis en place par nous — avait plutôt des tendances marxistes-léninistes, nous sommes partis.

Le Crapouillot. — *Avec tout de même l'idée de revenir...*

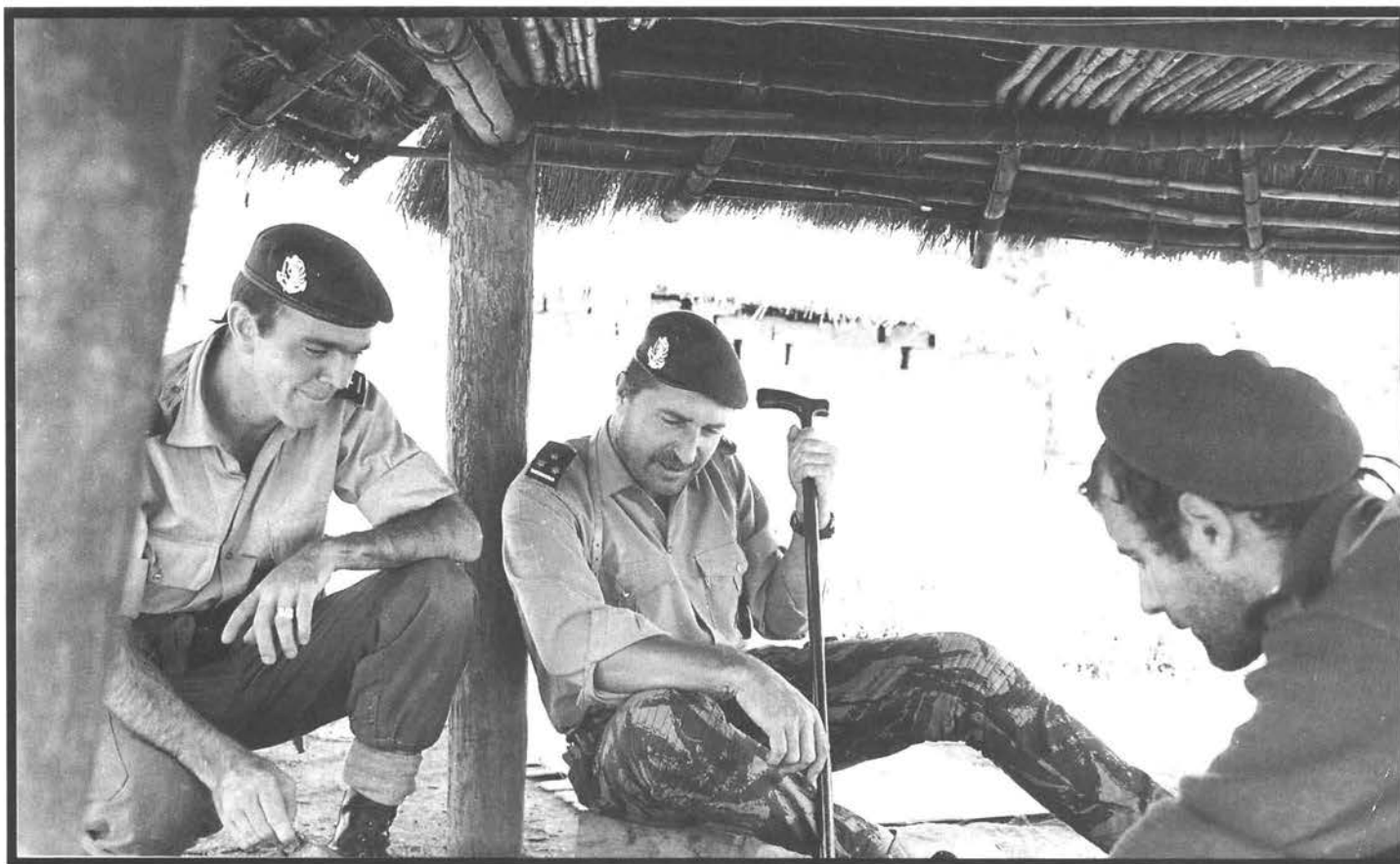
Bob Denard — Oui. Mais, entre-temps, il y a eu une opération en Angola, où les Cubains débarquaient. Nous avons accompagné les embryons de troupes de **Savimbi**, jusqu'au moment où les Sud-Africains ont pris le relais.

Le Crapouillot. — *Dans cette série d'opérations, vous avez bien été en contact avec les Services français ?*

Bob Denard — Oui, mais jamais officiellement. Il y avait toujours un Etat-écran africain entre nous. Si bien qu'on peut considérer que nous avons été manipulés sans le savoir, ou en le sachant.

Le Crapouillot. — *Vous avez bien, quand même, été en liaison avec Foccart ?*

Bob Denard — Fatalement. Mais, en fin de compte, je l'ai très peu



Bob Denard en Angola en 1967, avec le commandant belge Piret et son radio français Domange.

rencontré. Je connaissais beaucoup mieux Journiac, remplaçant de Foccart.

Le Crapouillot. — *Revenons en arrière : sur un épisode du Congo, où on vous reproche d'avoir abandonné les Européens.*

Bob Denard — Je n'ai pas abandonné les Européens. C'est l'antenne administrative de notre groupe militaire à Kinshasa qui a été capturée et massacrée. On ne pouvait pas imaginer, à l'époque, que Mobutu allait les liquider. Ni que les ambassades, à l'exception de l'ambassade britannique, leur ferment leurs portes.

Le drame de cet épisode, c'est que nous étions peu nombreux, dispersés. Nous n'avions pas non plus les appareils de radio modernes qui nous auraient permis d'assurer de bonnes liaisons.

Schramme

Là-dessus, je souhaiterais parler de **Schramme**.

Dans les milieux, disons mercenaires, pour la commodité du langage, on a toujours essayé de faire des dissensions. On a toujours présenté Schramme comme mon ennemi et concurrent.

Quand j'ai repris le commandement général, aussi bien au Congo qu'au Katanga, il était administrativement sous mes ordres.

C'est un homme courageux, que je respecte. Il avait peut-être des motifs qui n'étaient pas les miens ; il avait peut-être un côté, disons : paternaliste, mais c'était un homme de courage.

Quand j'ai été blessé, je lui ai remis mes galons. A partir de là, il a assuré la responsabilité de toute l'affaire, je ne me suis pas senti viré.

Il est vrai que nous devons faire une brigade d'intervention rapide. Le conflit angolais, ensuite, aurait changé la face de l'Afrique.

J'ai engagé mon potentiel armé aux côtés de Schramme. Quand il s'est replié sur Bukuvu, cela n'était pas prévu. Il s'est laissé entraîner par les colons kodaki. Il est allé se mettre dans un cul-

de-sac. Mais il est vrai qu'il avait une colonne de deux mille civils à protéger.

Il s'est sacrifié. Ils étaient un millier d'hommes contre vingt mille en face.

Le Crapouillot. — *Lors de votre second séjour aux Comores (2), vous vous êtes trouvé pratiquement coincé entre le gouvernement d'Afrique du Sud et le gouvernement français socialiste qui vous abandonnait. Finalement, vous avez gagné l'Afrique du Sud.*

Bob Denard — Oui. Mais je n'ai pas eu le choix. Je ne pouvais accepter de rester en paria en Afrique du Sud, je suis donc rentré avec ma conscience d'homme.

Le Crapouillot. — *Et à votre retour ce fut votre procès, pour une affaire qui remontait au Bénin et où vous avez été défendu par Me Soules-Larivière.*

Bob Denard — C'est exact. Mais je ne peux pas en parler. Je vous rappelle que je suis sous contrôle judiciaire.

Le Crapouillot. — *Pour finir, votre jugement sur cette Afrique où vous vous êtes passionnément battu ?*

Bob Denard — Pour moi, l'indépendance de l'Afrique a été un grand échec.

Le Crapouillot. — *Vos projets immédiats ?*

Bob Denard — En dehors de mes livres, ouvrir un Musée de la décolonisation.

(Propos recueillis par Roland GAUCHER)

(1) A cette association appartenaient entre autres **Me Le Coroller** (aujourd'hui décédé), **Me Guibert**, **Me Vaysse-Tempé**, le colonel **Raymond**, **Pierre Descaves** (aujourd'hui conseiller régional FN de Picardie), **André Draghi**, l'inspecteur de police **Antoine**, dit **Tony**, **Melero**, impliqué dans l'attentat contre **Lemaigre-Dubreuil**, mais qui bénéficia pour cette affaire de trois non-lieux.

(2) Voir p. 30-31.

Douze ans de règne

Pendant près de douze ans, Bob Denard et ses « conseillers techniques » ont tenté de faire des Comores « la Suisse de l'océan Indien ». Histoire rapide d'une belle réussite gâchée par la politique socialiste.

A lors, président, voilà ce qu'il en coûte d'oublier de tenir sa parole avec ses amis. » Il est trois heures du matin, le 13 mai 1978. Ali Soilih vient de cesser d'être président de la République comorienne. Pour comprendre ce que fut le rêve comorien pour Bob Denard et ses hommes, il faut garder en mémoire les premières paroles que le colonel adresse à l'homme qu'il avait aidé à prendre le pouvoir en 1975 et qu'il vient de renverser. Les deux hommes ne se sont pas vus depuis deux ans, depuis qu'Ali Soilih, rompant avec la France, avait engagé son pays dans la voie du « socialisme à la comorienne ».

Pour Bob Denard et ses quarante-six volontaires, c'est la consécration d'une nouvelle aventure. Sous couvert d'une mission de recherche océanographique, ils viennent de passer vingt-huit jours en mer à bord de l'*Antinea*, depuis Las Palmas aux Canaries. Répartis en trois équipes, sur un Zodiac et deux Sillingers, ils ont débarqué une demi-heure plus tôt sur la grande plage d'Itsandra, à trois kilomètres au nord de Moroni. Pendant qu'une équipe fonçait sur Voidjou pour neutraliser en douceur la Garde comorienne, Bob Denard montait vers la présidence, laissant au passage quelques hommes s'emparer de l'état-major de Kandani. L'opération, rondement menée, vient de les rendre maîtres de la Grande Comore. Ils vont y rester près de douze ans.

Pour la première fois dans sa carrière de mercenaire, Denard a financé lui-même une bonne partie de l'opération. Trois ans plus tôt, il avait aidé Ali Soilih, jeune ingénieur agronome plein d'avenir, à renverser Ahmed Abdallah.

Aujourd'hui, les caisses sont vides et les prisons sont pleines. Les *Commandos Moissi* ont fait du régime d'Ali Soilih une des dictatures les plus sanglantes d'Afrique. Bob Denard a toutes les raisons d'en vouloir à l'homme sur lequel il avait misé et qui a trahi sa confiance, mais il se sent aussi une part de responsabilité. Comme il le dit souvent, il veut « régler sa dette envers le peuple comorien ». Comme pour refermer une parenthèse dans l'histoire des Comores, il vient rétablir Ahmed Abdallah et œuvrer au développement du pays. Le 28 mai, la parenthèse se referme définitivement avec la mort d'Ali Soilih : « Je te donne le choix. Tu restes et tu seras jugé et exécuté. Ou bien je te donne ta chance. » « Merci colonel », lui répond Ali Soilih. Quelques minutes après, il « tente sa chance » et est abattu par la sentinelle comorienne.

Le Commando noir

Aux anciens *Moissi* et aux ministres déchus, qui ont remplacé dans la prison les opposants aux régimes d'Ali Soilih, il lance : « Vous avez fichu le pays par terre, vous l'avez sali. Vous allez le reconstruire, le nettoyer. » En dix jours, Moroni est repeinte et

présente un visage nouveau. La chance, mais aussi le nettoyage du port, font que, dès le lendemain du débarquement, un cargo chargé de riz et de farine arrive à Moroni. Le pays n'avait pas vu cela depuis des mois et le prestige du « colonel papa », ainsi que les Comoriens nomment leur nouveau patron, est au zénith. Les Comoriens aiment les surnoms. Ils l'appelleront vite **Bako** : le sage. Si ces hommes sont accueillis en libérateurs, il sait que l'euphorie ne durera pas. Les « bonnes âmes » qui manœuvrent en coulisse le jeu international n'aiment pas les mercenaires, et

le redressement d'un pays exige des sacrifices. Avec les volontaires restés une fois l'opération achevée, il forme le Commando noir, ossature de la future Garde présidentielle qui constituera l'épine dorsale de son action aux Comores.

Et le guerrier se fait bâtisseur : « J'ai beaucoup détruit dans ma vie, maintenant je veux construire. » Son rêve : faire des Comores « la Suisse de l'océan Indien ». Il a des projets plein la tête. Contre vents et marées, il s'acharnera à les réaliser jusqu'à ce que le gouvernement français, saisissant l'occasion de la mort accidentelle d'Achmed Abdallah, ne vienne briser le rêve.

Pour assurer le développement de l'archipel, il faut en garantir la stabilité. C'est le rôle de la GP, la Garde présidentielle, qui, encadrée par des « officiers servant à titre étranger », devient au fil du temps la seule force militaire crédible du pays. Les militaires sud-africains ne s'y trompent pas qui, à partir de septembre 1979, décident de financer la GP en échange de l'installation sur place d'une station d'écoute radio. Trois

ans plus tard, le ministère des Affaires étrangères de Pretoria apporte un complément de budget, dans l'espoir d'une représentation diplomatique qu'il n'obtiendra jamais.

Avec ses cadres européens, Bob Denard crée un nouveau style de « mercenaires ». Ils ne viennent pas pour le baroud mais pour apporter et transmettre aux Comoriens un savoir-faire technique. A la tête des unités de la GP, de jeunes sous-officiers et officiers de réserve français s'attachent à former un encadrement comorien. Ils sont payés trois fois moins que les coopérants français officiels, mais prennent leur travail à cœur. Parfois, pendant plusieurs mois, les Affaires étrangères sud-africaines ayant « fermé le robinet », ils ne sont pas payés du tout, comme au début de 1987 : « Les Affaires étrangères sud-af n'ont pas encore versé le budget. Je ne peux plus vous payer pour l'instant. Ceux qui veulent partir peuvent se considérer comme déliés de leur contrat moral », déclare Denard à ses cadres. Pas un ne s'en va. Certains jeunes sous-lieutenants fraîchement arrivés de France mettront six mois avant de toucher leur première solde... On est loin du mercenariat, tel qu'il est encore présenté par les journaux français.

Mais Bob Denard fait aussi venir des chefs de chantier, pour



Le président Abdallah rétabli par Denard.

aux Comores

Le drapeau
de la garde présidentielle.



les travaux qu'il veut réaliser, et des fermiers, pour créer à Sangani une ferme pilote destinée à prouver aux Comoriens qu'ils peuvent acquérir leur autosuffisance alimentaire. Troquant la kalashnikov contre la pelle, les compagnies de la GP se succèdent à Sangani pour y construire un « impluvium » qui réglera les difficiles problèmes d'irrigation sur ce sol volcanique.

Jean-Christophe Mitterrand

Seule ressource possible et durable pour les Comores, le tourisme n'y existe presque pas. Bob Denard s'attache donc à trouver des investisseurs pour construire des hôtels, qui ouvriront leurs portes en 1988. Les Comores sont parées pour la prospérité. C'est probablement cela qui ne lui sera pas pardonné par les Affaires africaines de l'Elysée, dirigées par **Jean-Christophe Mitterrand**. Il est toujours plus facile de manipuler un pays lorsqu'il dépend, pour se nourrir, des oboles que lui verse la coopération française.

Le pays vit sous le « règne » Denard une période d'exceptionnelle stabilité. Certes, un tel outil excite des convoitises. La tentative la plus sérieuse de coup d'Etat, en 1985, met en lumière un début de noyautage de la GP par le Front démocratique, le parti communiste local, et permet aux hommes de Denard de « faire le ménage » avec un minimum de casse : quelques interrogatoires musclés font tomber la conspiration. Les quatorze prisonniers gardés par la GP à Itsoundzou seront libérés en décembre 1989 dans un triste état.

Deux autres tentatives, en 1987, se soldent également par

des échecs. La première est le fait d'une douzaine de Comoriens qui sont vite arrêtés. Trois d'entre eux trouvent la mort au cours d'une tentative d'évasion et la presse française présente les faits comme s'il s'agissait d'une répression sanglante. La deuxième vient de Paris, d'un groupe d'anciens officiers de la GP en mal d'exotisme qui pensent pouvoir jouer leur carte. Attisé en sous-main par un ancien capitaine de la Garde, qu'à Moroni on surnomme par dérision le « moine soldat » du fait de sa tendance à donner des leçons, le complot échoue et se traduit par deux expulsions de cadres européens.

Mais la fin de règne est proche. Paris multiplie les pressions sur Abdallah pour qu'il se débarrasse de Denard. Dans le même temps, l'Afrique du Sud, en quête de reconnaissance internationale, amorce sa « libéralisation ». La GP gêne, il faut s'en débarrasser. Agissant de concert avec les Affaires étrangères sud-africaines, la France socialiste décide d'en finir. La mort du président Abdallah, tué accidentellement par son garde du corps, le sergent-chef **Jaffar**, pendant une attaque de la présidence par des mutins des Forces armées comoriennes, précipite les événements. L'opération Oside est déclenchée, regroupant des forces considérables comparées à la poignée de « mercenaires » que l'on veut déloger. Le 15 décembre 1989, la mort dans l'âme, Bob Denard se résout à partir pour ne pas avoir à faire tirer sur des soldats français. Les hommes du 1er RPIMA prennent en compte la GP. Ils seront très vite impressionnés par son niveau opérationnel et sa discipline.

Une page est tournée, mais l'aventure comorienne est-elle vraiment terminée ? Rien n'est moins sûr.

François-Xavier ROCCHI

JUILLET 1967

Mourir à Bukavu, ex-Congo belge

En juillet 1967, au terme d'une héroïque odyssée à travers le Congo ex-belge, moins de 650 hommes — 123 mercenaires et 500 gendarmes katangais —, commandés par Jean Schramme, vont résister pendant des mois (jusqu'au 5 novembre à l'aube) aux assauts répétés des 15 000 troupiers de l'Armée nationale congolaise. L'astuce, le courage, l'ingéniosité et l'honneur seront dans le camp de ceux qui tiendront en échec un adversaire vingt fois plus nombreux et généreusement pourvu d'artillerie et d'aviation.

Soucieux de ne raconter qu'une histoire d'hommes, nous n'aborderons pas les déchirements imbéciles qui ont pu exister entre les mercenaires.

Notre histoire commence donc le 5 juillet 1967, quand la radio de Kinshasa annonce que les mercenaires de **Schramme** et de **Denard** ont déclenché une rébellion dans la province orientale et dans celle du nord. Le même jour, **Mobutu** lance un message « gaullien » à la nation, laissant entendre

qu'après avoir désarmé les paisibles troupes de l'ANC casernées à Bukavu et Albertville, les mercenaires sont en train de massacrer « les innocentes populations congolaises ». Pendant dix jours, les « étrangers » ayant été désignés à la vindicte publique, les Blancs vont vivre un véritable cauchemar. Ils seront tous pris en otages. Diplomates et ambassadeurs compris. En divers endroits, les Belges seront, dans le meilleur des cas, battus, ou, plus généralement, massacrés.

Le 6 juillet, à Kisangani (ex-Stanleyville), Bob Denard déclare aux journalistes présents dans la ville : « *Les dirigeants congolais sont tous pourris, l'appareil de l'Etat est pourri, l'armée est pourrie et il suffit de secouer le cocotier pour que toute cette pourriture tombe. Ce n'est pas nous, à nous seuls, qui renverserons le gouvernement. Le gouvernement s'écroulera par la force des choses.* »

Le lendemain, le malheur veut qu'il soit touché à l'os mastoïde droit par une balle perdue. Paralysé, il est évacué en DC-3 vers la Rhodésie, laissant le commandement au major Schramme. Avant de partir, il ordonne aux mercenaires et aux gendarmes katangais de se replier sur Bukavu où devraient les rejoindre, via Kolwesi, d'autres mercenaires ramenés en Angola par le frère de Tschombé.

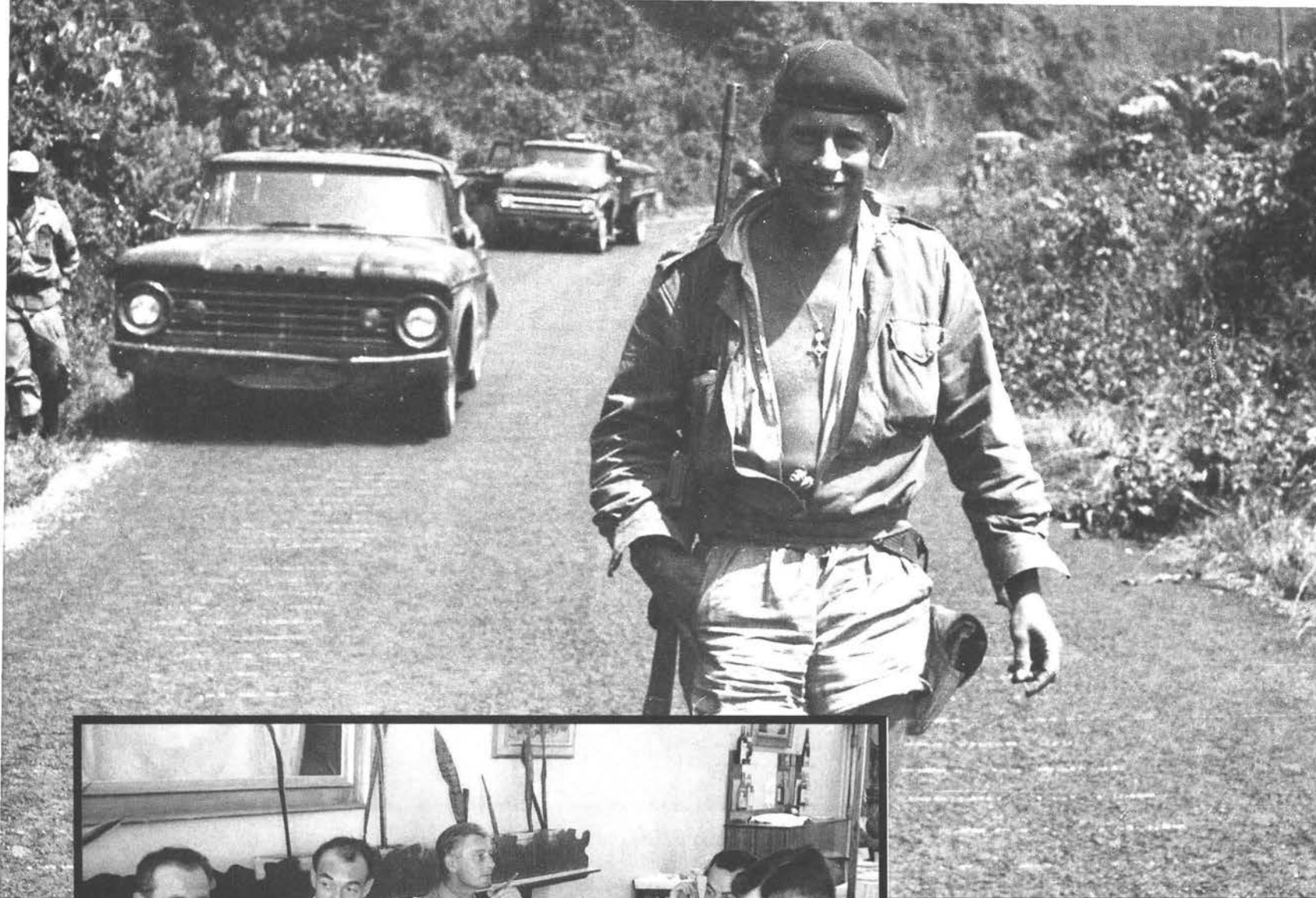
Le 12 juillet, ayant rassemblé armes, munitions, vivres et essence, Schramme et ses hommes décrochent vers Bukavu. Prudemment, l'ANC va attendre le 13 pour réoccuper Kisangani... Début août, après une avance longue et périlleuse (qui, à elle seule, mériterait une autre histoire), à travers la brousse, la colonne Schramme arrive à Bukavu, gonflée par 200 Simbas qui ont décidé de se joindre à leurs ennemis héréditaires, les Katangais, pour étriller des ennemis pire encore, les soldats de l'ANC.

Bukavu : un rêve hollywoodien

Pour ceux qui ne connaissent pas Bukavu, disons que c'est, à l'époque du moins, une sorte de rêve hollywoodien : des villas luxueuses, une atmosphère d'été perpétuel, le lac Kivu, des voiliers et des hors-bords, d'anciennes résidences du prince de Ligne. Inutile de dire que, lorsque Schramme et ses hommes débarquent à Bukavu, la ville est presque déserte. La plupart des habitants se sont réfugiés en brousse ou au Rwanda voisin, séparé de Bukavu par la maigre Ruzizi. **Jacques Lantier**, qui fut le premier à se pencher sur la « psychologie mercenaire » (il était haut fonctionnaire français, en poste au



Bob Denard (au second plan) avec le capitaine Redondo (à droite).



Un volontaire, en marche
plutôt joyeux !



Au centre de la table
Guy Ribeaud, "l'homme du
13 mai 58 " avec des
mercenaires sud-africains au
Katanga. l'Algérie française
espérait une aide de l'Afrique
du Sud...



La colonne de Schramme arrive
début août à Bukavu après
un long périple
à travers la brousse.



Combats autour de Bukavu.



Enfants adoptifs de Schramme, à Bukavu, l'Eldorado des mercenaires.

Congo-Kinshasa pendant les événements de 1967), rappelle : « Quatre succursales de banques et une caisse d'épargne avaient été abandonnées. Les mercenaires y trouvèrent un trésor de guerre dont le contenu remplit une dizaine de valises. La ville recelait un ravitaillement abondant : conserves, charcuteries, légumes secs, pâtes alimentaires, de quoi tenir au moins six mois ! Les réserves d'alcool, sur lesquelles les mercenaires mirent tout de suite la main, étaient énormes. Rien que dans le gymnase du collège, où était le "magasin" des mercenaires, on entreposa plus de dix mille bouteilles de whisky et plus de trois mille bouteilles de champagne. Dans chaque villa occupée par les "officiers", on ne manqua jamais de rien : on déjeunait au champagne avec saumon fumé, caviar et homard en boîte. »

L'intendance assurée, et bien assurée, restait à transformer une ville de villégiature en camp retranché. Schramme, conscient de ne pas avoir un effectif suffisant pour défendre un front large de 27 km, va choisir d'installer aux points cruciaux de véritables redoutes, commandées par les positions avancées, dites de « Baka » et de « Petrus », « Baka » est confiée au lieutenant **Leleu**. Il a pour adjoints les adjudants **Desbles**, un Français, et **Van Der Voeken**, un Belge. Du sud au nord, s'échelonne la position tenue par **Vandolewsky**, face au 9^e para de l'ANC. Un peu plus à l'ouest, le lieutenant **Martinez** (nom de code : « Bruno », ancien des commandos Z de l'Organisation armée secrète) contrôle la route d'Uvira et, en grande partie, celle d'Albertville. Il y a encore « Vénus », tenue par le capitaine **Noël** ; « Alpha Mike », partagée par **Marucci**, un Italien, et **Frazell**, un Belge ; « **Billois** », du nom de son lieutenant, ancien sergent d'infanterie, médaillé militaire, cinq citations en Algérie ; « **Bernard** », du nom de son lieutenant également, qui a à ses côtés un expert ès mines, le lieutenant **Perrin**.

Sur le plan psychologique, les mercenaires disposent de deux armes. Radio Bukavu, d'abord, animée par **Madeleine**, une superbe métisse surnommée « La panthère noire ». Elle partage la vie de « **Mini-Schmidt** » (1,55 m), un ancien de la Légion. Un trésor de guerre, ensuite, grâce auquel Schramme va réussir à faire désertir avec armes et bagages plus de deux cents hommes de l'ANC. Cinquante d'entre eux assureront même la défense de la position « Martinez », encadrés par trois mercenaires.

Le 28 octobre, la chance change de camp

Pendant des semaines, les mercenaires vont faire merveille. A chaque assaut, les paras congolais laissent des dizaines de morts sur le terrain. Le 28 octobre, pourtant, la chance va changer de camp. Ce jour-là, vers deux heures du matin, quatre T-28, pilotés par des Cubains, donnent le signal de l'offensive généralisée. « Petrus » tombe, occupée par les paras congolais. Elle est reprise, au mortier, par le mercenaire **Laboudique**, planqué en surplomb dans une école transformée en blockhaus. Au tapis, 400 soldats de l'ANC. Le lendemain, rebelote. L'ANC récupère « Petrus » et menace « Baka ». Leleu, parti à l'assaut avec 15 Katangais, est capturé puis assassiné. A « Baka », Van Der Voeken tombe à son tour. Il est immédiatement remplacé par des déserteurs de l'ANC ralliés à Schramme. A quatre-vingts, et seulement dotés de deux mitrailleuses, ils vont repousser l'assaut de 1 500 hommes de l'ANC.

Schramme a raconté l'assaut du 28 octobre :

« A 3 heures du matin, les soldats de l'ANC déclenchèrent un tir d'artillerie d'une violence extraordinaire. Mortiers et canons sans recul pilonnaient toutes les positions des crêtes. Les hommes qui avaient négligé de creuser assez profondément leurs trous et de recouvrir leur abri regrettaient amèrement leur négligence. Je pensais que l'attaque la plus dure aurait lieu dans l'angle sud-ouest de notre dispositif, sur le secteur de la 4^e compagnie, celle du lieutenant Leleu.

« Sa position principale, "Baka", me paraissait d'aussi bonne



Soldats noirs ex-rebelles ralliés à Schramme et Denard.



Bob Denard en route vers le Katanga. Sur une bicyclette...

qualité que « Vénus », son point d'appui nord, tenu par le sous-lieutenant **Desbles**. Mais j'étais plus inquiet pour sa position avancée, « Petrus », à l'extrême sud de notre dispositif. Un profond ravin la séparait du point d'appui « Bruno », que tenait Martinez, de la 2^e compagnie. C'est dans ce secteur que tout allait se jouer.

« Mes Léopards n'ont jamais connu un tel déluge de feu. A 4 h 30 du matin, ce sont les canons sans recul qui succèdent aux mortiers, et, à 5 h 30, les mitrailleuses lourdes qui succèdent aux canons sans recul.

« Dans leurs trous, les parachutistes congolais se préparent à donner l'assaut et les injures fusent d'une position à l'autre. Ils sont certainement drogués au chanvre indien et cela va devenir un carnage. A 7 h 30, une légère accalmie marque une pause fugitive. Très vite, les armes légères prennent la relève des armes lourdes. C'est à nouveau l'enfer. Il va durer plus d'une heure.



Le major Pinaton et un mercenaire blessé entrent dans Bukavu avec Schramme.



Le capitaine belge Raymond Noël et le sous-lieutenant Billois.

« Au point d'appui "Baka", un jeune officier vient déjà de tomber : c'est le sous-lieutenant français **Martin Cordier**, officier de carrière, sorti de Saint-Cyr, mais venu au Congo parce qu'il s'ennuyait trop entre les murs d'une caserne. Les obus de mortier continuent d'exploser sur sa position où de nombreux Katangais ont rejoint dans la mort l'officier blessé. La situation est très sérieuse à la 4^e compagnie. »

Chez les mercenaires, on compte les morts et les blessés. Mais sans inquiétude excessive. On sait que, quelques jours plus tôt, Denard a rassemblé, en Angola, 110 mercenaires et 300 gendarmes katangais. Son but ? Remonter le Katanga par le sud et prendre l'ANC à revers. Aux côtés de Denard, l'ex-capitaine **Jean-René Souètra**, ancien officier des commandos de l'air, et un Belge, le capitaine **d'Hulster**. Le 1^{er} novembre, les trois pelotons de mercenaires s'enfoncent en territoire congolais, chacun avec un objectif précis : Dilolo, Kasagi, Kolwezi. Le 1^{er} peloton, tombé dans une embuscade, n'échappe que de peu à l'anéantissement. Le 2^e peloton occupe Kasagi sans problèmes. Le 3^e peloton, en route vers Kolwezi, stoppé par des tirs de mortier, est obligé de se replier sur Kasagi.

Offensive généralisée

L'honneur des mercenaires, repliés sur Luaschi, fut sauvé par le capitaine d'Hulster : avec 40 mercenaires (dont 20 paras français) et 60 Katangais, il repart à l'assaut de Kasagi tenue par 1 500 soldats de l'ANC et réussit à reprendre la ville. Une contre-offensive congolaise eut raison du capitaine courageux. Resté seul avec 29 mercenaires, il se sacrifie pour ses hommes, couvrant jusqu'au bout leur repli avant d'être abattu.

Le 2 novembre, Schramme se replie sur une ligne de défense longue de 5 km. Il sait que c'est la fin. La colonne Denard ne viendra plus. Il va donc envoyer deux représentants de la Croix-Rouge, **Della Santa** et **Marty**, négocier le passage des mercenaires et des Katangais au Rwanda. Le 3 novembre, c'est l'offensive généralisée. Premier objectif : la position Martinez en avant du terrain d'aviation. Les paras congolais n'y trouveront plus personne mais feront, en revanche, connaissance avec un gadget signé Martinez : des bouteilles d'oxygène et d'acétylène garnies de plastique et mises à feu par déclenchement automatique. Les paras congolais ne savouraient pas encore leur victoire qu'ils se transformaient en chaleur et lumière : 300 morts dont on ne retrouvera pas même un orteil.

Ce « boum » calma un peu les ardeurs de l'ANC qui se contenta alors, prudemment, de faire donner la dizaine de chasseurs T-28. Dans la nuit du 4 au 5 novembre, les Katangais commençaient à désertir en masse vers le Rwanda. Tous les mercenaires survivants sont sur la rive rwandaise. Désarmés par l'armée locale, ils sont conduits au camp de Bujunge. L'aventure congolaise des mercenaires prend fin à cette minute même.

Laissons encore une fois la parole à Jean Schramme :

« Au cours de notre lutte dans Bukavu, nous avons perdu une centaine d'hommes. Quatre-vingts Katangais et vingt

Européens avaient trouvé la mort dans les combats.

« L'ANC avait eu au moins sept mille morts. Mais nous avions, de notre côté, perdu le dixième de notre effectif. Les Léopards tombés à Bukavu, à côté des mercenaires venus de Belgique, de France, d'Italie, du Portugal, d'Afrique du Sud, d'Angleterre, de Grèce, d'Espagne, d'Allemagne, de Suisse, de Rhodésie, et même d'Israël, ces Léopards ne sont pas morts pour rien. Ils ont témoigné de la fidélité et du courage des soldats katangais.

« Je voulais un départ en bon ordre. Nous allions nous replier, peloton après peloton, compagnie après compagnie, sans rien faire sauter, quittant nos positions silencieusement dans la nuit. Bukavu ne serait pas Camerone et nous garderions nos dernières cartouches... Il faut croire que notre départ silencieux impressionna fort l'ANC car les soldats de **Mobutu** devaient attendre trois jours pour investir la ville déserte.

« Des prisonniers avaient demandé à nous suivre dans notre exil. Je pensais à tous ceux qui, autrefois, s'étaient déjà engagés dans nos rangs et étaient devenus de bons soldats. Combien de Balubas et de Simbas avions-nous ralliés, sous l'écusson noir du fameux "Commando Kansimba" ? »

Mobutu tentera l'impossible pour faire extraditer les mercenaires. Le président rwandais d'alors, **Kayibanda**, résista aux pressions de son puissant voisin. Entre le 24 et le 26 avril 1968, les mercenaires furent évacués vers leurs pays respectifs. Quarante-trois mercenaires belges débarquèrent à Bruxelles. Vingt-cinq mercenaires français débarquèrent à Orly. **Gilbert Martin**, vieux baroudeur, ancien adjudant de l'armée française, eut ces simples paroles : « Nous voulons saluer nos quatre-vingts camarades morts à nos côtés depuis juillet 1967. Et nous adressons une pensée émue à nos trente compagnons innocents, assassinés le 8 juillet dans leur casernement de Kinshasa. »

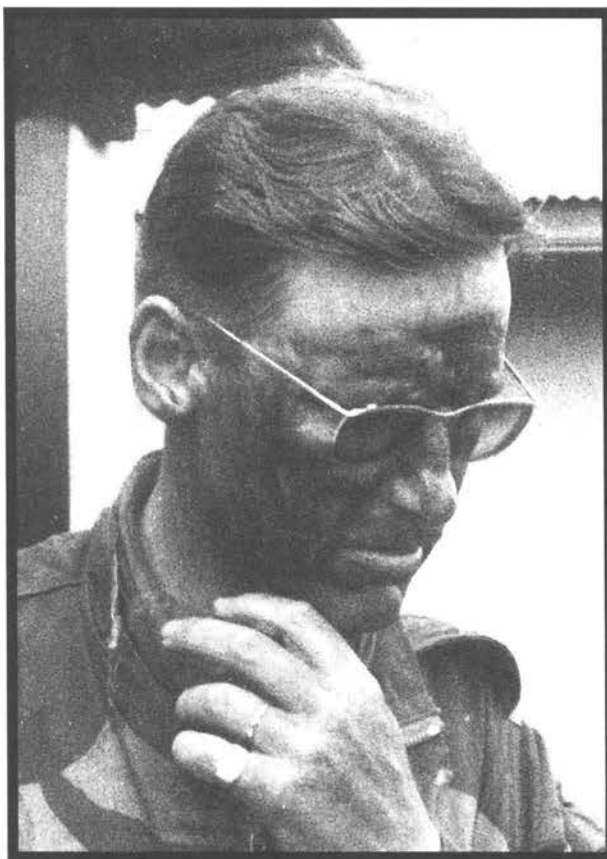
Mais tous avaient dans la tête ce vieux proverbe bantou : « Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore. »

Mais tous avaient dans la tête ce vieux proverbe bantou : « Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore. »

De son côté, le R.P. **Joseph-Noël Sage**, missionnaire au Congo ex-belge, témoigna pour ces soldats qui lui avaient sauvé la vie :

« J'étais au Congo jusqu'en 1965, missionnaire au poste de Médjé, en pleine forêt équatoriale, à 80 km de Paulis (actuellement : Isiro), au nord-est de Stanleyville (Kisangani), dans la province de l'Uélé. Là, j'ai vécu le drame atroce de la rébellion congolaise. Prisonnier : tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, sur le point d'être massacré ; deux fois évadé ; vivant caché en forêt, comme une bête traquée ; j'ai été admirablement (héroïquement !) aidé par les chrétiens de ma mission qui, cependant, comme tous les autres indigènes, vivaient dans la plus cruelle terreur.

« Nous étions trois religieux à Médjé, jusqu'au 30 octobre 1964, où mes deux compagnons furent emmenés par les Simbas à Paulis. L'un d'eux fut massacré là, à coups de bêche et de bouteille, dans la nuit du 24-25 novembre 1964. L'autre fut sauvé avec les Européens encore vivants à Paulis, le 26 novembre, par les paras belges...



Ce colon belge, devenu mercenaire, s'est enduit le visage de poudre noire.

« Quant à moi, je dus mon salut au courage de quelques "mercenaires" blancs et gendarmes katangais (groupe régulier de l'armée nationale congolaise, sous le commandement du général Mobutu) qui, alertés par un appel que je pus leur faire parvenir par deux courageux garçons congolais de ma mission, n'hésitèrent pas à foncer jusqu'à Médjé, bien que toute la région fût infestée de Simbas.

« Je fus ramené à Paulis, avec un petit groupe de commerçants grecs avec qui j'avais vécu en prison (trois d'entre eux furent massacrés par les Simbas quelques instants avant l'arrivée des "mercenaires"). Malgré l'encombrement des quelques piteux véhicules dont se servaient ces soldats, je n'eus aucune difficulté à faire ramener à Paulis vingt-neuf Congolais qui avaient eu une attitude admirable vis-à-vis, en particulier, des Grecs et de moi-même, et qui risquaient gros (car les "mercenaires" ne pouvaient demeurer à Médjé, et il était à prévoir des représailles de la part des Simbas).

« Pendant plusieurs jours je suis resté volontairement à Paulis, avec l'accord empressé du major blanc, qui organisa, sur ma demande, le sauvetage de tous les otages encore aux mains des Simbas dans la région. Ainsi eurent lieu les opérations de Viadana (sauvetage de cinq religieuses belges et des religieux dominicains congolais) ; Wamba (plusieurs centaines d'otages blancs et de Congolais) ; Gao, Mongbéré, Bétongwé, Vubé (cent vingt-sept otages de toutes nationalités)...

« J'ai accompagné (comme prêtre) les mercenaires... »

« J'ai accompagné (comme prêtre) les "mercenaires". Je dois dire qu'ils ont fait mon admiration, tant par leur courage que par leur "humanité". Et, depuis mon retour en Europe, j'ai reçu maints témoignages de Congolais sur leur action humanitaire. On a trop écrit contre les "mercenaires" et gendarmes katangais. En cette dure épreuve pour eux, je ne peux m'empêcher d'apporter mon témoignage, et de saluer leur héroïsme. »

Pourquoi raconter toute cette histoire restée inconnue pour

beaucoup de gens ? (« C'est quoi, ton Bukavu ? », m'a demandé l'autre jour un jeune homme pourtant branché sur les Karens...). J'explique.

En août 1967, j'avais vingt ans et sortais d'une PM Para (effectuée en compagnie de **Dimitri Voronine**, qui sera tué, en octobre 1970, au Tchad) et d'une PMS musclée. Le hasard — ou la providence — faisait que, depuis deux ans, je passais mes vacances d'été au Rwanda (avec, pour camp de base, Butaré, l'ex-Astrida des Belges), très occupé à chasser le buffle dans la Mutara, à proximité des frontières ougandaise et tanzanienne.

Cette année-là, mon safari fut écourté. D'abord parce que nous nous occupâmes, en priorité, de faire une sorte de noria entre Bukavu et Butaré, pour évacuer, en Combi-Volkswagen, un certain nombre de réfugiés, principalement des missionnaires, et que je décidai, courant août, de rejoindre les hommes de Schramme dans le camp retranché. J'y fus fort bien accueilli. Au Résidence Palace, où Schramme avait installé son poste de commandement, comme à l'hôtel Riviera, théâtre de quelques « dégagements » historiques, on eut la gentillesse de considérer avec amitié mes offres de service, sans « dauber » sur mes maigres états de service... On eut aussi l'intelligence — et je repense en particulier à Schmidt, dit « mini-Schmidt », tombé en héros au Biafra — de me faire comprendre qu'il était peut-être inutile de se mettre dans ce qui était (déjà) un guépier.

Est-ce Johnny le Belge, ou Perrin, ou Alex qui me conseillera de repasser du côté rwandais et d'attendre des « combats plus sûrs » ? Je ne sais plus. Après quelques jours passés entre le collège Notre-Dame-de-la-Victoire, la villa Schramme et les bords du lac Kivu, j'ai regagné le Rwanda, direction Cyangugu.

Je n'ai jamais oublié la détermination et le courage des soldats d'infortune du major Schramme. Ni la discipline — n'en déplaise à quelques journalistes imbéciles qui parlèrent des délices de « Bukapue » — que Schramme avait su imposer à son « armée », en même temps que se développait une remarquable fraternité entre ces nouveaux Africains : mercenaires blancs, gendarmes katangais, Congolais ralliés.

Tout commence à Bukavu.

Alain Sanders



Un épisode fréquent : un volontaire avec un prisonnier.

Un mercenaire se souvient

Le Crapouillot. — *Qui étiez-vous avant de décider de devenir mercenaire ? Origine, études, profession, activités politiques éventuelles...*

Seren-Rosso — D'origine, je suis lorrain. Je suis né accidentellement dans l'Ariège le 11 mars 1942. Ma famille était d'ascendance italienne. Mes arrière-grands-parents sont venus en 1860 en Lorraine. J'ai passé mon bac-philo. Puis je me suis engagé dans le 1^{er} RPIMa (Régiment parachutiste d'infanterie de marine). J'avais commencé des études de Droit à la faculté de Nancy, mais je voulais participer à la guerre d'Algérie. Au RPIMa, j'ai terminé comme sergent, puis j'ai quitté l'armée en juin 63.

Le Crapouillot. — *Bon. Vous quittez l'armée, et ensuite ?*

Seren-Rosso — J'aurais voulu enseigner en Afrique. Mais je n'avais pas de certificat pédagogique. Impossible de l'obtenir. Je m'emmerdais. J'avais lu des choses sur **Tschombé**. Je vivais dans le milieu des anciens de l'Algérie française. J'avais lu dans *Paris-Match* un reportage sur les mercenaires au Yémen. De guerre lasse, j'ai décidé de m'engager à la Légion étrangère. A Marseille, au fort Saint-Nicolas, un ancien du 2^e REP me dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? A ta place je partirais au Congo. Il te suffit d'aller à l'ambassade congolaise. »

J'ai mis quelques mois avant de me décider. Issu d'un milieu bourgeois, c'était pour moi faire un grand saut.

Le Crapouillot. — *Pourquoi ?*

Seren-Rosso — Mercenaire, c'est l'homme qui tue pour de l'argent.

En juin 65, j'ai trouvé l'adresse de l'ambassade congolaise, rue de Greuze. A l'homme qui m'a reçu, j'ai demandé d'abord s'ils n'avaient pas un poste d'instituteur au Congo. Réponse :

— *Vous ne voulez pas voir l'attaché militaire plutôt ?*

— *Pourquoi pas ?*

Sympa, mon nouvel interlocuteur. Il me demande tout de suite :

— *Etes-vous allé en Algérie ?*

— *Oui.*

— *Dans quelle arme ?*

— *Parachutiste.*

— *Quel grade ?*

— *Sergent.*

— *Vous savez que notre pays est en lutte contre le communisme. Nous avons besoin de renforcer notre armée. Vous pouvez partir comme instructeur. Après un contrat de six mois, si vous voulez entrer dans l'Education nationale de notre pays, vous serez le bienvenu.*

J'accepte. Mon interlocuteur me donne rendez-vous à l'ambassade quinze jours plus tard.

Dans ma famille, j'ai dit à ma mère que je partais comme reporter de guerre.

Le Crapouillot. — *Réaction ?*

Seren-Rosso — *Tu aimes l'armée. Ça te plaira.*

J'avais aussi écrit à **Lartéguy**. Jamais eu de réponse.

Quinze jours après, je me retrouve à Paris. A l'ambassade, je tombe sur **Jean-Michel Desblé**, qui venait du 1^{er} RCP. Il me dit :

— *Je vais aussi au Congo. Rendez-vous ce soir au Bourget.*

Au Bourget, l'avion était plein. On me dit d'aller à l'hôtel.



Seren-Rosso.



De gauche à droite : un Belge, Jacquemin, un Français, Thorez, un Français, Negri. Au second plan : un Portugais, Ferreira, et un Congolais.

— *J'ai plus d'argent.*

On m'en a donné sans problème. Avec 7 ou 8 camarades, nous sommes venus loger près de la porte Saint-Martin. Pendant quinze jours, on a visité Paris. Le 14 juillet, à la porte Saint-Martin, on a rencontré le capitaine **Petitpas**. Il me montra une carte postale du général **Salan**.

Le 15, on embarqua dans un Boeing 707.

J'étais heureux : je partais à la guerre

J'étais heureux. Je partais à la guerre. Tout cela pour Tschombé.

Vol sans histoire. Le lendemain, à Léopoldville, je me retrouvais à la base aérienne du 6^e CODO (6^e bataillon ?), regroupant les volontaires francophones.



A droite le capitaine Souète nom de code " major Constant " ?

Seren-Rosso se retrouve au Congo. Il a réalisé son vœu. Cependant les événements vont se précipiter.

Seren-Rosso — Le calme règne et l'on est loin de se douter d'un prochain soulèvement. Cependant, le colonel sud-africain **Purren**, venant d'Angola, atterrit chez **Schramme**. Il lui apprend que 200 volontaires sud-africains sont prêts à le rejoindre, dès que Tschombé aura donné le feu vert.

Le 30 juin 1967, Tschombé qui se trouve à Madrid et dont le chef d'état-major est le capitaine **Souète** (nom de code : **major Constant**), est contacté par un soi-disant homme d'affaires, en réalité un truand nommé **Bodenan**, qui lui propose de venir à Palma de Majorque, pour lui racheter les terrains.

C'est un piège : Tschombé va être enlevé par Bodenan et livré par lui à l'Algérie.

Le Crapouillot. — *Avez-vous vécu l'enlèvement de Tschombé ?*

Seren-Rosso — J'étais à Uvira, en face de Zumburu, capitale du Burundi, quand le chef de secteur de la 5^e Compagnie, comprenant une vingtaine de volontaires et une centaine de Katangais, placés sous les ordres du major belge **Noddyn**, nous apprend l'enlèvement de Tschombé et que cet enlèvement a été réalisé par Francis Bodenan. Comme tous les volontaires, je pense que le responsable de cet enlèvement est le gouvernement gaulliste. Cela cadre avec l'action de **Bod Denard** depuis un an.

Le Crapouillot. — *Et ensuite ?*

Seren-Rosso — Ensuite, le 30 juin, fête de l'Indépendance du Congo, nous serons appelés à défiler à Bukavu. Nous y retrouvons la 3^e Compagnie de Schramme, sous les ordres du capitaine belge **Raymond Noël**. C'est la fête. Et j'ai comme le pressentiment d'un putsch à venir.

Le 4 juillet, le lieutenant **Van den Vecken**, revient subitement à Uvira et le major Noddyn convoque tous les volontaires dans son bureau. Il nous déclare : « Le major Schramme prend Bukavu. Nous y allons pour occuper le terrain. »

Pour moi, l'heure est venue du putsch contre Mobutu. Selon Noddyn, Denard est dans le coup.

Le Crapouillot. — *Et alors ?*

Seren-Rosso — Et alors, à cinq heures du matin, un peu plus tard, j'apprendrai que le major Noddyn et le lieutenant Van den Vecken ont été arrêtés par les Katangais.



Seren-Rosso en compagnie d'un équipage congolais.

Le climat est électrique. D'un côté, les volontaires de la 5^e Compagnie qui préparent une colonne armée et de l'autre le major Kuriki commandant un bataillon de 800 hommes.

Nous partons pour Bukavu. Pour moi, Bob Denard ne joue pas franc jeu.

Arrivés à Bukavu, nous constatons que l'armée congolaise a fui. Nous passons la journée à nettoyer la ville des derniers éléments de l'armée congolaise.

Le lendemain matin, ordre de Schramme à la 5^e et la 13^e Compagnie de quitter Bukavu.

Je me demande si Schramme n'est pas devenu fou.

Le Crapouillot. — *Pourquoi ?*

Seren-Rosso — Ecoutez : la population européenne compte quelque 500 personnes. C'est l'abandonner à la vindicte de l'ANC.

Mais Noddyn a pris sa décision : partir. A contre-cœur, nous décidons de quitter Bukavu.

Nous passons la nuit en brousse et, un peu plus tard, nous avons Schramme en ligne qui donne ordre de reprendre Bukavu.

Le Crapouillot. — Vous étiez en pleine confusion ?

Seren-Rosso — Totale. Attendez, ce n'est pas fini. Le lendemain, contre-ordre de Schramme : nous devons aller à Yaumbi. Nous y retrouvons Schramme et le 6^e commando. Nous apprenons que Denard a été blessé à la tête et évacué vers la Rhodésie.

La situation est telle que nous n'avons plus qu'un seul bataillon de Katangais et 120 Européens volontaires pour lutter contre l'ANC.

L'ANC, effectivement, nous tend une embuscade au cours de laquelle le major **Karl Kooke** et le capitaine **Gino Denule** sont tués avec plusieurs volontaires.

Désarroi total parmi les volontaires.

Le lendemain, les blindés de l'ANC attaquent. Ce sont des engins Panhard livrés par la France à Mobutu. Avec le volontaire **Prochenko**, fils de Russe blanc, nous endommageons un de ces blindés. J'en tire un second au bazooka, le rate de peu, mais provoque son repli. Je lance le cri : « Katangais, en avant ! ».

Les hommes de Schramme bondissent. Nous allons nous emparer de quatorze véhicules et de trois blindés.

Le Crapouillot. — Quelle est l'importance de ce combat ?

Seren-Rosso — Essentielle : la route de Bukavu est ouverte. Nous y entrons début août. La ville est prise sans coup férir. Là, nous avons des nouvelles de Bob Denard qui nous promet d'ouvrir un front au Katanga.

L'ANC s'est regroupée : suit un long siège (trois mois). Un DC 4 vient nous parachuter des munitions.

Le commandant belge **Bracco** et le colonel sud-africain Purren nous rejoignent en avion, en amerrissant sur le lac de Bukavu, en compagnie du capitaine katangais **Navegie**.

Mais aucune action d'envergure n'est entreprise au Katanga.

Le Crapouillot. — Pourquoi ?

Seren-Rosso — Denard est trop faiblement armé. C'est pourquoi il va reprendre la route de l'Angola.

A court de munitions, Schramme devra organiser le repli vers le Ruanda. L'OUA refusera le transfert des Katangais en Zambie. Renvoyés au Congo, ils seront tout simplement massacrés. A une faible échelle, c'est l'histoire des harkis qui recommence.

Les volontaires européens, eux, attendent huit mois leur rapatriement en Europe.

C'en était fait de la révolte pro-tschombiste en 1967.

Le Crapouillot. — Après cela, que devenez-vous ?

Seren-Rosso — J'ai été rapatrié par le consul de France de Kigali et puis j'ai attendu, à Paris, la libération de mes camarades. Ce qui est intervenu en mai 1968.

Le Crapouillot. — Alors, votre aventure s'achève bien.

Seren-Rosso — Pas tout à fait. Denard nous a demandé de coller des affiches pour les CDR (Comités de défense de la République). Ceci, nous disait-il, afin de remercier les autorités françaises d'avoir fait libérer nos camarades.

C'est ainsi qu'un soir nous sommes allés chercher des affiches au secrétariat d'Etat des Affaires africaines et malgaches.

Et là, j'ai compris que le patron de Bob Denard était **Foccart**.

Le Crapouillot. — Et, selon vous, quel était le rôle de Foccart dans cette affaire ?

Seren-Rosso — Mon Dieu, il appliquait la politique gaulliste !

Le Crapouillot. — C'est-à-dire ?

Seren-Rosso — C'est-à-dire que cette politique était essentiellement pro-Mobutu, dès lors que les Belges misaient sur Tschombé.

(Propos recueillis par Michel ROLAND)

Encore introuvable en France !



LES LIFE GUARD (protecteurs de vie)

Face à l'insécurité grandissante, défendez-vous efficacement en laissant votre agresseur K.O., complètement paralysé avec les « fusils d'étourdissement ».

Un maniement enfantin : il vous suffit d'un simple contact sur n'importe quelle partie du corps de votre agresseur !

Une efficacité exceptionnelle : l'électrochoc traverse jusqu'à 3 centimètres de vêtements, mais la haute tension, à faible densité, n'est pas dangereuse pour la vie de votre agresseur.

Trois modèles immédiatement disponibles, directement expédiés à votre domicile sous plis discret et recommandé.

☐ **Le LG 200, dit « Coup de foudre »** : 200 000 volts. Taille : 208 x 58 x 40 mm. Poids : 0,27 kg. Prix : **1100 F franco**

☐ **Le LG 120, dit « Fulgurant »** : 120 000 volts. Taille : 165 x 70 x 34 mm. Poids : 0,17 kg. Prix : **865 F franco**

☐ **Le LG 60, dit « Ultra-choc chic »** : 60 000 volts. Taille : 125 x 56 x 35 mm. Très léger, parfait pour les sacs ou les poches des femmes. Prix : **550 F franco**

M, Mme, Mlle Prénom

Adresse.....

Code Postal Ville.....

Téléphone.....

Veillez trouver ci-joint mon règlement à l'ordre de ARZUR :

☐ Chèque bancaire ou postal ☐ Eurochèque ☐ Mandat-postal

☐ Je préfère payer par carte bancaire : (Carte Bleue, Visa, Eurocard...)

Numéro / / / / / / / / / / / / / / / /

Expire fin / / / / /

Signature :

**Bon de commande à renvoyer avec votre règlement à
Sté ARZUR - 6, rue Haute 29600 Morlaix**

LES AUTRES FRONTS



PATRICK OLLIVIER :

Quelque part en Rhodésie, les terroristes sont prêts à frapper au nom du marxisme-léninisme.

" Nous les nationalistes, nous marchons avec tous les siècles "

Né le 3 août 1951 à Buzançais, à la limite du Berry et de la Touraine, d'une famille militaire. Mon père a fait de la résistance, puis s'est retrouvé en Indochine et en Algérie. Un de mes frères a suivi la tradition, il a fait partie de la promotion **Lieutenant Darthenay** à Saint-Cyr Coëtquidan. Adolescence tranquille, études au lycée Paul-Louis-Courier à Tours. C'est l'époque de Mai-68, premières rencontres politiques.

Malgré la spontanéité de la « Fête de la jeunesse », c'est le dégoût devant la grande orgie de drapeaux rouges et noirs, des poings levés et des visages déformés par la haine ! Les slogans marxistes soulent un peu tout le monde et font se détourner des vrais problèmes les esprits faibles complètement pourris.

A cette époque, je découvre Charles Maurras pour redécouvrir la nation : une France riche de vingt siècles de l'histoire la plus dense (Des Croisades aux volontaires de l'An II), la France conquérante, respectée, faisant œuvre civilisatrice de par le monde. La Nation, une amitié, un passé, un présent, un futur !

Voilà qui donne une dimension, une élévation à un combat politique !

A ceux qui reprochent aux nationalistes d'être passésistes, de retarder, qu'il leur faut vivre en 78, nous disons que nous ne marchons pas uniquement avec notre siècle, mais avec tous les siècles !

Les marxistes, eux, sont restés dans les brumes intellectuelles du XIX^e siècle.

Dans notre famille politique, nous avons de la chance : nous savons qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons.

Cet héritage national que nous avons reçu en garde, il nous faut le défendre. L'armée, dans une nation, représente le seul garant de l'indépendance nationale. J'ai servi au 6^e Régiment parachutiste d'infanterie de marine à Mont-de-Marsan (la caserne Bosquet n'est pas sans évoquer bien des souvenirs aux « anciens » ! ?)

Expérience formatrice ! Se réclamer de certaines idées est une chose, les mettre en pratique en est une autre. Force est de constater que certains de nos « amis » politiques manquent parfois de sérieux à ce sujet.

Que ce soit le civil ou l'armée, le combat politique continue ! Tourangeau, il aura pour cadre la Touraine ! Je suis très attaché à la province, Paris ne m'a jamais beaucoup attiré. Puis, voilà 1974 et la présidentielle. Pour moi, c'est la campagne **Renouvin**. Echec complet, à Paris, rue des Petits-Champs, juste une centaine de lettres de personnes intéressées !

Au niveau de l'image de marque, les royalistes ont réussi leur opération, mais le bilan général est négatif. Le mouvement ne décolle pas, bien au contraire. Qu'importe ! Je suis maurassien, je le resterai ! Je préfère **saint Louis** à **Paul Deschanel**... question de goût !)

Alors, pourquoi rejoindre les Rhodésiens et se battre avec eux ?

Qu'une poignée de Blancs réussisse le tour de force de renverser le « cours de l'histoire » et crée une nation où, coude à coude, Noirs et Blancs se battent pour un devenir commun, cela contre le reste du monde, ne pouvait que me séduire. Rhodésie ! ? Peuple de bâtisseurs, peuple de soldats — peut-être suis-je sensible au mythe du moine-soldat ? Pourquoi pas ? Pas question de mercenariat ! L'armée rhodésienne est une armée régulière disciplinée. Chaque soldat est l'héritier des pionniers bâtisseurs d'empires !

Pour moi, bientôt deux ans de combat rhodésien avec les

Grey's Scouts, unité à cheval qui traque les terroristes dans la brousse. Les résultats sont excellents, les Grey's Scouts sont les seuls au monde à opérer de cette façon.

Pendant toute cette période, je n'ai jamais éprouvé le moindre regret.

Que dire, aujourd'hui, de mon engagement, sur le sens de celui-ci ?

Tout au départ, n'était qu'idées ! Maintenant s'ajoutent des liens très forts avec les hommes et les femmes qui vivent et luttent sur ce sol de Rhodésie. Je disais qu'une nation est une amitié, je le ressens très fortement. La solidarité n'est pas un vain mot, des amis, des Noirs comme des Blancs (mon unité est multiraciale !) sont tombés pour la Rhodésie. J'ai perdu un ami que je considérais comme un frère : **Simon Le Vieux**, jeune Rhodésien de 20 ans, d'origine mauritanienne. Le combat n'est plus tout à fait contre le communisme, mais pour la Rhodésie, dans le « bush », nous avons l'impression de construire une nation, de vivre un nationalisme ! Quelle aventure extraordinaire en cette fin de XX^e siècle ! Cela fait rêver lorsque l'on vient d'une Europe où la jeunesse, faute d'idéal, défile pour le SMIG ou la retraite à 60 ans (voilà ce que sont devenus les anciens combattants « soixante-huitards » !)

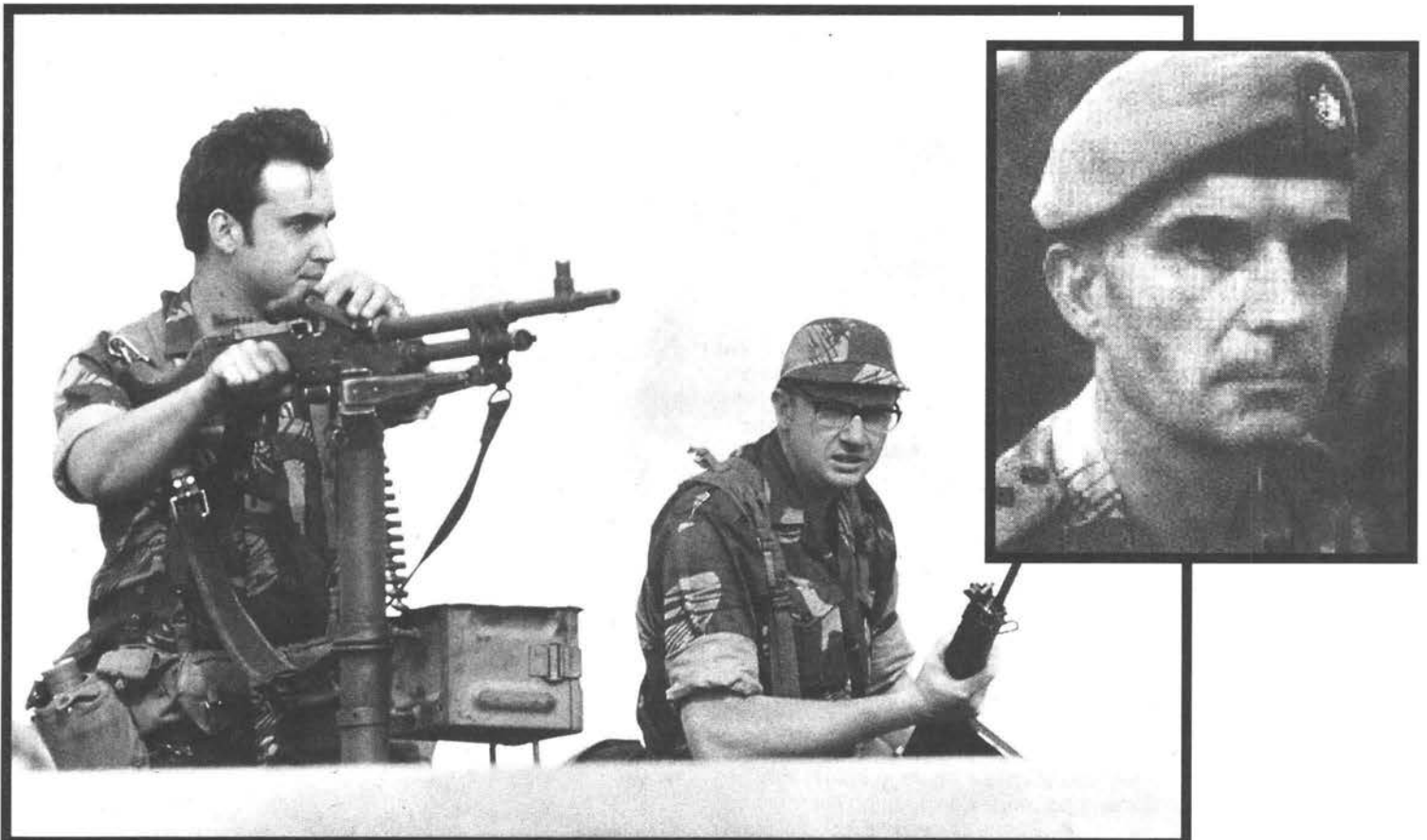
Moi qui avais l'habitude des mots veulerie, lâcheté, trahison, faiblesse et prostitution, pédérastie, me voilà dans un monde où l'on parle de sacrifice, courage, fidélité, force et honneur.

Faut-il donc faire 15 000 km pour rejoindre un bastion où restent en demeure des valeurs qui avaient permis à nos pères et à notre civilisation de rayonner et de s'affirmer de par le monde ?

L'avenir ?

Qu'importe ! Aux frontières de l'empire, du haut des remparts, nous faisons face, attendant impatiemment les vagues de barbares qui vont déferler ! Pour moi, pour nous, pas d'inquiétudes !... Mais pour vous ?

(Propos recueillis par Roger HOLEINDRE)



Soldat rhodésien et mercenaire français : faire face aux vagues barbares qui vont déferler.

Patrick Ollivier évoque les mercenaires et leur image

Le Crapouillot — Y a-t-il, selon vous, une similitude entre les mercenaires des années 60-70 et ceux d'aujourd'hui ?

Patrick Ollivier — Je ne le crois pas, pour plusieurs raisons. La première relève du facteur géographique. A l'heure actuelle, il existe un théâtre d'opérations « favorable » à deux heures d'avion de Paris. En pleine Europe ! Il y a quinze ou vingt ans, les « soldats de fortune » devaient faire plusieurs milliers de kilomètres avant de trouver un cadre d'action, généralement en Afrique ou en Asie. Le plus proche était alors le Liban. A ce sujet, je pense que la guerre qui s'y est déroulée a totalement préfiguré ce qui se passe aujourd'hui en ex-Yougoslavie. Même type de conflit qui mêle civils et militaires, mêmes types de haines, sinon ethniques, du moins religieuses, etc.

Deuxième nuance importante : l'esprit des hommes. Malgré ce qui peut être dit ici ou là, les mercenaires qui s'engageaient en Afrique dans les décennies passées avaient pour la plupart un goût de l'aventure et des grands espaces ne relevant pas de la simple passion pour le combat ; pour certains, un réel désir de construire quelque chose sur place, dépassant la volonté de la guerre pour la guerre. Par exemple, il y eut, à un moment, chez une partie d'entre eux, un souhait explicite de bâtir un royaume du Bas-Congo. Au contraire, le conflit balkanique actuel ne dépassera jamais le stade de la lutte gratuite, sauvagement guerrière. Le nihilisme des combattants sur place m'effraie un peu. Certains mercenaires que j'ai vu revenir de là-bas étaient eux-mêmes écœurés par le degré de haine et de barbarie qui y règne... Sale guerre, vraiment.

Le Crapouillot — Dans le cœur des mercenaires, le continent africain demeure-t-il un lieu de prédilection ?

Patrick Ollivier — C'est évident. Il va d'ailleurs y avoir, dans les années à venir, une forte demande en provenance d'Afrique. Les trente années de décolonisation ont complètement changé les données politiques sur place. Les démocraties instaurées là-bas, en cassant le système de parti unique, ont détruit le système d'Etat-nation. Or, les nouveaux partis politiques se créent autour des entités ethniques, ce qui laisse présager de véritables luttes tribales pour la conquête du pouvoir. Des pays comme le Congo, la Centre-Afrique, la Côte d'Ivoire ou le Gabon vont exploser dans les années à venir. Les successeurs des Mobutu, des Houphouët-Boigny ou des Bongo seront les chefs des ethnies les mieux armées, les mieux équipées et... les mieux épaulées. *L'Homme qui voulait être roi*, de Rudyard Kipling aura demain pour cadre l'Afrique.

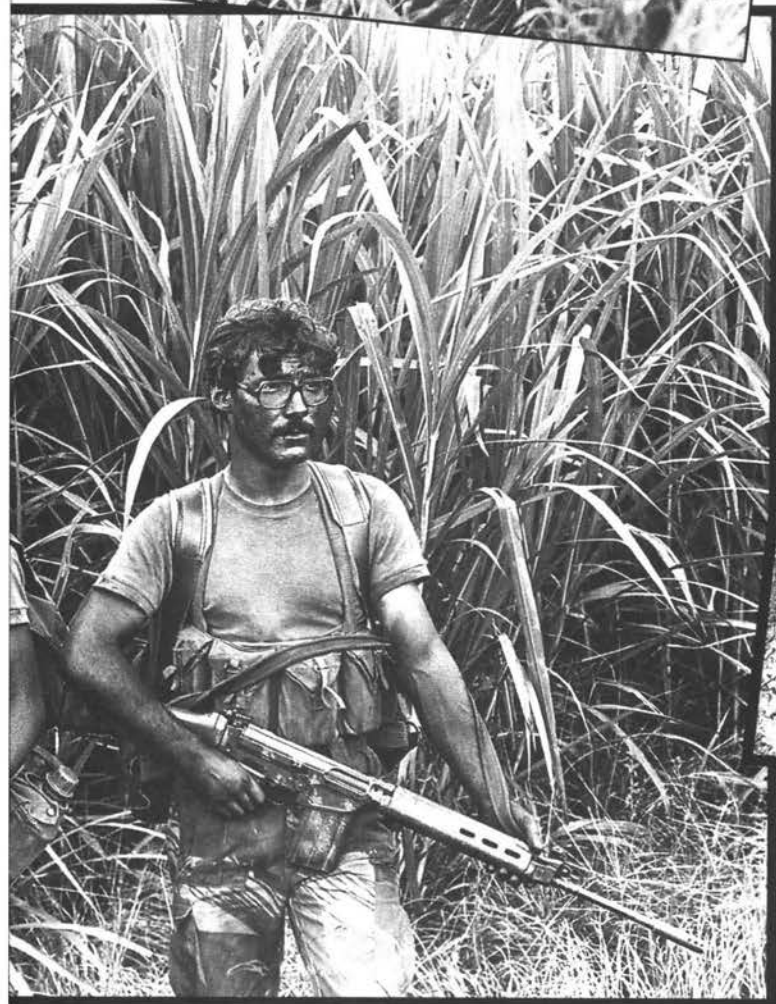
Le Crapouillot — Les mercenaires constituent-ils un groupe social homogène ?

Patrick Ollivier — Absolument pas. C'est un milieu très individualiste où l'on rencontre — comme dans toute société — des bons et des méchants, des salauds et des héros, des traîtres et des hommes fidèles. Il existe plusieurs catégories de mercenaires : ceux qui combattent par pure idéologie (on les retrouve aujourd'hui en Croatie ou en Serbie) ; ceux qui choisissent cette voie parce qu'ils sont en rupture de ban de la société, combattent pendant quelques mois et finissent gardiens de square ; ceux qui s'engagent pour cinq ou six semaines et



Après un raid contre une ferme.

Un guérillero de Rhodésie au cours d'un exercice d'entraînement.



Les combattants partent à l'assaut pour nettoyer une tranchée des forces de la Swapo.

Prêts à affronter l'ennemi.

reviennent frimer dans les soirées versaillaises ; ceux, enfin, je le répète, qui essaient de laisser une trace matérielle de leur passage parce qu'ils aiment vraiment l'Afrique et les Africains. J'en ai connu plusieurs, comme **Jean-Michel Deblet** qui est même resté au Mozambique et s'y est installé.

Le Crapouillot — Les différences de générations représentent-elles également un obstacle à une éventuelle homogénéité chez les mercenaires ?

Patrick Ollivier — Disons qu'il y avait dans la génération des années soixante un côté *desesperado* indéniable. Beaucoup étaient marqués par la perte de l'Algérie et considéraient qu'ils devaient rester sur le continent africain pour continuer ce pourquoi la France les y avait envoyés. Il y avait chez eux un sentiment d'obligation qui n'a pas existé dans ma génération, celle de 68, pour résumer. Le côté « Mai-68 » est important parce qu'il y a eu, dans les années 70, des mercenaires « de

gauche », qui se sont engagés auprès des Tupamaros, par exemple. Ce n'était pas le cas chez nos « aînés ». D'autre part, nous, nous avons choisi notre lieu d'engagement. Pour moi, ce fut la Rhodésie. J'ai toujours refusé de me rendre au Liban ou en Afghanistan. Pour ce dernier pays, je disais que s'engager auprès des moudjahidines islamistes pour combattre de jeunes parachutistes ukrainiens baptisés en cachette par leur vieilles babouchkas ne me semblait pas aller de soi.

Le Crapouillot — Vous avez évoqué l'amour de l'Afrique de certains mercenaires. Seraient-ils sensibles ?

Patrick Ollivier — Bien sûr que les mercenaires sont des hommes sensibles. J'en ai connu un qui a adopté un enfant angolais. Rappelez-vous encore **Bob Denard** pleurant dans les bras de ses filles lors de son procès le printemps dernier. Le fait est que, lorsqu'on vit au milieu d'une population, il se noue des contacts humains où la sensibilité occupe forcément une



L'œil aux aguets, le doigt sur la gâchette, l'ennemi peut surgir à tout instant.

certaine place. Demandez à tous ceux qui sont partis chez les Karens. Ils vous parleront de leurs rencontres sur place avec une émotion qui est tout sauf feinte.

Le Crapouillot — *L'image du mercenaire, en France, est-elle juste, selon vous ?*

Patrick Ollivier — Non, elle est dramatiquement fausse. La notion même de mercenaire a, dans le langage courant, une dimension péjorative. D'ailleurs, on colle l'étiquette de mercenaire à n'importe quoi, aujourd'hui. A tout cela, il y a une raison idéologique. Pendant des années, le supposé livre de référence pour parler des mercenaires était le livre de **François Maspero**, au titre évocateur : *Les Putains de l'impérialisme*. Comme, dans les années 70, les marxistes dominaient toute la vie intellectuelle française, on pouvait toujours expliquer que les mercenaires avaient sauvé des massacres des enfants et des religieuses au Congo : dans le camp d'en face se trouvaient **Che Guevara** et **Patrice Lumumba**. Donc, les mercenaires étaient des méchants ! Les parachutistes sont un peu victimes du même phénomène, en France. Toujours à cause d'un livre : *Les Parachutistes*, de **Gilles Perrault**. Le mal qu'ont pu faire ces livres n'est pas mesurable. L'image qu'ils ont créée a imprégné en profondeur les esprits. Il faudrait un film pour rétablir la vérité.

Le Crapouillot — *Les mercenaires ne sont tout de même pas des saints !*

Patrick Ollivier — Non, bien sûr. J'ai toujours reconnu qu'il y avait chez les mercenaires un certain nombre de brebis galeuses dont il fallait se débarrasser. Cela dit, quand il y a une brebis galeuse dans un troupeau, on ne détruit pas le troupeau ! Ce n'est pas parce qu'il existe des journalistes ivrognes que l'on doit dire que le journalisme est un métier d'ivrogne !

Le Crapouillot — *Des projets dans les mois à venir ?*

Patrick Ollivier — Oui, des projets d'écriture sur le compagnon de **Savorgnan de Brazza** qui s'est retrouvé seul, au départ de son chef, pour gérer les territoires conquis par ce dernier. Il incarne le symbole même de la fidélité, de cette fidélité si rarement récompensée. L'homme a fini sa vie sur l'île de Gorée, malade, sans soutien, abandonné. J'ai toujours été choqué par le fait que chaque départ de la France d'un territoire ait été marqué par l'abandon de populations fidèles, massacrées par les nouveaux gouvernants. Je ne veux pas croire qu'il s'agisse d'une caractéristique de notre pays. Du régime politique en place depuis deux siècles, oui. De la France, non.

Propos recueillis par
Jean-Christophe BUISSON

Patrick Ollivier a publié il y a trois ans *Soldat de fortune*, aux éditions Gérard de Villiers (263 p., 95 F). Il est âgé de 42 ans et père de cinq enfants.

Mais où est donc 7^e passée la compagnie ?

En 1977, la Rhodésie se débat contre les forces subversives qui l'encerclent de toutes parts mais principalement à partir du Mozambique. Isolée internationalement, la majorité blanche qui, sous la houlette de **Ian Smith**, avait proclamé son indépendance en 1965, tiendra encore trois ans avant de s'effondrer en 1980 et de devenir le Zimbabwe.

Depuis quelques années déjà, une poignée de volontaires étrangers combat au sein des « Grey's Scouts » ou dans la RLI (Rhodesian Light Infantry). On trouve parmi eux une dizaine de Français (dont **Patrick Ollivier** qui relata son aventure dans *Soldat de fortune*, des Australiens, des Américains, des Anglais, et même deux ou trois Israéliens, la plupart s'étant engagés par idéologie anticomuniste. Mais ils ont été incorporés dans des régiments constitués et ne forment pas une force autonome. Or l'idée des Rhodésiens est de créer, sur les modèles des Brigades internationales de la guerre civile espagnole, un régiment de volontaires étrangers de mille hommes.

C'est pourquoi, le 29 septembre 1977, quatre hommes se rencontrent discrètement à Zurich, dans le bar d'un hôtel luxueux des bords de la Limmat. Deux Rhodésiens au plus haut niveau. L'un, **John Brant**, est secrétaire d'Etat dans le gouvernement de Ian Smith et paraît, avec ses longues mèches blanches, tout droit sorti d'un roman de **John Le Carré**, l'autre est le troisième personnage militaire de son pays, le major-général **McLean**, un petit homme râblé, jovial et pelé qui ne crache pas sur la liqueur des hauts plateaux de sa lointaine ascendance écossaise.

Blanchis sous l'uniforme

En face d'eux, deux Français blanchis sous l'uniforme. Le premier, que nous appellerons **Raymond**, était sous-officier en Algérie, fait officier et décoré de la Légion d'honneur pour avoir rallié toute une katiba rebelle. Le baroud l'a entraîné ensuite sous les ordres de **Bob Denard** dans la catastrophique tentative de débarquement au Bénin en 1976, quelque temps en Angola dans les rangs de l'Unita et il exerce, entre deux engagements, la profession plus

modeste de contractuel dans la région lyonnaise.

Le second est un petit brun vif et volubile qui a eu aussi sa part d'aventures : d'origine sicilienne, il s'est engagé après-guerre dans la Légion étrangère en Indochine, a également fait l'Algérie, puis, en solo, le Yémen et le Biafra, instructeur au Gabon et, pour l'instant, il travaille comme garde du corps d'un magnat du textile en Italie. Appelons-le **Marcello**, par exemple...

Dans un premier temps, le secrétaire d'Etat Brant avait essayé d'engager des Allemands mais le gouvernement de Bonn avait vite enrayé cette velléité qui risquait de faire mauvais genre et, par l'entremise d'un de ses anciens camarades de la Légion en Indochine, ex-capitaine des Brigades noires mussoliniennes, Marcello a été contacté par un étrange commerçant rhodésien d'origine hongroise qui sert de contact officieux au gouvernement de son pays en Europe. C'est lui qui a donc organisé la rencontre à Zurich.

Les deux Français exposent à leurs interlocuteurs qu'il sera difficile de recruter le millier d'hommes envisagé et on se rabat sur un bataillon, Marcello et son acolyte comptant engager deux cents Sud-Vietnamiens repliés en France après la chute de Saïgon. Seulement voilà, apartheid oblige, les Rhodésiens ne



Embuscade, à la frontière du Mozambique.

veulent pas d'Asiatiques et on signe un protocole d'accord portant sur la moitié, deux cent cinquante hommes dans un premier temps, tous Blancs.

Mais il apparaît très vite aux deux Français que Brant est quelque peu bizarre et surtout très rapiat. N'entend-il pas, par souci d'économie, faire voyager cette troupe dans un charter rhodésien qui livre de la viande de bœuf toutes les semaines en Irlande et qui, revenant à vide, ferait escale à Madrid où embarqueraient les volontaires, charge à eux de gagner la capitale espagnole... en auto-stop s'il le faut, le Rhodésien n'entendant pas assurer leur acheminement depuis la France. Il mégote également sur les primes et notes de frais, assure ne pas pouvoir dépasser 50 francs par jour et finit par accepter 60 francs ! Le major-général McLean avale whisky sur whisky, et paraît se désintéresser des tractations qui portent également sur l'autonomie du bataillon français, la création d'un insigne distinctif, ainsi que la possibilité pour les officiers de passer le brevet rhodésien et d'avoir ainsi droit à une retraite. Un officier de liaison est désigné, en la personne d'un ancien Cyrard qui sert déjà comme sous-lieutenant dans le « Rhodesian African Rifles » et qui s'occupera des passeports. Après les deux cent cinquante premiers départs envisagés, il est entendu que deux cent cinquante autres hommes partiront, français ou francophones, pour le 30 octobre. On se sépare, apparemment d'accord, le major-général McLean plutôt fatigué par ses inépuisables libations.

Raymond a assuré pouvoir recruter la moitié du contingent dans sa bonne ville lyonnaise (il ne précise pas si c'est en distribuant des contraventions sous les pare-brise...) tandis que Marcello part pour Paris où il compte passer un accord avec Bob Denard pour débaucher quelques-uns de ses hommes. Celui-ci donnera son aval mais fournira surtout quelques « cloches » dont il n'arrive pas à se débarrasser. Marcello s'installe chez un ami journaliste et s'adjoint un recruteur en la personne de **René**, un ancien para, qui convoque les impétrants baroudeurs dans sa loge, car René, pour vivre, est concierge dans un bel immeuble de l'avenue Foch...

200 dollars... rhodésiens

Mais les volontaires ne se bousculent pas au portillon. Les conditions proposées ne sont en effet pas spécialement enthousiasmantes : engagement de trois ans au tarif misérable de deux cents dollars rhodésiens (environ mille deux cents francs de



Les Grey's Scouts unité d'élite unique en son genre. Ils feront du dégât.

l'époque, mais la monnaie rhodésienne ne vaut rien hors de ses frontières) et même pas « d'assurances » qui correspondent à ces primes allouées en cas de blessures, selon un barème rigoureux qui va de l'amputation de l'index à la perte de ses « joyeuses ». Les Français seront considérés comme des trouffions rhodésiens qui toucheront seulement une pension d'invalidité, en cas de blessures et auront droit aux honneurs militaires, s'ils décèdent.

Mais si Marcello éprouve quelques difficultés à trouver des volontaires, ce n'est rien à côté de Raymond qui, à Lyon, en est réduit à passer des petites annonces peu discrètes, d'abord dans les revues spécialisées dans l'embauche des vigiles musclés ou les bulletins d'anciens des régiments d'élite puis, comme le rendement n'est pas probant, carrément dans *Le Progrès de Lyon*, en ces termes : « *Ch. d'urgence sécurité-gardiennage outre-mer h. cél. de 22 à 35 ans. Bonne prés. Se prés. l'Epi, rue Bellecordière* ». Des journalistes du *Point du jour* flairant l'embrouille, se présentèrent alors à l'Epi, un bar accueillant où on leur expliqua qu'il s'agissait de garder des fermes rhodésiennes situées près de la frontière du Mozambique. Le scandale éclata, *Le Matin de Paris* reprit l'information en livrant les noms de Marcello et d'un autre loustic que nous appellerons **Jacques** de l'Annonciation... Du coup, même si les autorités françaises ont fermé les yeux sur l'entreprise, la DST, qui n'a pas les mêmes intérêts que le SDECE, fait les gros yeux et commence à s'intéresser à ces « cinquante mauvais mercenaires », comme les a aimablement qualifié *Le Matin de Paris*. Marcello quitte le domicile de son ami journaliste, qui a vu, pendant un mois, défiler dans son salon les tronches les plus patibulaires et les plus couturées de Paris et de la Grande Couronne.

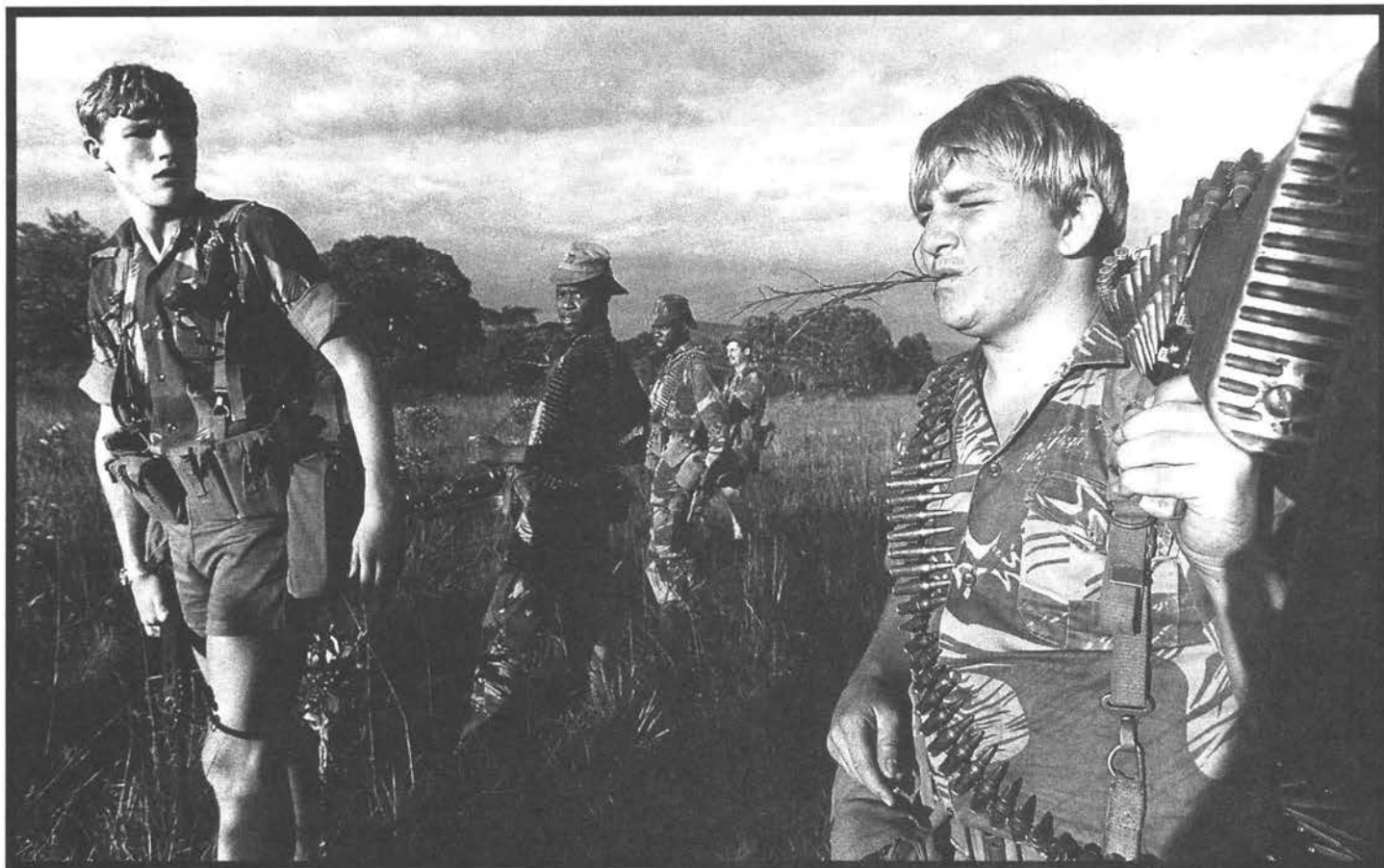
Les choses se compliquent encore quand certains volontaires exigèrent de partir avec leur famille et même, certains, avec leur chien, ce qui causa de féroces migraines à l'officier de liaison pour régler les problèmes de quarantaine. Mais, tant bien que mal, le 13 novembre, vingt-trois costauds, accompagnés de quatre femmes et de quatre enfants, s'embarquent à Orly avec des passeports à visas sud-africains qu'on leur remet au dernier moment pour qu'ils n'aient pas la tentation de se faire rembourser leurs billets d'avion et de disparaître dans la nature...

La 7^e compagnie

De Johannesburg, les éclaireurs de pointe de ce qui allait bientôt devenir... « La 7^e compagnie » (7th Independent Company, 2^e Brigade, sous le commandement du brigadier-général **Rampling**, et basée à Rushinga) gagnèrent Salisbury, aussitôt suivis, le 23 novembre, par le reste de la maigre troupe enrôlée. On les installe au Camp-Marié de Cranborn, dit aussi R.L.I. Baracks (les Français les rebaptisèrent aussitôt « les baraques de Lorelei » et, immédiatement après avoir touché les uniformes (leur béret vert sera orné d'un écusson tricolore), commence le problème des grades.

Les premiers arrivés seront les mieux servis, le tout sous l'œil narquois du commandant « de l'Annonciation » qui partagera avec Marcello le commandement de ce qui n'est, après tout, qu'une grosse section et, quand le deuxième contingent arrivera, tous les grades auront été largement attribués (et arrosés), et un authentique sous-lieutenant de l'armée française devra se contenter de rester deuxième classe, quand quelques cabots-chefs de réserve s'étaient autonomisés sergents ou adjudants.

Il faut dire qu'on trouve un peu de tout dans cette 7^e compagnie, où ne manquent que **Jean Lefebvre**, **Pierre Mondy** et **Aldo-la-classe**. Pêle-mêle : un garçon de café en rupture de zinc, un moniteur d'auto-école, un mauvais garçon très tatoué, un juif myope et, le plus beau de tous, un objecteur de conscience ! On se souvient en effet que, lors du recrutement par le biais des petites annonces lyonnaises, on racontait à peu près n'importe quoi aux postulants pour gonfler les effectifs. Parfois même, on n'expliquait rien du tout, et c'est ainsi qu'en toute naïveté, un brave garçon qui s'était fait porter pâle, pour ne pas accomplir son service national, eut le plus grand choc de sa vie quand on lui fit revêtir la tenue camouflée de l'armée rhodésienne et qu'on lui



Parfois, quelques Français partent avec les " traqueurs " indigènes pour s'aguerrir.

confia un fusil d'assaut Fal. Ecœuré, il repartit le lendemain...

L'équipement rhodésien est disparate et chaque militaire s'équipe selon son goût. Mis à part la tenue léopard et une veste molletonnée sans manche, à énormes poches kangourou, fournies par le gouvernement, la fantaisie vestimentaire est de règle, ce qui ne peut manquer de plaire aux volontaires français, amateurs d'uniformes pittoresques et partisans d'une certaine anarchie dans l'exercice du service. Idem pour les armes, et les « fana-mili » s'en donnent à cœur joie : PM Uzi israéliens, mitraillettes Sterling britanniques, MAG belges, il y en a pour tous les goûts et l'on peut voir, au PC du bataillon, à Montdarwin, déambuler des Français désœuvrés au ceinturon bardé d'un chapelet de grenades M.K., le Smith & Wesson battant la cuisse, le Fal sur l'épaule. Désinvoltes, ils oublient souvent de saluer les officiers réguliers rhodésiens qui, à la vue de la cocarde tricolore, ne peuvent que soupirer avec indulgence :

— Ah... *The Frenchies* !

Nos compatriotes font aussi là-bas des rencontres inattendues comme cet officier rhodésien, nommé **de Bourbon des Deux-Siciles**, descendant directement de la famille royale de Bourbon et qui, curieusement, ne connaissait en français que *La Marseillaise*, qu'il entonna un soir d'une voix de stentor.

Du vague à l'arme

Comme, malgré tout, ils sont là pour combattre, on envoie la fameuse 7^e Compagnie surveiller la frontière avec le Mozambique. Cantonnée à Rushinga, elle se voit octroyer le secteur de Marymont, en pleine saison des pluies, dans un coin infesté par les mouches tsé-tsé et les mines anti-personnel. Les hommes sont en opération quatre jours sur six, en sticks de cinq (trois Rhodésiens, deux Français — ce qui déplaît fortement à nos individualistes chauvins), partant dans la nature avec un sac de couchage et quelques rations individuelles, montant la garde sur

des tumulus improvisés. Les petites annonces n'avaient pas tout à fait menti : c'est bien de gardiennage qu'il s'agissait...

Les volontaires grognent et Noël se passe dans la morosité. Malgré la bière et le vin hors de prix, malgré les virées de dégagement au « Samantha », une boîte de nuit de Salisbury où les « natives » ne sont pas admises, malgré les frites de chez « **Roger le Français** » qui, comme son nom ne l'indique pas, est belge, malgré la lecture en situation de *Compte à rebours en Rhodésie*, un S.A.S. de **Gérard de Villiers**, ils s'ennuient, ils ont l'impression — avec juste raison — qu'on ne les prend pas au sérieux. Bref, la 7^e Compagnie a du vague à l'arme.

A Paris, l'enrôlement s'est tari, sans doute à cause des nouvelles moroses qu'envoient les garçons déjà sur place : lutte d'influence entre les trois « commandants », mauvaise conscience du « capitaine » (qui est métis...). Dans cette petite communauté réduite aux caquets et que les Rhodésiens hésitent à engager dans des missions sérieuses, les bagarres éclatent, la présence des femmes plus ou moins légitimes n'arrange rien et même le gigantesque doberman de Roger, le concierge, trouve que tout cela manque singulièrement d'entrain. Parfois, quelques Français partent avec les « traqueurs » indigènes ou suivent l'instruction de la « Special Branch » qui fait dans le renseignement et l'intox, mais, pour le grand baroud, ce n'est pas cela. Aucun renfort n'arrive et ils ne sont toujours que 70, un peu maigrelet pour une compagnie.

Bientôt, ils repartiront les uns après les autres, désenchantés. Quelques-uns s'engageront à titre individuel dans les « Grey's Scouts », où on leur fera les pires difficultés pour conserver leur belle cocarde franchouillarde sur leur béret vert, et c'en sera fini de la 7^e Compagnie à l'été 1978.

ADG

Mais où était-elle donc passée avant que de trépasser dans tous les rêves de ces hommes qui voulurent être rois ?...

Un soldat perdu Rolf Steiner

« Je ne me suis jamais battu pour de l'argent »



Depuis la capitulation allemande de 1945, Rolf Steiner n'avait qu'une patrie : la Légion. Intégré au 3^e bataillon étranger parachutiste, il saute sur la cuvette de Dien Bien Phû. Après la victoire des Viets, il se retrouvera détenu dans les camps de concentration communistes.

Une fois libéré, Steiner se retrouve en Algérie. Il devient sergent au 1^{er} REP. En avril 61, son régiment est dissous pour avoir participé au putsch d'Alger. Il s'engage alors, aux côtés de ses camarades parachutistes, dans les combats de l'OAS. Comme pour beaucoup, son aventure s'achèvera en prison.

Libéré, il retourne à la vie civile, une vie qu'il n'a jamais connue, une vie qui n'est pas faite pour les hommes de sa trempe

En 1967, il part pour le Biafra. Là, il sera nommé colonel, et, bientôt, Steiner se retrouve à la tête de la 4^e brigade de commandos. Il revit. Il a 3 000 hommes sous ses ordres. Mais, en octobre 68, la 4^e brigade de commandos est écrasée par les Nigériens. Rolf Steiner en réchappe. Pour lui, l'aventure continue...

ailleurs... Cette fois, on le retrouve au Soudan. Là, il tente d'organiser un soulèvement contre les Arabes.

Arrêté en 1971, il est traduit devant le tribunal de Karthoum. Il frôlera la peine capitale et sera libéré en 1974.

Dans ses Mémoires, *Carré rouge*, il refusera le qualificatif de mercenaire.

Diane CHARPENTIER

Rolf Steiner, in *Carré rouge*,
éditions Robert Laffont

Dans les maquis anticomunistes du Nicaragua, un seul volontaire français



Sur les bords du Rio Coco. A gauche, Jean-Pierre.

Pendant des années, les résistants anticomunistes nicaraguayens, les fameux Contras, ont fait échec aux sandino-communistes arrivés au pouvoir par la force en 1979. Un temps, les *Freedom Fighters* de la Contra furent aidés par les Américains qui, après avoir soutenu les sandinistes contre **Somoza**, avaient fini par s'apercevoir que les sandinistes étaient des communistes.

Contrairement à ce que prétendit à l'époque la propagande de Managua, il y eut très peu de « conseillers techniques » US aux côtés de la Contra. Excellents connaisseurs de leurs jungles, les combattants de la Résistance nicaraguayenne n'avaient pas vraiment besoin d'autres choses que d'armes capables de contrebalancer celles de l'armée sandiniste, aidée massivement par l'URSS, Cuba, les Bulgares et les Allemands de l'Est.

Il y eut, en revanche, quelques dizaines de volontaires nord-américains qui, pour des laps de temps variables séjournèrent dans les maquis de la Contra. Leur histoire et leurs aventures ont été racontées — et photographiées — de long en large dans l'excellent magazine *Soldier of Fortune*. On pourra s'y reporter. Nous nous arrêtons, quant à nous, au seul « volontaire » français qui, à partir du Honduras, a aidé la Contra : **Jean-Pierre**.

Jean-Pierre a rejoint le Honduras presque par hasard. Après un passage par la Légion espagnole, le légendaire Tercio, un séjour discret en Argentine, Jean-Pierre va débarquer à Tegucigalpa. C'est là que je le rencontrerai. Avec un grade de sous-lieutenant de la Contra. Et en compagnie du colonel **Juan Gomez**, chef de la force aérienne — de la maigre force aérienne — de la Contra.

Ce jour-là, le colonel Gomez nous dira :

— Vous êtes prêts à accompagner l'un de nos commandos en mission sur le Rio Coco, au Nicaragua ?

— ¡ Como no, hombre !

C'est ainsi que nous nous retrouverons dans le grand maquis de Yamales avant d'être hélicoptérés, le lendemain, sur les bords du Rio Coco, pour porter assistance à des centaines de civils qui, depuis des semaines, fuyaient devant les troupes sandinistes. Pendant cinq jours, à moitié enterrés pour échapper aux hélicoptères soviétiques, les terribles Mi-24/25. Et, avec Jean-Pierre, nous aurons le temps de parler de son engagement.

— Mon nom de guerre, c'est « Chacal vert », m'expliquera-t-il. Dans la Contra, tout le monde a un nom de guerre. Pour éviter que les sandinistes n'exercent des représailles sur les familles restées au Nicaragua. Mon engagement ? Normal. J'ai toujours été un anticommuniste conséquent. J'aurais pu, à



Dans le « sanctuaire »
d'Aguacate,
retour de mission.

Avec les Contras. A gauche,
Jean-Pierre. Au centre, en blanc,
une volontaire française. Son
séjour durera près de 6 mois.



partir du moment où j'avais choisi de quitter la France, m'installer dans d'autres pays d'Amérique latine. Mais c'est ici, au Nicaragua, que les choses se passaient vraiment. Alors...

Alors Jean-Pierre a choisi de s'installer au Honduras où, dans les années 80, les Contras pouvaient évoluer quasiment au grand jour. Un « mercenaire », Jean-Pierre ? Si on lui pose la question, il rigole :

— Mercenaire ? Je n'ai jamais touché un sou. Sinon pour payer mes déplacements de Tegucigalpa à Yamales. Je suis plutôt, si tu veux bien, un soldat d'infortune... Au vrai, je suis un volontaire. Un soldat politique. Et le mercenariat, aujourd'hui, n'a plus rien à voir avec celui qui existait du temps du Congo belge, du Katanga, du Yémen, voire même du Biafra. D'abord parce que les mercenaires de ces époques étaient souvent des militaires en rupture de ban — officiers ou sous-officiers — alors que les volontaires d'aujourd'hui ont généralement un mince bagage militaire, voire pas de bagage militaire du tout.

Après la victoire de Violetta Chamorro à Managua, on a pu croire un temps que c'en était fini des Contras. Mais le maintien aux postes clés — défense, armée, police, milice — des anciens responsables sandinistes, les promesses non tenues, l'assassinat dans la capitale nicaraguayenne de l'ex-n° 1 de la Résistance, le colonel **Bermudez**, a renvoyé les Contras dans les maquis.

Aujourd'hui, les Contras, rebaptisés **Recontras**, ont repris les armes. Et Jean-Pierre ? Marié au Honduras, avec une Hondurienne, père de deux enfants, Jean-Pierre avait trouvé un poste de convoyeur. Beaucoup de convoyeurs font des carrières sans problèmes graves. Pas Jean-Pierre. Son camion blindé ayant été attaqué, il en fera trop. Jusqu'à bloquer une balle de 11,43 dans la jambe. Il s'en est sorti sans séquelles importantes.

Il y a quelques semaines, je l'ai eu au téléphone :

— Alors ?

— Alors tu as vu, c'est reparti comme en 14 !

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Essayez de reprendre du service, of course ! T'as vu le nom de guerre du nouveau chef des Recontras, **José Talavera** : « El Chacal ». Entre « El Chacal » et le « Chacal vert », le courant devrait passer non ? Je te tiens au courant de toutes façons...

— ¡ Como no, hombre !

A.S.



En 10 ans, une centaine de Français sont passés en Birmanie.

Les croisés de Birmanie

Ils regrettaient d'être nés trop tard pour avoir vécu l'aventure indochinoise de l'armée française. Ils ont été « volontaires » chez les Karens de Birmanie.

L'homme qui court à perdre haleine porte, cousu sur l'épaule gauche de sa veste de treillis, un petit drapeau français. Autour de lui, la jungle birmane résonne du fracas des explosions et des rafales. La lumière faiblit. La nuit asiatique va bientôt tomber, comme un rideau de théâtre. Le champ de bataille sent la poudre. Avec les maquisards, il progresse sous un feu roulant. Il y a des hommes qui hurlent, d'autres qui agonisent...

Encore cent mètres à parcourir dans le *killng field*, saturé de fosses à tigres, de pointes de bambous, de mines et de cadavres, et il atteindra la position ennemie. Ensuite, l'assaut, le nettoyage, à peine encore un quart d'heure à se battre, et le groupe de volontaires français enregistrera son deuxième succès depuis trois jours. Déclenchée depuis deux heures, l'attaque du petit poste des forces de Rangoon touche à sa fin.

Depuis vingt minutes, « Victor » tente en vain de joindre par radio son camarade **Guillaume**, parti dès le début de l'accrochage avec un groupe d'éclaireurs.

Baissant la tête, au milieu des derniers coups de feu sporadiques qui claquent autour de la position ennemie, « Victor » remonte la pente jusqu'au pied du fortin birman. Devant le poste, la fumée noie encore le paysage. La terre est retournée. Labourée avec une violence inouïe. Les arbres sont lacérés, tordus, décapités... Depuis le début de l'attaque, il a plu ici plus de mortiers qu'il n'est tombé de pluie...

Couché face contre terre, un cadavre criblé d'éclats, plus grand que les autres, attire son attention. Un cadavre de Blanc. « Victor » refuse d'y croire jusqu'à ce qu'il retourne le corps et plante son regard dans les yeux déjà vitreux du mort.

Ce 17 novembre 1990, Guillaume est le troisième volontaire français à tomber en Birmanie, au cours d'une petite attaque de routine de la 7^e Brigade, au nord de Kawtoolei, l'Etat Karen. Une attaque sans importance dans une guerre presque inconnue. Malgré son cortège quotidien d'atrocités et de victimes. Des dizaines de milliers de morts depuis quarante ans... Mais la guerre de libération karen sent le soufre. Les maquisards ne se présentent-ils pas volontiers comme anticommunistes et chrétiens...? Bref, une sorte d'entorse à l'Histoire qui ne mérite pas que les ténors de la presse internationale s'y arrêtent!

En une dizaine d'années, une trentaine de Français et une quinzaine d'étrangers sont passés par les champs de bataille karens. Tous partis chercher aux côtés de ces maquisards une chose que les sociétés occidentales ne pouvaient en apparence plus leur offrir : l'aventure, la liberté et le don de soi.

— *Une quête du Graal...* affirme l'un d'eux.

Ces garçons ont été nourris aux mêmes lectures d'histoires de guerres coloniales, et n'admettent pas que cette époque puisse être aujourd'hui révolue. Ils ont comme modèles des gens aussi différents que les soldats de **De Lattre**, **Bigeard**, **Trinquier**, ou **Steiner**, l'ancien « mercenaire-missionnaire » du

Congo, et sont capables d'admirer à la fois le REP, les SAS, les Waffen SS ou les commandos israéliens. Pour tout ce que ces régiments ont en commun : le professionnalisme, la combativité, et la camaraderie d'armes.

Ancien de Saint-Cyr

Comme la plupart de ses camarades, Guillaume avait à peine vingt-cinq ans. Ancien de Saint-Cyr, il avait servi deux ans au 13^e Régiment de dragons parachutistes à Dieuze, jusqu'à ce qu'il s'ennuie dans sa caserne et décide de forcer lui-même le destin pour aller trouver une guerre à mener. Pas pour l'argent, pas pour les femmes, pas même pour la gloire. Mais pour l'aventure. Pour lui-même. Pour se trouver une raison d'exister... De l'époque de sa vie en France, il n'avait conservé que son nom de guerre : « **William Dragon** », en mémoire de ce régiment qui ne lui avait pas apporté ce qu'il recherchait.

Contrairement aux affirmations de beaucoup de confrères, bien incapables de situer sur une carte le petit bout de territoire où se battent ces Français, ces derniers ne ressemblent en rien aux « Affreux » du Congo. Ce sont bien souvent des amateurs dont certains deviendront des professionnels « à l'usage », et qui iront servir en Afghanistan, au Laos, au Cambodge et, beaucoup plus tard, dans l'ex-Yougoslavie.

Avant Guillaume, sont tombés deux autres Français : **Jean-Philippe Courrège-Clerc**, en 1984, et **Olivier Thirriat**, en 1989. Courrège, l'un des premiers volontaires à rejoindre les Karens, a été tué non loin de l'endroit où est tombé Guillaume. « Mort en héros, en montant, seul, à l'assaut d'un bunker birman », selon les témoins. Thirriat est mort — plus conventionnellement, devrait-on dire — au camp de Wung-Ka, à une vingtaine de kilomètres de la frontière thaïlandaise, fauché par une

roquette Karl-Gustave, lors d'une inspection de routine des positions karens. Les Français ne sont pas les seuls à payer le tribut de la guerre d'ailleurs. D'autres également, australiens, britanniques et suisses, ont laissé leur vie sur cette terre de Birmanie.

Dès la nouvelle de la mort de Jean-Philippe Courrège-Clerc connue, la presse avait ressorti les vieux poncifs sur les « chiens de guerre », les « demi-soldes », « les réseaux armés de l'internationale de l'extrême droite »...

— *Jean-Philippe aimait les armes, c'est vrai. Mais il avait été élevé chez les prêtres et il savait surtout que les Karens partageaient ses valeurs et sa foi*, rappelait son frère peu de temps après l'annonce de son décès. Pas de politique dans sa démarche.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces morts n'étaient pas des morts annoncées. Avant l'opération dans laquelle Courrège-Clerc se fit tuer, les volontaires étrangers ne participaient pas aux combats. Au mieux y assistaient-ils. En observateurs. Leur rôle se cantonnait à la formation des recrues. Il peut paraître curieux à certains esprits critiques que des gens se battant depuis près de quarante ans aient ressenti le besoin de faire appel à de jeunes Français pour les former à la guerre. Pourtant, les chefs politiques karens savaient ce qu'ils faisaient. A l'époque où débarquèrent les premiers Français, la résistance était à bout de souffle. Les combattants — des enfants entre dix et quinze ans — étaient levés dans les villages et aussitôt envoyés au front. Sans entraînement. Ils devaient agir à l'exemple de leurs camarades plus aguerris. Inutile de préciser que cette méthode laissait un nombre impressionnant de morts sur le terrain. Les Français proposèrent qu'on leur confie, dans un premier temps, une vingtaine d'hommes pour les instruire pendant deux à trois mois. Leur ambition était modeste au départ. Ils voulaient les entraîner physiquement, leur apprendre à se déplacer, à utiliser leur



Jean-Philippe Courrège-Clerc (à droite) premier Français tué en Birmanie.



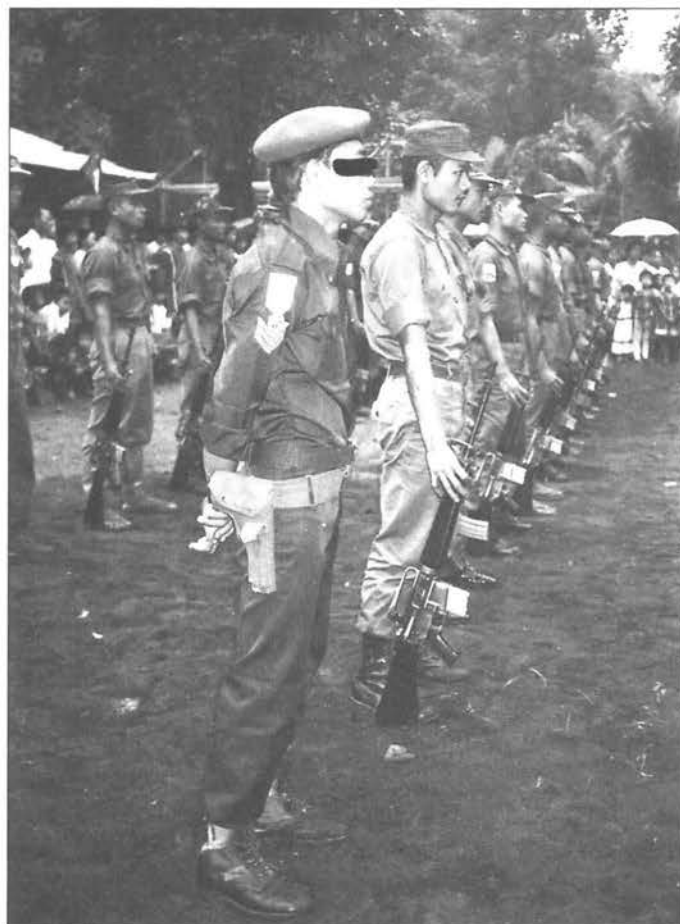
Commando féminin karen

armement et, surtout, leur inculquer la discipline. Ce qui, d'après les chefs karens eux-mêmes, faisait le plus défaut à la guérilla.

Le « capitaine Heang »

Pourtant, ce qui aurait pu demeurer une unité d'entraînement classique, et plutôt marginale dans cette jungle, allait devenir, au fil des mois, une école de commandos d'élite. Sans doute grâce à la personnalité du petit métis franco-chinois qui en prit le commandement au début de l'année 1984. Le « capitaine Heang » — un mètre soixante-huit au mieux pour une cinquantaine de kilos — ne parle pas, ne sourit pas. Il a moins de trente ans à l'époque, il est affable, attentif aux hommes et aux choses... l'inverse des images d'Épinal des chiens de guerre et des traîneurs de sabre. Il a débarqué chez les Karens après avoir rencontré dans un bar de Bangkok quelques Français fraîchement rentrés de Birmanie qui l'ont rapidement convaincu de venir les aider.

« Heang » arrive du Cambodge. Les Khmers sont des gens bavards. Des histoires circulent sur son génie militaire et sa détermination au feu : des infiltrations de plusieurs mois jusqu'aux portes de Phnom Penh, avec assassinat à la clé de dignitaires militaires du régime pro-vietnamien et l'anéantissement d'un camp d'une centaine de Khmers rouges, lors d'une attaque qui restera dans les annales de la résistance sihanoukiste. « Heang » avait attaqué avec plus de trois cents hommes, armés exclusivement de lance-roquettes. Il n'avait laissé aucune chance aux guérilleros de Pol Pot. Surtout, il n'en avait laissé aucun vivant. « Pour l'exemple ! ». A plus de



Soldats karens. A l'instruction, un volontaire étranger.



Ici commence le territoire karen. L'ennemi est prévenu.

cinq cents kilomètres des théâtres d'opérations cambodgiens, les chefs karens avaient entendu parler du « petit chef de guerre franco-chinois ».

Lorsque le « capitaine Heang » se présente, il obtient immédiatement tout ce qu'il réclame. Il fait construire un camp. Son commando est doté d'armes semi-lourdes, d'explosifs, de moyens radio... En quelques mois, la guerre de Birmanie change de visage. En février 1987, notamment, l'opération qu'il monte contre la mine de Sédwé, au nord de la 1^{ère} Brigade karen, est un énorme succès. En quelques heures de combat, il enlève la position et récupère une quantité impressionnante d'armes lourdes et de munitions. Des colonnes de porteurs affluent vers l'endroit pour transporter le butin vers le quartier général karen. Trois hommes du « commando » ont été tués dans l'opération. En face, le bilan est autrement plus lourd : les Birmans ont abandonné sur le terrain près d'une cinquantaine de cadavres. Mais, beaucoup plus important pour les Karens, les Birmans savent désormais que des unités spéciales, entraînées par des étrangers, attaquent en profondeur. Le moral de l'ennemi s'en ressent.

Toutes les opérations du « commando » sont meurtrières. Pour tout le monde. Les coups de main sont dangereux, risqués, souvent à des semaines de marche des bases arrière. Au fil des mois, la liste des Karens tombés au champ d'honneur s'allonge.

— Chaque recrue que nous acceptions savait que son capital-vie était considérablement écorné dès lors qu'elle allait servir au « commando », note l'un des anciens instructeurs. A peine quelques mois. Quelques mois pendant lesquels il allait falloir multiplier les actes de bravoure.

En une dizaine d'années, plus de deux cent cinquante sur les trois cents soldats passés par le « commando » sont tombés en opération. Le reste a été blessé sept, huit... dix fois ! Aujourd'hui, tous les cadres de l'armée karen sont sortis de l'instruction française. Les plus célèbres d'entre eux, les majors **Walter, Bodjo, Pomoo et Lawadee** n'ont cessé de s'illustrer dans des opérations suicides.

Les Français auront surtout effectué de l'instruction.

« Heang » veut être seul à accompagner et à diriger ses hommes au combat. Il a toujours en mémoire la mort de Courège-Clerc, et ne tient pas à faire prendre de risques inutiles aux instructeurs étrangers dont il est devenu le « patron ». Les Karens non plus ne souhaitent pas les voir participer aux combats. En fait, le vrai problème vient des autorités thaïlandaises qui désirent que le minimum de publicité soit fait autour des volontaires.

Mort de Guillaume. Le consul de France n'en a rien à cirer

Personne n'est dupe de la complicité dont jouissent les étrangers pour se rendre en Birmanie. On ne peut rejoindre les Karens que par la Thaïlande. Le passage se fait trois fois sur quatre avec l'accord de la police des frontières thaïe dont la sympathie à la cause karen est acquise de longue date. Mais le gouvernement de Rangoon multiplie les plaintes auprès du ministère des Affaires étrangères de Bangkok, et tente également de faire pression sur l'ambassade de France, qui ne reste d'ailleurs pas sourde et essaie depuis quelques mois d'obtenir de l'immigration thaïe qu'elle récupère ces « gêneurs » pour les expulser du territoire.

En fait, il existe depuis des siècles (depuis la destruction par les hordes birmanes de l'ancienne capitale du royaume de Siam, Ayudhya) une haine farouche de Bangkok à l'encontre de son turbulent voisin. Le travail des volontaires français aux côtés des Karens est donc plutôt apprécié.

Ces relations à trois prendront un tour odieux à l'occasion de la mort de Guillaume.

Le Français n'a pas été tué très loin de la frontière, mais les

cheminements dans la jungle sont hasardeux et difficiles, la chaleur de ce mois de février est déjà bien installée, et, lorsque le corps arrive à l'arrière, il est déjà très abîmé. Alertées par l'état-major karen, les autorités locales thaïlandaises préviennent aussitôt l'ambassadeur de France et lui demandent de faire vite pour organiser le rapatriement du corps que la famille réclame. Dans un premier temps, l'ambassadeur ne se donne pas même la peine de répondre, puis il refuse net de se charger « de ce mercenaire inconnu de ses services consulaires ». Les Thaïs sont furieux, les Karens écœurés. Ces derniers menacent alors d'abandonner le cadavre de Guillaume avec arme et treillis militaire, et passeport à la main, dans la ville frontière de Mae-Sot, mais non sans avoir convoqué la presse internationale. L'ambassadeur prend peur et se décide enfin à envoyer dans le nord un troisième couteau du consulat pour prendre en charge la dépouille de Guillaume.

Plus d'une semaine s'est passée. Lorsque l'agent consulaire parvient enfin dans un petit camp karen de la rivière Moïe; non loin de Mae-Sot, on le remercie et on lui indique qu'il peut rentrer à Bangkok. Guillaume a été incinéré depuis quelques heures et ses cendres déposées dans le carré des martyrs d'un cimetière karen.

**Faites réaliser votre
portrait ou celui d'un
être cher, sans même
vous déplacer !**



**Il vous suffit de nous envoyer une photo
d'un format supérieur ou égale à une
photo d'identité pour recevoir chez vous,
par la poste, dans un délai de 15 jours
maximum un superbe portrait réalisé au
fusain sur papier blanc
(format 24 cm / 32 cm) signé par l'artiste*.**

**COUPON RÉPONSE À RENVOYER À
S. LE TIRANT. 55, GRANDE RUE 60390 VILLOTAN**

NOM..... PRÉNOM

ADRESSE

Je vous commande un portrait au prix exceptionnel de :
390 F TTC franco de port

Paiement par

☐ CHEQUE ☐ CONTRE REMBOURSEMENT ☐ CCP ☐ MANDAT
RÈGLEMENTS À L'ORDRE DE S. LE TIRANT

*Satisfait ou remboursé sous réserve du renvoi
du dessin dans un délai de 5 jours.

Nous nous engageons également à restituer et à ne pas utiliser à des fins
publicitaires ou commerciales les documents fournis par notre clientèle.

Les volontaires ont assisté de loin à ces lamentables péripéties de la mort de leur camarade. Ils sont tristes. Ils savent aussi que l'ambassade fait courir toutes sortes de bruits désagréables sur leur compte : rackets, assassinats, trafics en tout genre... alors qu'ils n'ont aucune solde, seulement cinq mille baths (mille deux cents francs) tous les trois mois, pour leur permettre de descendre en Malaisie faire renouveler leur passeport, et vivent dans des conditions de précarité extrême, en butte à la malnutrition, à la fatigue, à la maladie, dont le redoutable paludisme qui a laissé quelques-uns d'entre eux très diminués.

Tel cet ancien adjudant qui avait tenté, en 1986, de se refaire une seconde jeunesse dans les maquis. L'expérience n'avait pas duré quinze jours. Terrassé par la malaria cérébrale, il avait perdu vingt kilos, ses dents, et gagné le surnom de « Ramsès II » en raison de son délabrement physique, avant d'être rapatrié d'urgence vers la métropole. Ou encore **Olivier A.**, ressorti, selon ses camarades, « fou à lier » de ses aventures birmanes. Se prenant tantôt pour un général de division, tantôt pour le vice-premier ministre karen, il essaie depuis quelques années de négocier chez les éditeurs, ou dans les journaux, des photos de cadavres offertes par les maquisards et des souvenirs fantaisistes qui ne trompent personne.

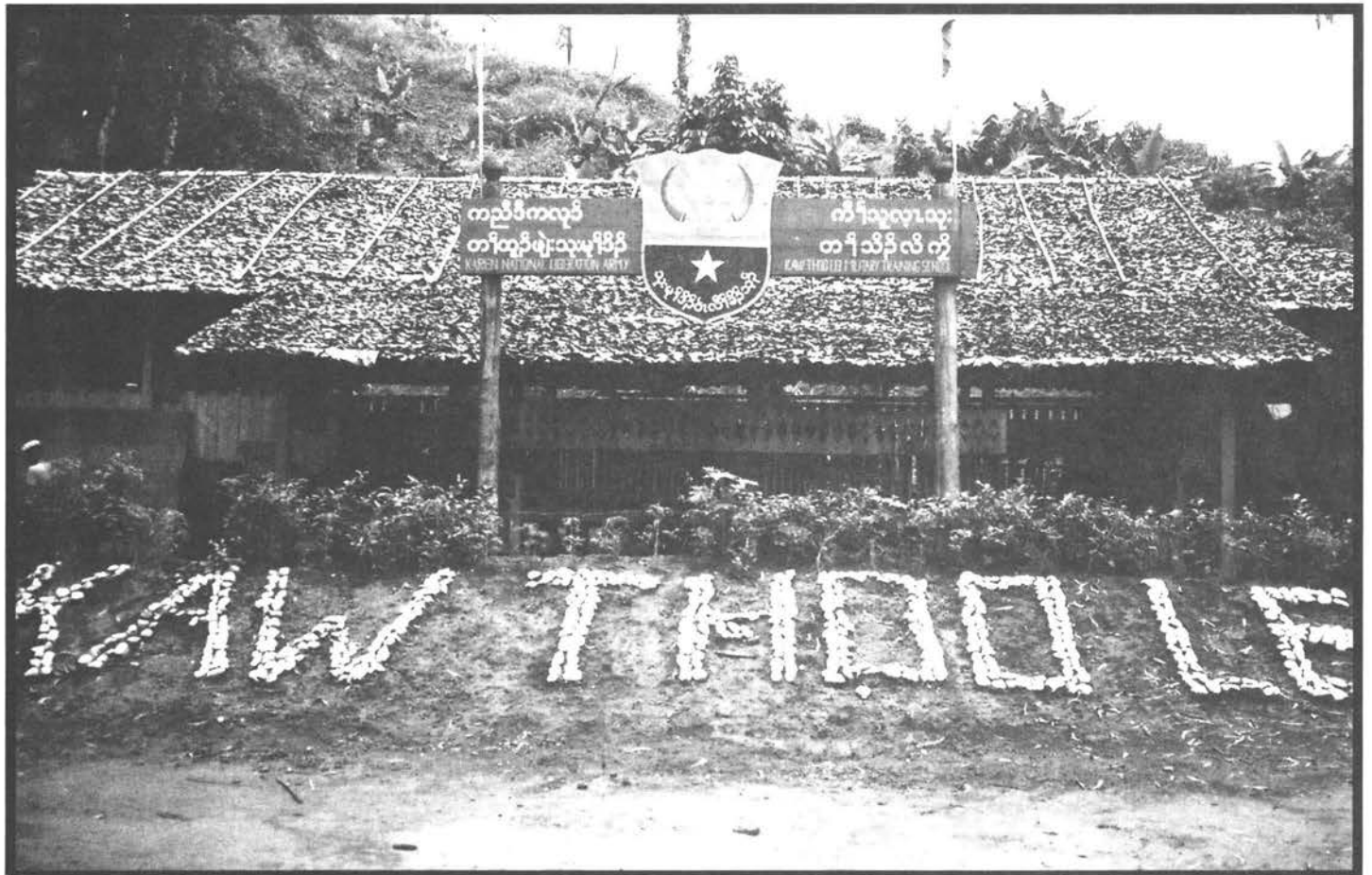
Enfin, certains n'auront été que des comètes, happées par d'autres aventures plus rémunératrices et plus faciles, comme le « petit franco-vietnamien au prénom bigoudain » qui croyait pouvoir créer, au milieu de la jungle avec des paysans analphabètes, un service concurrent de l'Intelligence Service...

Reste, dix ans après l'arrivée des premiers volontaires français dans les maquis de Birmanie, une présence symbolique. Un drapeau tricolore qui flotte sur le camp d'instruction du « commando » désormais dirigé par des officiers karens.

GREGORY CANAVAN



AK 47. Sans doute la meilleure arme du monde en tout cas parfaitement adaptée (et adoptée par les volontaires) aux conditions les plus rudes.



Camp d'entraînement karen.

CROATIE Les volontaires étrangers ont répondu « Présent ! »

Le quotidien d'extrême gauche *Le Monde*, jamais en retard d'un phantasme, a évoqué, fin 1991, une mystérieuse « Légion noire » dans laquelle de non moins mystérieux jeunes Français, plus ou moins fascistoïdes, se seraient engagés pour aller casser du serbo-communiste.

Laissons *Le Monde* à ses frilosités de chaisière étique et essayons de voir ce qu'il en est, et ce qu'il en fut, sur le terrain. Et d'abord, question : des volontaires étrangers ont-ils, oui ou non, rejoint les rangs croates ? Réponse : oui. Autre question : cet afflux de volontaires est-il structuré ? Réponse : non.

Pour répondre aux serbo-communistes, qui l'accusaient d'employer des « mercenaires étrangers », le ministère croate de la Défense a d'ailleurs indiqué que moins de 0,01% des combattants au sein des forces croates étaient des officiers, experts ou volontaires étrangers. Et de préciser que la plupart de ces volontaires étaient d'origine croate.

Tout le monde sait, par exemple, que des légionnaires du 2^e REP, des légionnaires d'origine croate, sont partis mettre leur savoir-faire au service de la Croatie anticommuniste. Et l'adjoint du général **Anton Tus**, commandant en chef des forces croates, est, on le sait aussi, un colonel français para-légionnaire (voir ci-après).

C'est au sein du Parti croate du droit (droite nationaliste) de **Dobroslov Paraga** que les jeunes volontaires — hollandais,

français, britanniques, allemands, quelques Noirs — se sentent le plus à l'aise.

Et c'est là, d'ailleurs, qu'ils ont été accueillis le plus volontiers, même quand ils n'avaient pas — et c'était le cas pour plus de 90% d'entre eux — la moindre expérience militaire.

Le plus célèbre des volontaires étrangers en Croatie est, sans nul doute, l'ancien correspondant dans les Balkans du quotidien espagnol *La Vanguardia*, **Eduardo Rosza Flores**, qui a rejoint, en août 1991, les rangs des forces armées croates. A l'époque, le quotidien de Zagreb, *Vjesnik*, avait publié sa photo en indiquant que ce volontaire appartenait à la « Première brigade internationale ». Une brigade internationale qui, pour l'heure, ne continue d'exister que sur le papier.

La presse serbo-communiste, passée maître dans l'art de la désinformation (c'est l'agence de Belgrade, Tanjug, qui a « inventé », il ne faudra jamais l'oublier, les 4 800 morts de Timisoara...), n'hésita pas à donner, quant à elle, des chiffres précis : il y aurait eu 150 membres de la Légion étrangère française à Gospic (280 km au sud de Zagreb), de 500 à 700 Roumains, des Ukrainiens et même des Kurdes, des Tanzaniens, des Sri-Lankais et des Bengalis...

Quant aux Croates, ils auraient été entraînés, selon le journal de l'armée « fédérale », *Narodna Armija*, par des instructeurs allemands, autrichiens et hongrois. Ce qui est vrai, c'est



Derrière la cloison, l'ennemi.

que plusieurs journaux néerlandais ont publié des appels aux volontaires pour s'engager dans les forces croates, l'opération étant organisée par un ancien du bataillon néerlandais des forces de l'ONU au Liban, **Van den Bros**.

Guerre idéologique

En septembre 1991, un Hollandais âgé de 45 ans, **Ervin Kornalis van der Mast**, porteur de l'uniforme de la Garde nationale croate, a été tué par les serbo-communistes.

Et du côté de Belgrade ? Du côté de Belgrade, on trouve des conseillers israéliens qui croisent, sans en être gênés plus que ça, des envoyés très spéciaux du colonel **Kadhafi**. Mais aussi d'anciens membres de la Securitate roumaine et des Bulgares fortement motivés politiquement. Ceux-là ont compris que la guerre qui se déroulait entre la libre Croatie et la Serbie communiste était d'abord et avant tout **idéologique**.

Mais allons plus au fond des choses. Pour évoquer, par exemple, l'ex-adjutant-chef **Tot**, du 1^{er} REC, qui a choisi — après vingt-huit ans de Légion — de rentrer en Croatie pour aider au combat contre l'envahisseur serbo-communiste.

Pour l'ex-adjutant-chef Tot, devenu aujourd'hui colonel de l'armée croate, tout commence en 1958. Il a 18 ans et il ne veut pas vivre sous régime communiste. Alors il s'enfuit et s'engage dans la Légion étrangère française. Avec une histoire qu'il est à peine besoin de raconter. D'Algérie au Liban, l'adjutant-chef Tot sera à tous les rendez-vous. Blessé trois fois très grièvement, il est décoré de la Médaille militaire et de la Croix du combattant. Il est cité deux fois à l'ordre du régiment et à l'ordre de la brigade, avec deux étoiles de bronze.

En 1987, fin de parcours. Et un job alimentaire : un poste de directeur de la sécurité d'un centre commercial dans le Midi de la France. Quand les serbo-communistes attaquent la Croatie, il n'hésite pas une seconde. Avec toute sa famille — et une vingtaine d'anciens légionnaires d'origine croate —, il rejoint la

Le 30 mai 1992, Dominique Gay tombait en Bosnie

Le 30 mai 1992, Dominique Gay, 19 ans, tombait à Livno, petite ville du sud-ouest de la Bosnie, où il était venu prendre sa part du combat commun aux côtés des Croates et des Bosniaques. Dominique Gay a été inhumé le 17 juin 1992, en l'église de Beaulieu, près de Firminy (Loire). Une foule énorme était venue rendre hommage à ce jeune héros qui, après avoir servi sous le béret vert de la Légion et milité pour le Front national, était allé à la rencontre de son destin. Cet hommage très poignant sera concrétisé par les discours prononcés en croate et en français par Renducic Milan, représentant de l'Union des Croates en France, et Christophe Dolbeau, spécialiste incontesté des Balkans, auteur de plusieurs livres sur la Croatie dont il est un ami fidèle. On trouvera leurs discours ci-après.

Pour la circonstance, le cercueil de Dominique Gay avait été recouvert du drapeau de la libre Croatie. Rappelons qu'à Split, où le corps sans vie du jeune combattant avait été transporté, un hommage militaire lui avait été rendu par les forces croates et bosniaques. Une rue de Split (Croatie) et une rue d'une ville de Bosnie libérée seront baptisées du nom du jeune combattant français.

A.S.

Le discours de Christophe Dolbeau

« Au nom de la communauté croate de la région à laquelle s'associent tous les amis français de la Croatie, je voudrais tout d'abord transmettre à la famille et aux proches de Dominique nos condoléances les plus émues, et les assurer, en ces tristes circonstances, de toute notre sympathie. »

« On ne ruse pas avec le sacrifice, dit le philosophe, on le fait ou on le fuit. Il montre l'âme. » Ce sacrifice, le plus grand, Dominique l'a fait. Il l'a fait avec courage et désintéressement, au service d'une noble cause : celle d'une nation que l'on tente une fois encore d'assassiner. Croyez bien que le peuple croate ne l'oubliera pas. »

« A l'heure où l'Europe ne sait que bavarder et s'amuser, à l'heure où il n'est de paix ni de plaisir qu'au prix d'un égoïsme forcené et d'une systématique indifférence, à l'heure où ceux qui veulent dor-

mir doivent se boucher hermétiquement les oreilles pour ne pas être dérangés par le râle des agonisants qu'on abandonne, à l'heure où ceux qui continuent de vivre ne le peuvent qu'en s'efforçant d'oublier qu'ils sont des assassins par commission ou, ce qui est plus grave encore, par omission, à l'heure où, en Croatie, en Bosnie, en Herzégovine ou au Kosovo, la vie de nos frères, leur liberté, leur dignité, leur honneur sont écrasés par la barbarie, l'engagement total qui fut celui de Dominique est une exception à méditer. »

« Rares sont aujourd'hui ceux qui osent avoir des idées. Et encore plus rares ceux qui mettent leur peau au bout de ces idées. Dominique était de ceux-là. Il a spontanément réagi à l'injustice, il est parti, en soldat, se battre en terre étrangère, aux côtés des défenseurs de la Croatie. Nous nous en souviendrons à jamais ! »

Le discours de Renducic Milan

« Dominique, cher frère, cher ami,

« Les balles criminelles qui t'ont ôté la vie ont été tirées par les barbares serbes et tchetniks. Ces mêmes balles ont également profondément meurtri le cœur du peuple croate tout entier. »

« Si un millier de Français a pris conscience de l'immense injustice qui s'est abattue sur les femmes, les enfants et les vieillards croates, tu as été de ceux-là. »

« C'est pour sauver ces femmes, ces enfants et ces vieillards du poignard serbo-tchetnick que tu as rejoint les défenseurs de la Croatie avec lesquels tu as combattu au coude à coude. »

« Pour tout cela, comment te remercier ? »

« Cher Dominique, cher ami de la Croatie, aujourd'hui, nous sommes réunis autour de toi. C'est dans la plus grande tristesse que nous sommes rassemblés, Croates et Français, parents, proches et amis. Nous t'accompagnons jusqu'à ta dernière demeure. »

« Que ton âme généreuse reste toujours vivante dans l'esprit du peuple croate ! »

« Qu'elle vive à jamais dans le cœur des Croates ! »

« La Croatie ne t'oubliera jamais ! »

« Que la terre de ton pays — ce pays libre — te soit légère. »



Trois volontaires. Au milieu, François Roulet.

balbutiante armée croate. Salaire : 4 000 F par mois. Il en gagnait quatre fois plus en France.

Très vite, l'ex-adjutant-chef met sur pied une unité de cent hommes — des « Bérêts verts » — qui deviendra légendaire : le **commando Obuka**. On le verra partout, créant la panique dans les rangs des envahisseurs serbo-communistes. En janvier 1993 — après avoir prévenu, fait unique dans les annales de la guerre, les Casques bleus français de l'imminence de leur attaque —, ce sont ses « Bérêts verts » croates qui reprendront le barrage de Peruca, l'aéroport de Zadar-Zemunik, et le pont de Maslenica.

Avec les hommes du commando Obuka, nous avons affaire à des volontaires encadrés par des « pros ». Il en va autrement des centaines de jeunes gens qui, pétris de bonnes intentions, souvent, se précipitent en Croatie au début de la guerre — et l'été aidant. L'hiver venu, ils décrocheront...

Des « mercenaires » ? Aucunement. Et, d'abord, parce qu'ils ne sont pas payés, recevant quelque 350 francs pour améliorer l'ordinaire de la troupe. S'il fallait donner des chiffres à peu près sérieux quant au nombre de volontaires, ce serait impossible. D'abord, parce qu'il conviendrait de faire le tri entre les véritables combattants — hongrois, autrichiens, anglais, allemands, français — qui ont rejoint la Croatie et la palanquée de guignols venus prendre la pose, le temps d'une photo provocatrice, avant de reprendre le chemin de Zagreb.

Au début de la guerre — dernier trimestre 1991 —, nous avons eu l'occasion de rencontrer de nombreux Anglo-Saxons (entre 50 et 100) sur les fronts de Karlovac et de Sisak (au sud de Zagreb) et celui d'Osijek (est de la Croatie). A Osijek, où ils étaient les plus nombreux, les Britanniques, tous anciens soldats de Sa Très Gracieuse Majesté, avaient même formé un peloton de combat au sein d'une unité de choc de la Garde nationale. D'autres avaient rejoint, pour des raisons d'affinité idéologique, les milices du HOS (le bras armé du Parti croate du droit).

Fin novembre 1991, un volontaire anglais sera capturé par les Serbes. Il sera torturé au-delà de toute description. Après lui avoir arraché les yeux, coupé la langue et les testicules, les Serbes le pendront. Inutile de dire qu'après cette date, les troupes serbes qui sont tombées entre les mains des camarades de ce garçon n'ont pas été faits prisonniers...

De Roger le Suédois...

Quelques-uns des volontaires engagés en Croatie, puis en Bosnie, se feront un « nom ». Ainsi en ira-t-il de **Roger le Suédois**, de l'Espagnol Eduardo Flores, évoqué plus haut, de **Gaston Besson**, dont nous allons reparler. Mais jamais, comme le rappela à juste titre **Jean-Pascal Heraut** dans un numéro de *Raids* (février 1992), il n'y a eu, en Croatie, une quelconque « brigade internationale de mercenaires ». Et Heraut, qui consacrait là l'un des rares articles sérieux aux volontaires étrangers, notait encore : « *Tous les volontaires étrangers venus faire le "coup de feu" en Croatie n'ont pas toujours fait preuve du même sang-froid. Nombreux sont, en effet, ceux qui, au premier accrochage sérieux ou au premier bombardement "un peu méchant" (...) ont préféré plier bagages et rentrer à la maison.* »

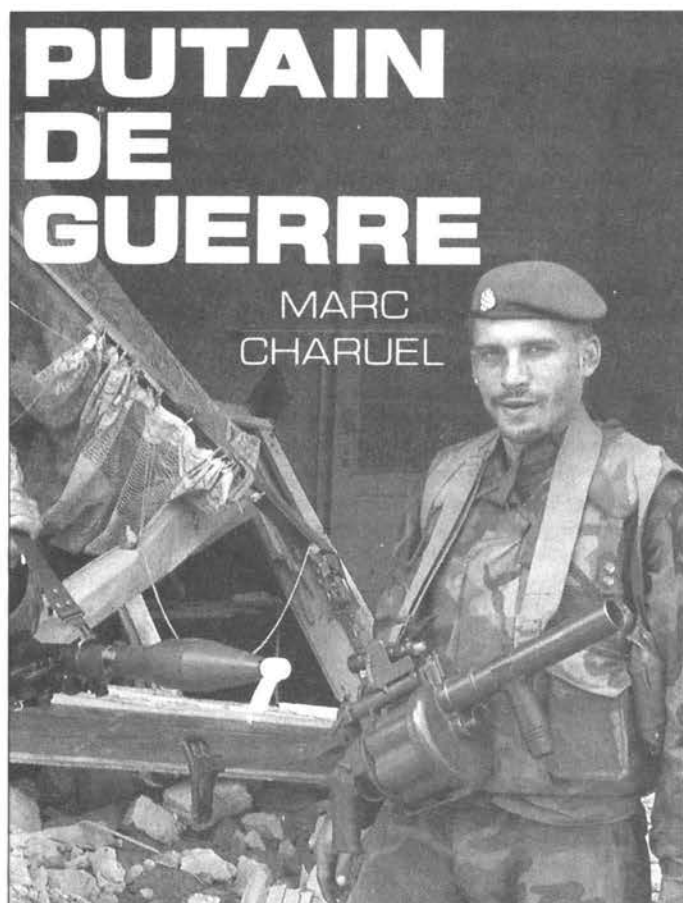
Observation confirmée par Roger le Suédois :

— *Tant qu'il s'agissait de se balader en ville en tenue cam' et armé jusqu'aux dents, les choses allaient pour le mieux. Mais dès qu'ils se sont retrouvés dans la boue jusqu'aux genoux, sous les bombes ou les tirs des **snipers**, la plupart ont craqué. Ils ne savaient pas que la guerre est sale, qu'elle est faite de sang et de merde.*

A la différence de la France, où l'engagement pour la Croatie s'est fait de copain à copain, par le bouche à oreille, les journaux anglais, hollandais et italiens ont appelé — ce qui est interdit chez nous — de jeunes volontaires par voie de presse.



Entre la population et les volontaires, le dialogue passe.



Sur l'histoire de ce combattant, un remarquable livre de Marc Charuel. (Voir la critique de Roland Gaucher.)

Ainsi a-t-on pu lire, dans le bi-hebdomadaire italien *Portaportese*, cette sympathique petite annonce : « Jeunes volontaires bienvenus pour aider la Croatie en danger, victime de l'assaut bestial des Serbes et des communistes yougoslaves. »

... à Gaston Besson

Nous avons évoqué, plus haut, la figure héroïque d'un jeune volontaire français, Gaston Besson. Le journaliste **Marc Charuel** a fait un livre avec lui : *Putain de guerre* (Editions du Rocher). Et il a eu raison, dans la mesure où Gaston, ancien volontaire chez les Karens de Birmanie, est emblématique de l'engagement d'un certain nombre de jeunes Français aux côtés des Croates.

Marc Charuel explique :

— J'ai connu Gaston Besson en 1986, dans les studios d'une société de production vidéo. Je rentrais d'une guerre ; il revenait d'une autre, avec un excellent reportage sur la prise, par des rebelles inconnus du grand public, d'un piton sans importance, perdu au fond d'une jungle sans nom. Après six années d'errance d'un front à l'autre, à faire des guerres perdues d'avance, il avait décidé de ne plus toucher une arme. De changer de « métier ». Et de tourner le dos à cette vie d'aventures sans lendemain, pour redevenir « comme tout le monde ».

Mais Gaston Besson — et, comme lui, quelques garçons de France qui sont le sel de notre pays — n'est justement pas comme tout le monde.

Il y aura pour Gaston ce qu'il appellera le « syndrome Vukovar ». Et il dit très bien : « La reddition de Vukovar restera le symbole de l'ignominie de cette guerre civile et de la lâcheté européenne. » Et il précise :

Rémy Daillet, volontaire français en Croatie

Fils du député de la Manche, **Jean-Marie Daillet**, Rémy, 25 ans en 1991, et **Michel**, 19 ans, choisirent, en août 1991, de prendre la direction de la Croatie. Pour s'y battre. Et mettre leurs convictions anticomunistes et leur foi catholique au bout de leurs fusils. Rémy Daillet nous en dit plus. — A.S.

A quel moment de la guerre vous êtes-vous engagés ?

A partir du 20 août. Donc bien après le début du conflit. Mais à une époque où l'on parlait encore d'une « armée fédérale intervenant pour s'interposer entre Serbes et Croates »... Autre aspect : les Croates s'efforçaient encore, afin de satisfaire les exigences occidentales, de ne jamais tirer les premiers. Il s'agissait d'être tout à fait sûr qu'on était bombardé avant de répliquer. Ça a été le premier gâchis — dois-je dire le crime ? — dont nos pays devront rendre compte un jour.

Quelles ont été les motivations de votre engagement ?

Avant, de mieux connaître la Croatie : la liberté, la lutte contre le communisme. Depuis, se sont ajoutées à cela : la passion du peuple croate, admirable, héroïque, et la conviction que ce « pilier » catholique est nécessaire dans l'ensemble européen. Comme le sont la Lituanie et la Slovaquie, depuis que l'Europe a abdiqué son rôle spirituel.

Sur quel front avez-vous été placé ?

Nous avons demandé à être à Okucani-Nova Gradiska, où nous nous étions liés d'amitié avec les gardes croates. Cela nous a été accordé.

Outre votre frère, y avait-il d'autres Français avec vous ?

La majeure partie des nouveaux venus en Croatie sont des Allemands, des Italiens, des Français d'origine croate ou des Croates de la diaspora. Mais il y a aussi des Français, trop peu, hélas, dont on parle en bons termes en Croatie et en très mauvais termes en France. Car il est évident que cette démarche déplaît à l'intelligentsia française procommuniste — journalistes et hommes politiques — qui s'acharne à chercher de sombres filières « néo-nazies » entre l'Occident et la Croatie. Dans le plus grand mépris de toute la résistance croate et du drame qu'elle vit.

Restez-vous en contact avec vos camarades croates ?

Le manque de nouvelles nous mine. Il n'y a aucun moyen de savoir où se trouve l'unité, qui est blessé, qui est mort... Nous les avons tous revus — tous, sauf trois — récemment, à Zagreb, au repos. Ça a été d'incroyables retrouvailles. Ils nous croyaient morts.

Comment prolongez-vous, en France, votre engagement pour la Croatie catholique ?

Il y a un énorme travail d'information à faire. Rares sont les journaux pour s'intéresser au fond de ce drame. Il faut accepter tous les débats, car de tous les débats les Croates ressortent grandis, à commencer par l'étude historique. Mais nous participons autant que possible à l'aide humanitaire.

Propos recueillis par Alain Sanders

— A Paris, les gens étaient froids comme la mort, égoïstes, sinistres. Les filles ne donnaient pas de plaisir. Elles voulaient en prendre, rien de plus. On gérait les égoïsmes qu'on additionnait comme des comptables aveugles et bornés. Je suis allé voir parce que même la merde de Croatie, ça devait sentir meilleur qu'ici. Tout était très flou. J'étais curieux, mais, surtout, j'avais honte de ce que je voyais et entendais autour de moi. Je devrais dire : je ne sais pas pourquoi j'étais resté. Je sais, en revanche, pourquoi je suis parti.

La première position où Gaston Besson, qui avait rejoint les « Chicago » du commandant **Yelenic**, un groupe de « chiens fous » pas piqués des hannetons, sera Mala Bosna, l'un des faubourgs de pointe de Vinkovci. Il y retrouvera d'autres volontaires : un Américain, trois Allemands, un Suisse, un Français, un Australien, et, faisant office de chef, un Anglais, **Jo**, ancien des SAS.

Après Vinkovci, ce sera Karlovac. Au cœur de l'offensive serbe. Et puis la Bosnie-Herzégovine. Et les villages où les Serbes avaient tout nettoyé : hommes, femmes, enfants, même les animaux. Ailleurs, comme à Zeric, les volontaires retrouveront l'un des leurs, un Allemand, crucifié vivant, cloué sur une porte de grange... Gaston lui-même sera blessé. Plusieurs fois.

Parmi les « figures » évoquées par Gaston Besson, l'Allemand **Andreas Strauss**. Les poches bourrées de bouquins de **Nietzsche**, polyglotte. **John** aussi, tué à Bosanska Biala par les Tcheniks. Et encore Ron **Wolf**, un Américain lassé de l'*American Way of Life*. **Rod Morgan**, un Ecossais « qui rêvait de se faire un char ».

Après la dissolution du HOS, Gaston et les étrangers de son groupe seront versés dans un bataillon d'élite gardiste : « Nous étions une poignée. Quelques dizaines de combattants étran-

gers. La mort de l'un ou de l'autre était d'autant plus stressante pour le reste du groupe qu'elle était individualisée (...) Monter un assaut à quinze, c'était terrible parce qu'on se regardait avant, on se reconnaissait, on connaissait chaque regard, chaque expression, chaque sourire et chaque timbre de voix, on ne pouvait pas accepter que l'un de nous n'achève pas sa course. On était trop nombreux pour accepter de mourir. »

Une réflexion de Gaston Besson résumerait, à elle seule, l'état d'esprit de ces jeunes volontaires européens qui, à bien des égards, diffèrent des soldats de fortune que nous avons connus et côtoyés il y a quelques lustres :

— Je n'étais qu'un mercenaire, trop idéaliste pour monnayer mes services. Je ne savais rien de ce qui m'attendait, dans une heure, demain, au bout de la vie. J'ignorais où j'allais, pour quoi, pour qui. J'aurais aimé être un chevalier, mais, pour tout le monde, je n'étais qu'un voyou et un tueur. Je n'avais jamais vibré aux histoires d'exécutions sommaires ; j'avais toujours détesté ces longs récits de meurtres collectifs, de pillages et de viols. C'était la guerre, pourtant, mais j'étais allé à la guerre en espérant autre chose.

Peut-être espèrent-ils, au bout du chemin, la lumière. C'est pour cela, sans doute, que Freddy, John, Karl, Jo et les autres vont jusqu'au bout de leur baraka. Dans *Le prêtre et le commis-saire*, le RP **Stihle** écrit : « Quel que soit l'accueil qui nous attend, n'oublions pas que nous sommes aussi les survivants d'un enfer où des hommes acceptèrent de mourir pour effacer le scandale de ceux qui se contentent de vivre. » En Croatie, les volontaires étrangers ont essayé de faire oublier le scandale de ceux qui laissent crever les Croates.

Alain SANDERS



Un instant de repos dans la forêt. Tout autour, la guerre...

Hier et demain l'Afrique du Sud



Villebois-Mareuil et son commando

En 1899, quand la guerre éclata en Afrique australe, l'Europe s'enflamma pour les Boers. En Hollande et en France, leur cause devint sacrée, mais les Républiques boers du Transvaal et de l'Orangie ne reçurent aucune aide concrète, les gouvernements européens craignant, en effet, d'indisposer la Grande-Bretagne.

Des associations et des comités furent alors constitués à travers toute l'Europe et les premiers volontaires partirent pour l'Afrique australe afin d'y combattre aux côtés des Boers.

Les premiers engagés étaient des étrangers vivant au Transvaal et qui choisirent de se porter volontaires contre les Britanniques. Leur nombre est difficile à évaluer. Ils étaient hollandais en majorité ; tous ne furent pas incorporés dans le corps hollandais, puisque plusieurs dizaines d'entre eux préférèrent intégrer directement les commandos boers dont ils parlaient la langue.

La marine britannique étant maîtresse des océans, les volontaires venus d'Europe ou d'Amérique embarquaient généralement à bord des navires de la ligne transmaritime allemande qui, au départ d'Allemagne ou de Trieste, via le canal de Suez, leur permettaient d'atteindre Lourenço-Marquês, au Mozambique, terminus de la voie ferrée du Transvaal.

Russes, Autrichiens, Allemands, Italiens, Hollandais et Français constituèrent des corps autonomes.

Ils furent de tous les combats durant la première phase de la guerre, celle des grandes batailles et de la défensive face au rouleau compresseur anglais. Après le mois de septembre 1900, les Républiques boers ayant été conquises, la guérilla succéda à la guerre classique et les volontaires étrangers cessèrent de se battre ou furent capturés. Les listes d'internés dans les camps anglais de Ceylan ou de l'île de Sainte-Hélène permettent d'avoir une idée du nombre de ces hommes qui luttèrent aux côtés des Boers.

De Robert de Kersauson...

Durant cette seconde phase de la guerre, les seuls étrangers qui continuèrent de combattre furent des volontaires hollandais. Cela s'explique facilement, car l'armée boer éclata en commandos extrêmement mobiles, vivant sur le pays comme des « poissons dans l'eau ». Pour pouvoir les suivre, il était donc nécessaire de connaître l'afrikaans, ce qui n'était donné qu'aux Hollandais, dont la langue maternelle est très proche.



Les Anglais rendent les honneurs
au colonel Villebois-Mareuil.

Une remarquable exception est constituée par **Robert de Kersauson**, un volontaire français qui refusa de combattre dans les rangs des unités étrangères et qui fut intégré à l'unité d'élite de l'armée boer, le **Commando Théron**. Il partit ensuite, sous les ordres de **Manie Maritz**, organiser la guérilla en zone anglaise, au Namaqualand. Robert de Kersauson a tenu un journal durant toute la guerre ; je l'ai découvert au milieu de ses papiers personnels, perdu dans une caisse, à Franshoek, près du Cap où il est mort en 1972 (1).

Il n'est pas question, dans le cadre de cet article, d'écrire l'histoire des unités étrangères au service des Boers (2), mais il n'est pas possible de ne pas parler du colonel **de Villebois-Mareuil**, qui fut le plus célèbre des officiers étrangers venus combattre en Afrique du Sud. En France, il est encore connu grâce aux nombreuses rues ou stations d'autobus qui portent son nom. En Afrique du Sud, il est considéré comme un héros national.

... à Villebois-Mareuil

Georges-Henri-Anne-Marie-Victor de Villebois-Mareuil naquit à Nantes le 2 mars 1847. Sorti de Saint-Cyr en 1867, il choisit l'infanterie de marine et fut nommé en Cochinchine. Le 6 janvier 1871, il fut incorporé au 7^e bataillon de marche de chasseurs à pied et nommé capitaine. Il avait vingt-quatre ans. Il rejoignit le corps le 11 janvier à Issoudun et reçut le commandement de la 6^e compagnie. Le 12, le bataillon partait pour Vierzon où il arriva le 13, pour être affecté au XXV^e corps de l'armée de la Loire.

Le 28 janvier, Blois est occupé par l'ennemi et l'état-major décide de reprendre la ville. Le capitaine de Villebois-Mareuil a une conduite au feu tout à fait exemplaire. Les Prussiens sont chassés de Blois, mais lui-même est grièvement blessé.

En 1881, il participe à la campagne de Tunisie ; en 1889, il est nommé chef d'état-major de la division d'Alger. Promu au grade de colonel en 1892, il est alors le plus jeune colonel de l'armée française.

En 1895, il est chef de corps du 1^{er} Régiment étranger d'infanterie à Sidi-bel-Abbès.

Le colonel de Villebois-Mareuil était farouchement antidreyfusard et il préféra quitter l'armée plutôt que de cautionner sa politisation. Quelques années plus tard éclatera d'ailleurs l'af-

faire du fichage des officiers nationalistes, quand, de 1901 à 1904, le général **André** sera ministre de la Guerre.

En 1896, Villebois-Mareuil est donc rendu à la vie civile. Il a quarante-neuf ans.

Quand la guerre anglo-boer éclate, l'ex-colonel y voit l'occasion de venger l'humiliation subie par la France à Fachoda, presque deux années auparavant, et il s'embarque aussitôt pour l'Afrique méridionale. Le 22 novembre 1899, il est à Lourenço-Marquês. En décembre 1899, il est nommé chef d'état-major du général **Joubert**, et, à ce titre, il participe à la bataille de Colenso.

Baptisé le « **La Fayette de l'Afrique du Sud** » par la presse européenne, Villebois-Mareuil a vite compris que l'unique chance des Boers résidait dans l'offensive fulgurante contre les Britanniques, lourds, lents. La situation des Républiques devenant difficile, Villebois-Mareuil est nommé général, avec mission de constituer une légion étrangère sud-africaine. Pour cela, il dispose de 1 500 volontaires, mais seul un commando de 130 hommes peut immédiatement participer aux hostilités. Il en prend lui-même le commandement, alors que la guérilla est devenue la seule forme de combat possible.

Le 24 mars 1900, il décide de tenter une opération contre la position anglaise de Boshof, que les renseignements donnaient comme défendue par 500 hommes. Le 4 avril au matin, il fut averti que la garnison était en réalité forte de plusieurs milliers de soldats. Il ne voulut pas croire à ce chiffre et, le 5 avril, il répartit ses volontaires étrangers sur deux collines à proximité de Boshof. Il était tombé dans un piège, et les forces anglaises de lord **Methuen** l'encerclèrent. Il résista, voulant attendre la nuit pour tenter de briser l'encerclement. Les combats se déroulèrent au corps à corps. Il refusa de se rendre et, au terme de quatre heures de combat, il tomba mort.

Les circonstances exactes de sa mort et la réalité des derniers jours qui la précédèrent ont longtemps été controversées. Mes découvertes dans les archives du Transvaal ont permis de les éclairer d'un jour tout à fait nouveau (3).



Cavalier boer.

Comptoir de vente : 146, rue saint Honoré 75001 Paris

Jean Kay le mercenaire, aventurier-écrivain



Entre deux aventures, Paul Ribeaud, Jean Kay et Roland Raucoules (de gauche à droite). Debout, le pilote de l'OAS, du Biafra, assassiné au Nord Tchad par les hommes de Hissen Habré.

La plus spectaculaire opération, réussie celle-là, réalisée par les mercenaires d'Afrique, a été exécutée par un homme seul âgé de 27 ans. Son nom a depuis défrayé la chronique, et **Malraux** lui-même est venu défendre, au cours d'un retentissant procès, cet aventurier exceptionnel qui s'appelait **Jean Kay**. Il a disparu après avoir pris avec élégance un milliard à **Marcel Dassault**. Il est peut-être moralement mort, mais il est entré dans la légende et il n'est pas exagéré de dire que Kay est le premier de tous les mercenaires et continue à faire rêver. Ce personnage était digne d'être l'un de ceux racontés par l'auteur de *La Voie royale*. Mais quand Malraux écrivit son chef-d'œuvre, Jean Kay n'était pas né et les deux personnages se sont rencontrés cinquante ans plus tard au cours d'un procès spectaculaire. Ce scénario, digne d'un film de la Metro Goldwyn Mayer, n'était pas un scénario, puisque Kay avait réellement piraté un Boeing pour se rendre au Bangladesh. Et voici l'histoire de celui qui devint roi du Cabinda, enclave de l'Angola, plus riche en pétrole que l'Angola. Oui, Kay a été pendant dix jours l'un des hommes les plus riches du monde, lui qui n'avait pas cent francs en poche, mais il était alors naïf et ne connaissait pas la richesse du terri-

toire qu'il avait conquis avec un revolver et vingt cartouches. C'est extraordinaire et c'est vrai, et voici le récit de sa vie.

Jean Kay, qui tient plus de **Mandrin** que de **Pierrot-le-Fou**, se retrouve une fois encore en prison. C'est dans un cachot de Calcutta qu'une nouvelle cavale l'a conduit. Geste généreux, semble-t-il. En compagnie d'une riche Américaine, **Fiona Fields**, il aurait distribué 7 000 dollars pour secourir les parias du grand port de la côte est indienne où il avait débarqué en octobre. On n'arrête pas un homme parce qu'il distribue de l'argent ou de la nourriture aux pauvres. On l'a arrêté, dit-on, pour usage de faux passeport.

Jean Kay a fait pour la première fois la une de l'actualité en décembre 1971. Muni d'une fausse bombe — un attaché-case renfermant une Bible — et d'un vrai revolver, il s'empare d'un Boeing pakistanais à Orly. Il veut emmener cet avion au Bangladesh avec vingt tonnes de médicaments. Au Bangladesh, le conflit indo-pakistanaï décime les populations. Les photos de Bengalis affamés, d'enfants squelettiques, s'étaient en première page des journaux. Malraux avait passé un appel en faveur des victimes et déclarait vouloir prendre la tête d'une légion de volontaires pour aller se battre là-bas. Jean

Kay écrit à Malraux, lui propose ses services et se rend à son domicile à Verrières. Le paladin du gaullisme n'est pas là, mais sa secrétaire explique au visiteur que le départ de l'écrivain pour une ultime et tardive aventure s'apparente plus au rêve qu'à la réalité.

Jean Kay décide de frapper un grand coup en kidnappant un avion. Par la radio de bord, il explique son geste. Quatre tonnes de médicaments s'entassent dans la soute de l'avion. A la nuit tombante, le pirate est neutralisé par un policier déguisé en bagagiste. Il est enfermé pendant huit mois dans la prison de Fleury-Mérogis.

A son procès, au tribunal de Versailles, où il est défendu par Maître **Varaut**, André Malraux vient à la barre : « *Lors de son dernier voyage en Inde, on m'a passé autour du cou un collier de fleurs ; l'homme qui est aujourd'hui dans le box méritait plus que moi cet hommage, ce qu'il a fait, il n'y avait pas foule pour le faire.* »

Le pirate quittait le tribunal, libre, condamné à cinq ans de prison avec sursis. Il part pour le Liban, où il entraîne les phalanges chrétiennes de **Gemayel**. Il n'est pas mercenaire puisqu'il ne reçoit aucune solde. Il se retire ensuite dans la montagne et écrit son premier livre, *L'Arme au cœur*.

En 1974, il rejoint l'Angola, où la guerre d'indépendance touche à sa fin, avec l'arrivée du corps expéditionnaire cubain transporté dans des avions russes. L'enclave de Cabinda, riche de pétrole, veut faire sécession, à la manière du Katanga de l'ex-Congo belge. Un mouvement de libération, le FLEC, prépare l'indépendance de Cabinda. Jean Kay prend la tête d'une petite armée. Tel le héros du livre de Schoendorfer, *L'Adieu au roi*, il rêve de faire de Cabinda son royaume. Rêve de courte durée. Avec une poignée de guérilleros noirs, il s'empare du fort de Massaba. Des officiers portugais sont faits prisonniers. De Luanda, l'amiral **Rosa Continho**, qui est favorable aux Cubains, expédie deux mille paracommandos pour reprendre le fort de Massaba. C'est le dernier combat que livrera l'armée portugaise en Angola.

Jean Kay et sa petite armée se replient sur le territoire du Congo-Brazzaville, où les dirigeants sont favorables à l'indépendance de Cabinda. Jean Kay est cependant arrêté et emprisonné à Brazzaville pendant neuf mois, malgré des grèves de la faim successives.

Le milliard de Dassault passe dans l'escarcelle de Kay

Libéré, il rentre en France. Le hasard d'une sortie parisienne lui fait rencontrer **Dany Marquet**, une belle aventurière amie d'**Hervé de Vathaire**, directeur financier de **Dassault**. Vathaire, comptable sans histoires, est subjugué par l'aventurier avec lequel il se lie d'amitié. Il a en sa possession, lui dit-il, un dossier compromettant sur les affaires financières de Dassault. Jean Kay devine que Vathaire est vulnérable, et le convainc sans peine de quitter son job, de changer de vie et de partir avec lui. Ils défendront quelque noble cause en Amérique du Sud ou ailleurs. Pour ce faire, il faut de l'argent. Le comptable a la signature sur l'un des comptes de la société Dassault. Il accepte de retirer huit millions de francs. Peu après, il téléphone à Dassault pour l'informer qu'il est parti avec l'argent et avec le dossier. Le scénario semble parfait. Un grain de sable enrayera le mécanisme : malade, M. Dassault ne peut parler au téléphone à son comptable.

Le banquier informe le général de **Bénouville** que huit millions de francs ont été retirés par Vathaire qui a disparu. De Bénouville dépose une plainte. L'affaire Vathaire commence. Affolé, le comptable naïf se constitue prisonnier et restera trois ans en prison. Une partie de l'argent déposée dans une banque à Genève sera restituée à Dassault.

Recherché par Interpol, Jean Kay entreprend le tour du monde sur un voilier. Il ne sait pas naviguer, évite de justesse un naufrage près de Tanger. Il apprend à se servir d'un sextant

et sillonne les océans.

On l'aperçoit aux Antilles, aux Philippines, à Tahiti où un gendarme lui dit : « *Votre tête me rappelle quelque chose.* » Il met les voiles sans attendre. Le voilà en Inde où il sombre dans le mysticisme. L'argent de Dassault a fondu. Dans une lettre publiée dans un hebdomadaire, Jean Kay lance un appel à sa famille et à ses proches.

« *Je suis en train de crever comme un chien après avoir découvert tous les secrets de l'existence et reçu les clefs du royaume. Je vois tout et je peux parler comme un dieu.* »

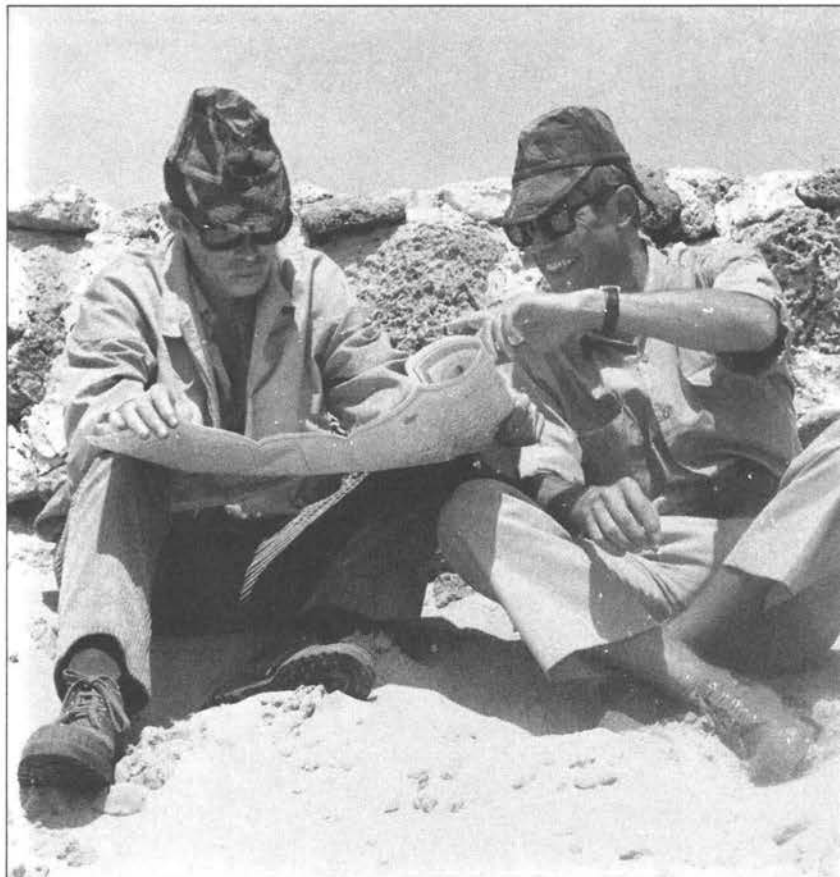
Il disparaît encore et rejoint la Guadeloupe où il vit sur son bateau. En octobre, il repart pour l'Inde où il est emprisonné depuis quelques jours pour usage de faux passeport.

Voilà l'itinéraire de cet aventurier d'exception. Il avait commencé une première cavale en désertant à dix-neuf ans pour rejoindre les « soldats perdus » de l'Algérie française. Il avait ensuite combattu au Yémen et au Biafra — encore une guerre perdue où une minorité d'opprimés se battait contre le puissant Nigeria. Jusqu'alors l'argent n'avait jamais été son mobile.

Les huit millions de francs de Dassault — qui avait retiré la plainte déposée par Bénouville — lui ont peut-être tourné la tête. Devenu pour lui-même un personnage de légende, ayant atteint le sommet de l'aventure, il commença peut-être à ne plus croire en rien. Peu après, il débarqua pourtant à Beyrouth où il semble que les phalanges chrétiennes ne voulurent plus de lui. Il était devenu compromettant. Beaucoup de zones d'ombre occultent ses dernières années d'errance.

Mandrin, le bandit bien-aimé qui volait les riches pour distribuer leur argent aux pauvres, fut supplicié à Valence. Jean Kay, heureusement, ne subira pas un sort aussi tragique. Dassault lui a, dit-on, pardonné. Après quelques semaines de prison à Calcutta, il reprendra ses errances, refusant le jugement des hommes.

Il avait confié à un ami, il y a quelques années : « *Je ne suis plus de ce monde.* » Son imagination délirante doit l'emporter



Quelque part en Jordanie, Jean Kay et un « volontaire ».



A la piscine du Saint-Georges à Beyrouth, Jean Kay et un responsable du FPDLP palestinien.



Beyrouth : Jean Kay (debout) rejoint les Phalanges de Gemayel.

Rencontre avec un soldat de fortune

Il n'existe pas, à proprement parler, de portrait-type du mercenaire. Ce qui est sûr, c'est qu'il existe entre eux un certain nombre de motivations communes. Beaucoup sont passés par les paras, les marsouins, plus simplement par la Force d'action rapide... Ou alors ils ont milité à l'extrême droite (ou l'extrême gauche).

Périodiquement, les mercenaires font la « une » de l'actualité. C'est pourquoi nous avons souhaité en savoir plus. Sont-ils avant tout des idéalistes ? Ou, avant tout, sont-ils attirés par l'argent ? Sont-ils prêts à trahir leur pays ?...

Jacques F. approche la quarantaine. Ancien d'un régiment d'élite de l'armée française, il exerce sans discontinuer son activité de mercenaire depuis quinze ans. Témoignage-choc sur les raisons d'un engagement.

Le Crapouillot. — Alors, comme cela, les mercenaires, ça existe encore ?

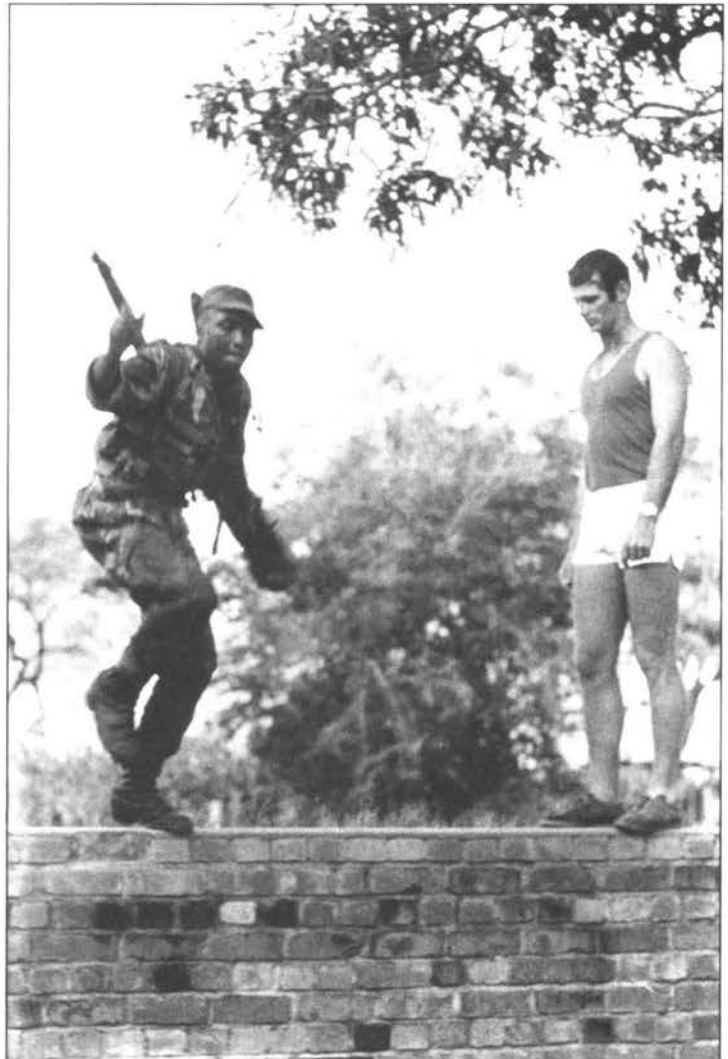
Jacques F. — Quelle question ! Bien sûr, le mercenariat existera tant que les hommes feront la guerre ! Outre la guerre, c'est aussi l'ambition de certains de vouloir prendre le pouvoir qui fait que la profession se porte bien. Mais, vous savez, si le métier a beaucoup évolué depuis les dix dernières années, il reste pourtant une certaine légende. Aujourd'hui, il nous faut être de vrais professionnels, connaître les différents armements, se tenir informés. L'engagé étranger, terme que je préfère à celui de mercenaire, a, de nos jours, davantage un rôle d'instructeur que de combattant. Les pays qui recrutent des volontaires étrangers cherchent surtout des spécialistes. Cela ne nous interdit pas, bien sûr, de partir en opération le plus souvent possible... pour garder la forme.

Le Crapouillot. — Quelle définition donneriez-vous du métier de mercenaire, ou d'engagé étranger, si vous préférez ?

Jacques F. — La principale des motivations est, sans conteste, l'aventure et le goût du risque. On a trop tendance à croire que c'est l'argent qui est notre première motivation.

Au risque de vous étonner, je dois vous dire que mes camarades et moi n'avons jamais choisi notre camp pour de l'argent. Nous ne sommes pas des putes ! Anticommuniste primaire, si je m'étais battu pour de l'argent, je me serais forcément battu au côté des rouges et, là, je peux vous dire que ça aurait été le « jackpot ». Le mercenaire est un homme libre qui choisit son camp, et se bat les armes à la main pour un idéal. Sur tous les théâtres d'opérations où j'ai eu à intervenir, j'ai toujours aidé des gens qui n'avaient pour seule possibilité de retrouver leur dignité que de prendre les armes.

Le Crapouillot. — Pourtant, il y a bien certains volontaires qui font cela pour de l'argent ?



" Au risque de vous étonner, je dois dire que je n'ai jamais choisi mon camp pour de l'argent. "

Jacques F. — C'est vrai, mais le plus souvent ces derniers se contentent de donner l'instruction aux « locaux ». Ils travaillent aussi, en général, pour les services spéciaux. Là aussi, la légende est loin de la réalité. Les principaux agents sont aujourd'hui les journalistes, les médecins dits « humanitaires » et les curés qui professent le plus souvent la théologie de la libération, en fait, qui tiennent le discours des oppresseurs rouges ou yankees.

Le Crapouillot. — *Quelles sont les « prestations » que vous pouvez offrir à vos clients ?*

Jacques F. — A peu près tout : un coup d'Etat, l'entraînement d'une garde prétorienne, l'organisation d'une rébellion armée... Le champ de mes activités est large. Je travaille en « free lance », et c'est moi qui recrute mes camarades volontaires. Cela dépend aussi de l'argent dont dispose mon client.

Le Crapouillot. — *Au fait, pour un coup d'Etat, c'est combien ?*

Jacques F. — Vous disposez de combien ? Et quelle cause je dois défendre ?

Le Crapouillot. — *L'action des volontaires est le plus souvent discrète. Où intervenez-vous ?*

Jacques F. — A 96 %, les conflits où nous intervenons se passent dans les pays du tiers-monde. On trouve des engagés français à peu près partout à la surface du globe. Mais, contrairement aux volontaires d'autres nations, les volontaires français sont des gens propres. Voyez, par exemple, les Israéliens : ils magouillent avec les trafiquants de drogue. Les Japonais, eux, travaillent pour des groupes industriels nippons. Quant aux Américains, ne m'en parlez pas : ce sont tous des agents du FBI ou de la CIA. Seuls les Belges et nous, les Français, faisons notre travail proprement.

Le Crapouillot. — *Un jour, seriez-vous à même de vous battre contre des Français ?*

Jacques F. — Vous rigolez, le type qui me propose ça, je le bute illico. Pour moi, la France, c'est sacré... La France est, avec ma famille, ce que j'ai de plus sacré au monde.

Le Crapouillot. — *Vous allez bientôt repartir, pouvez-vous nous donner votre destination ?*

Jacques F. — Sûrement pas... Mais, c'est promis, je vous enverrai quand même une carte postale.

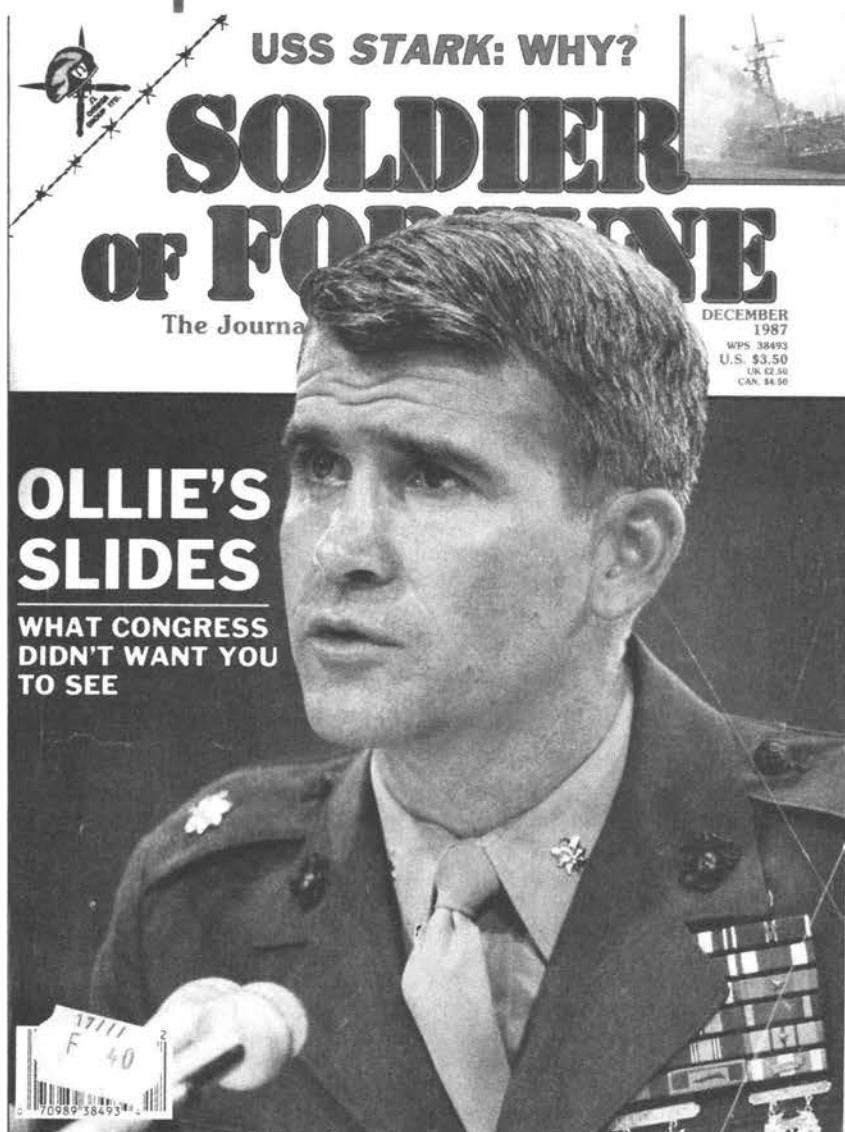
Propos recueillis par Xavier CHENESEAU

Mercenaires sur papier glacé

● Avec 35 000 abonnés, et plusieurs dizaines de milliers de lecteurs, *Soldier of fortune* est le magazine américain qui décrit par le menu toutes les opérations de guerre, de guérilla, de terrorisme en cours dans le monde. Il présente les derniers modèles d'armes individuelles, les unités spéciales, et les méthodes de combat modernes. En quelques années, son fondateur, Robert Brown s'est taillé un véritable succès avec son journal destiné aux « aventuriers professionnels ».

Une des rubriques du journal, particulièrement appréciée : les petites annonces. On peut y lire par dizaines des textes du genre : « *Ancien Marine recherche action à haut risque. Sale boulot accepté. Voyage n'importe où, n'importe quand.* »

Brown, licencié en sciences politiques de l'université du Colorado, ancien des Spéciales Forces au Vietnam, lieutenant-colonel de réserve, retourne de temps à autre lui-même sur le terrain. Rhodésie, Afghanistan, Panama... Il n'avait pas hésité à offrir une récompense de 10 000 dollars à qui exécuterait le président Idi Amin Dada lorsque le dictateur ougandais avait pris en otages les sujets de Sa Gracieuse Majesté.



LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

**POUR RECEVOIR RÉGULIÈREMENT
LES PROCHAINS NUMÉROS**

ABONNEZ-VOUS

Pour tout journal, l'abonné constitue un soutien privilégié.

Lorsqu'il rédige un chèque (150 francs) pour *Le Crapouillot*, il nous assure de sa fidélité pour une année entière.

Ce n'est pas rien, en cette période de crise de la presse, et compte tenu que *Le Crapouillot* ne peut espérer bénéficier que d'appuis publicitaires modestes.

Le Crapouillot, en effet, journal anti-conformiste par essence, qui se situe dans la ligne de **Jean Galtier-Boissière** et de **Jean-François Devay**, n'est pas un organe qu'on peut acheter (sauf dans les kiosques).

Il traite librement des sujets choisis par son comité de rédaction. Il n'est soumis à aucune pression politique ou financière. Il entend aborder librement tous les sujets d'enquête. Pour se développer, *Le Crapouillot* a donc besoin d'élargir son audience, et de compter sur des **concoeurs fidèles**.

L'abonnement reste, dans ce domaine, l'apport le plus important pour nous permettre de **maintenir et développer un titre, créé en 1915**.

Alors, n'hésitez pas ! Abonnez-vous ! Faites abonner vos amis ! A l'heure où la désinformation bat son plein, de façon éhontée, donnez les moyens au *Crapouillot* de devenir l'instrument numéro 1 dans la lutte contre le « bourrage de crânes ».

Roland GAUCHER

Bulletin d'abonnement

Nom prénom.....

Adresse

.....

Je désire m'abonner pour 5 numéros et joins mon règlement de F
par chèque bancaire ☐ postal ☐ libellé à l'ordre du **CRAPOUILLOT**

Date

Bon à retourner à J-C MULLER BP 32 - 33980 AUDENGE - Tél. 56 26 97 00

ENCORE DISPONIBLES

COCHEZ LES NUMÉROS DEMANDÉS

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

ANCIENNE SERIE : (50 F + PORT)

- ☐ N° 52 : Folies 39
- ☐ N° 53 : Dictionnaire des Contemporains (1)
- ☐ N° 55 : Les Affaires scandaleuses
- ☐ N° 56 : La Grande Bouffe
- ☐ N° 57 : Dictionnaire des Contemporains (2)
- ☐ N° 58 : Les Homos
- ☐ N° 60 : Les Toubibs sur le grill
- ☐ N° 61 : Dictionnaire des Contemporains (3)
- ☐ N° 62 : Mitterrand : l'état de disgrâce
- ☐ N° 63 : Les Femmes fatales
- ☐ N° 65 : Esprit es-tu là ?
- ☐ N° 66 : L'argent à gauche
- ☐ N° 67 : Les meilleurs dessins de presse
- ☐ N° 68 : La bataille de Paris
- ☐ N° 69 : L'Ecole en guerre
- ☐ N° 70 : Le Pamphlet
- ☐ N° 72 : Les Supers Femmes
- ☐ N° 74 : Le choc Montand
- ☐ N° 77 : Les Fascistes
- ☐ N° 78 : Sexe et Magie
- ☐ N° 80 : Les Juifs
- ☐ N° 82 : Les Travestis
- ☐ N° 83 : La torture
- ☐ N° 84 : Les photos insolites
- ☐ N° 85 : Vrais miracles et faux prodiges
- ☐ N° 87 : Le petit Barre illustré
- ☐ N° 88 : Les Auvergnats
- ☐ N° 89 : L'or
- ☐ N° 90 : Ah ! les beaux héritages
- ☐ N° 91 : Les coups d'Etat
- ☐ N° 92 : Les musulmans et nous
- ☐ N° 93 : Les bobards de la guerre d'Algérie

- ☐ N° 94 : Les Bretons
- ☐ N° 95 : La vie amoureuse des rois de France
- ☐ N° 96 : Les anti
- ☐ N° 97 : Les mystère de Marseille
- ☐ N° 99 : Héros
- ☐ N° 100 : Les corrompus de la V^e
- ☐ N° 101 : Il était une fois la révolution
- ☐ N° 102 : Les collabos
- ☐ N° 103 : Les nouveaux monstres
- ☐ N° 104 : Qui est franc-maçon ?
- ☐ N° 105 : Les Fétichistes
- ☐ N° 106 : Les secrets des sectes
- ☐ HS3 : Le sexe
- ☐ HS4 : Les grandes gueules cassées
- ☐ HS6 : La petite histoire des maisons closes
- ☐ HS8 : Les francs-maçons
- ☐ N° 104 H : Mitterrand très secret

OFFRE
PROMOTIONNELLE

4 numéros : 150 F
8 numéros : 300 F
12 numéros : 400 F
20 numéros : 750 F

NOUVELLE SERIE : (36 F + port)

- ☐ N° 107 : Le diable est de retour
- ☐ N° 108 : Les secrets des R.G.
- ☐ N° 109 : La Guerre d'Algérie inconnue
- ☐ N° 110 : La gauche dans la collaboration
- ☐ N° 111 : La conspiration des sectes
- ☐ N° 112 : Drôle de Droite
- ☐ N° 113 : L'Histoire mutilée
- ☐ N° 114 : Saint-Tropez Secret
- ☐ N° 115 : Photo chocs clichés chics
- ☐ N° 116 : Homos et Pédophiles
- ☐ HS9 : La France insolite (35 F + port)

soitnuméros

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal Ville

Ci-joint mon règlement par ☐ chèque bancaire
☐ chèque postal ☐ mandat-lettre à l'ordre du Crapouillot
+ 15 Francs de frais de port, 30 F à partir de 10 numéros
(nous n'acceptons pas les chèques tirés sur l'étranger)

A retourner au :

CRAPOUILLOT,
21, rue Tronchet 75008 PARIS
Tél. : 47 42 21 72

Bibliographie

(non exhaustive)

- Captain Armand : *Biafra vaincra*, France Empire, 1969.
- J. Beys : *Congo*, Ed. du CRISP, Bruxelles, 1963.
- Michel Borsi : *Nous, les Affreux*, Ed. Galic, Paris.
- Christopher Chant : *Gurkha*, Londres, 1987.
- Marc Charuel : *Putain de guerre, Gaston Besson, volontaire français contre les Serbes*, Ed. du Rocher, 1993.
- Michel Desgranges : *Les trois mercenaires*, Grasset, 1979.
- Jean Delon : *Parmi les rebelles Babula*, Ed. du Scorpion, 1968.
- Gregor Fergusson : *Coups d'Etat (A political manual)*, Arms and Armour Press, 1988.
- Frederic Forsyth : *Les Chiens de Guerre*, Mercure de France, 1975.
- J. Gérard-Libuis : *Sécession au Katanga*, Ed. du CRISP, Bruxelles.
- Smith Hempstone : *Rebels, mercenaries and dividends*, Frederic A. Praeger Publisher, New York.
- M. Hennesy and Santer : *Soldier of Africa*, Yves Washburn, New York.
- *Historia* : spécial *Les Mercenaires*, 1960-1980, N° 406 bis, 1980.
- Christian Lanciney : *Les héros sont affreux*, Ed. Charles Dessart, 1968.
- Jean Lartéguy : *Les Mercenaires*, Presses de la Cité, 1960.
- Jean Lartéguy : *Soldats perdus et fous de Dieu*, Presses de la Cité, 1968.
- Jacques Le Bailly : *Une poignée de mercenaires (De Carthage à Stanleyville)*, Presses de la Cité, 1967.
- Pierre Lunel : *Bob Denard, le roi de fortune*, Edition N° 1, 1991.
- Alain Leluc : *Mercenaires*, J.C. Lattès, 1983.
- Bernard Lugan : *Le dernier commando boer, Robert de Kersauson*, Ed. du Rocher, 1989.
- Bernard Lugan présente Villebois-Mareuil : *Le héros de l'Afrique du Sud*, Ed. du Rocher, 1990.
- Jacques Lantier : *Le temps des mercenaires*, Marabout, 1969.
- Paul Masson : *La bataille pour Bukavu*, Ed. Charles Dessart, Bruxelles, 1968.
- Anthony Mockler : *Histoire des mercenaires*, Stock, 1969.
- Major Siegfried Mueller : *Les nouveaux mercenaires*, France Empire, 1965.
- Jay Mallin and Rock Brown : *Mercenaries american soldiers of fortune*, USA, 1988. *African mercenaries combat manual (tactical manual)*, 1987.
- Lazlo Nagy : *Katanga*, Ed. Rencontres, Lausanne, 1968.
- O'Brien : *To Katanga and back*, Hutchinson, Londres, 1968.
- Patrick Ollivier : *Commandos de brousse*, Grasset, 1985.
- Lieutenant-colonel Ron Reid Daly et Peter Stiff : *Selous scouts top secret war*, Gallego Publishing, 1982.
- Paul Ribeaud : *La Grande porte*, Editions Ouest-France, 1990.
- Tony Selby : *Perigo de morte*, Editorial Verbo, 1961.
- Rolf Steiner : *Cadre rouge (du Biafra au Soudan)*, Robert Laffont, 1976.
- Colonel Jean Schramme : *Le Bataillon léopard (Souvenirs d'un Africain blanc)*, Robert Laffont, 1969.
- Hélène Tournaire, Robert Bouteaud : *Congo-Katanga-Angola*, Librairie Académique Perrin, 1963.
- Hugues de Tressac : *Tu resteras ma fille (Le nouveau combat d'un soldat de fortune)*, Plon, 1992.
- Thompson and Ken Mac Show : *Uniforms of the soldiers of fortune*, Londres, 1987.
- Peter Tickler : *The modern mercenary*, Londres, 1988.
- Colonel Trinquier : *Notre guerre au Katanga*, Pensée Moderne, 1968.
- Seren Rosso : *Les Mercenaires trahis* (manuscrit inédit).

NON CONFORME...

● Dans *L'Humanité* du 29 novembre, on lit que *L'Echo-La Marseillaise* a fêté ses 50 ans. *Le Crapouillot*, pour sa part, aligne quelque 78 ans d'existence, depuis sa création en 1915, par **Galtier-Boissière**.

L'Echo-La Marseillaise doit son demi-siècle aux larges subventions (discrètes) dont il a bénéficié, comme *L'Huma*, de la part des agents du KGB. *Le Crapouillot*, en 78 ans, n'a bénéficié d'aucuns subsides étrangers, ni du soutien des puissances d'argent.

La source « kagébiste », pour la presse communiste, semble aujourd'hui tarie. Qu'on se rassure : elle est remplacée par la subvention **Carignon** d'aide à la presse d'opinion. Une opinion qui s'exprimait au début des années 50 sous cette forme « Le cœur immortel (sic) de Staline a cessé de battre ».

A ce jour, *Le Crapouillot* n'a droit à aucune subvention. Il n'y a pas lieu d'en être surpris : il n'a jamais été rédigé par les bonnes gagneuses des « macs » du KGB, qui « tapinent » aujourd'hui pour un gouvernement dit « de droite », puisqu'elles sont payées par lui.

● Au moment où il est sans cesse question de Vichy et du maréchal Pétain, **Henry Coston** publie opportunément une brochure intitulée *La trahison de Vichy* (1). Il s'agit, pour l'essentiel, de la réédition d'un texte dû à **Jean Castagnez**, ancien député socialiste avant-guerre, texte intitulé *Précisions oubliées - Vichy 9 et 10 juillet 1940*.

Très proche de **Paul Faure**, Castagnez avait voté, en juillet 1940, la confiance à Pétain avec 568 autres collègues, contre 80.

Castagnez rappelle notamment ceci :

« L'armistice réclamé par le général **Weygand**, généralissime des armées françaises, était signé depuis le 22 juin.

Était-il possible, le 9 et le 10 juillet — dix-huit jours après la signature de cet armistice — de renverser le gouvernement qui l'avait signé ? Le président de la République aurait-il pu, selon la règle parlementaire, désigner un autre président du Conseil, qui aurait constitué un autre gouvernement ? Ce gouvernement aurait-il dénoncé l'armistice... et repris immédiatement la lutte... ?

... Les critiques de 1944 affirment que c'est pour cette solution que j'aurais dû opter.

Ils ont oublié et la situation, et leurs sentiments de juillet 1940. Ils oublient aussi que cette solution le 10 juillet 1940, dix-huit jours après la signature de l'armistice, aurait immédiatement entraîné l'invasion de tout le territoire français et la capture intégrale de tous les mobilisés. Il y aurait eu de 5 à 6 millions de prisonniers. »

Castagnez rappelle aussi la déroute, le refus des États-Unis de venir à notre secours, le soutien de l'U.R.S.S. à Hitler en raison du pacte germano-soviétique.

C'était l'époque où **Jacques Duclos** tentait de faire reparaître *L'Humanité*, grâce à la Propaganda Staffel.

Des péripéties qui ne sont jamais évoquées par nos médias.

● Autre brochure d'**Henry Coston** : *Le traquenard européen de Jean Monnet*.

On y découvre la face cachée du « Grand Européen ». La face cachée, c'est-à-dire la face financière, qui commence avec la Hudson's Bay Co., qui va se poursuivre avec certains groupes des « 200 Familles » chères à Galtier-Boissière, pour finir par déboucher sur le Bildeberg Group et sur la Trilatérale. J'avoue que j'ignorais complètement cet aspect du « Grand Européen ».

Dans cette brochure, Henry Coston fait état de documents publiés par un homme très oublié aujourd'hui : **Roger Mennevée**.

Roger Mennevée était, avant-guerre, un personnage assez comparable — le style en moins — à Galtier-Boissière.

C'est-à-dire plutôt de gauche, et non-conformiste (1).

● Ça va mal pour Eltsine, du reste, ça a toujours été mal. Il avait succédé au cher **Gorby**. Pas bien du tout. Il accusait le cher Gorby d'être plus ou moins complice du putsch des généraux. Encore plus affreux. D'ailleurs il n'avait aucune autorité. D'ailleurs aussi, les membres du Parlement conservateur (formule pudique pour désigner les communistes) allaient le renverser. Et l'armée était sur le point de le lâcher. L'armée n'a pas lâché Eltsine, et l'insurrection de Moscou a été réprimée. C'est très vilain de réprimer une insurrection et de tirer sur des émeutiers, qui n'hésitaient pas à ouvrir le feu. Le pauvre **Paul Amar**, à *France 2*, en était tout retourné. Ça se comprend. Ce ne sont pas les bolcheviks, sans doute, qui se sont permis de réprimer l'insurrection de Budapest, ni de fusiller ceux qui tentaient de franchir le Mur de Berlin. Sinon, on n'aurait pas permis au brave **Honecker** de se replier paisiblement au Chili.

Aujourd'hui, la Constitution est votée. Mais il n'y a eu que 53% de votants. En France, 45 % des électeurs ont boudé les urnes pour un second tour qui a vu la défaite de **Stasi**. Mais c'est tout différent, on vous dit. Et ça va toujours mal pour ce pauvre Eltsine. Il est « fragilisé », selon *Libération* du 13 décembre. Et puis, ces élections se sont déroulées dans des conditions suspectes.

Ah ! C'était quand même autre chose sous **Lénine**, **Staline** et **Brejnev** !

● Le philosophe de gauche, **Jacques Derrida**, affirme que **Marx n'est pas mort**. Ceci, après le formidable échec du communisme.

L'affirmation de Derrida n'est pas entièrement fausse. Marx prévoyait la concentration des entreprises capitalistes. Elle s'effectue sous nos yeux.

Marx annonçait aussi que des masses de plus en plus

importantes de producteurs seraient prolétarisées. Thèse : les capitalistes de plus en plus riches et de moins en moins nombreux. Antithèse : le prolétariat formant une armée de plus en plus nombreuse.

Au terme de ce processus, l'armée des prolétaires devait balayer la minorité des capitalistes.

La première phase s'est bien effectuée. Pour ne prendre, par exemple, que le domaine de l'automobile, il y a de moins en moins de producteurs français. Une concentration devait même s'effectuer récemment entre la firme française Renault et la firme suédoise Volvo.

De fait, un conflit a bien surgi. **Mais un conflit entre firmes capitalistes.** Les dirigeants de Volvo ont, en fin de compte, refusé de fusionner avec Renault.

Les prolétaires de Renault, eux, n'ont pas bougé. Cette passivité eût été inconcevable il y a seulement une quinzaine d'années. La C.G.T. et le Parti communiste français auraient levé l'étendard de la révolte. Les usines Renault auraient été occupées. De violentes manifestations se seraient déroulées. Et les délégations auraient été envoyées devant l'Assemblée nationale.

Aujourd'hui : rien. La classe ouvrière française baisse pavillon. C'est que cette classe, du fait des progrès techniques, est en voie de liquidation. La gauche caviar peut bien sabler le champagne pour la sortie de *Germinal*, les mineurs ont disparu. Idem pour les « métallos ».

L'armée des prolétaires s'est liquéfiée. A sa place, il y a une immense masse de chômeurs. Mais le chômeur diffère essentiellement du « prolo », en ceci qu'il est un homme seul. Voué au marasme. Déprimé. Le cadre de 50 ans qui perd son emploi sait qu'il n'a pratiquement aucune chance de retrouver du travail. C'est affreux à dire, mais il est plus proche du suicide que du combat.

Faut-il donc croire que le capitalisme mondialiste a définitivement gagné la partie ? Il se heurte, et il se heurtera de plus en plus à des forces dont la puissance va grandissant : les nationalistes.

● **En dépit de ses erreurs, de ses malheurs et de ses échecs, Eltsine va peut-être cesser d'être la bête noire des médias.** Les élections en Russie ont en effet permis à un monstre, infiniment plus redoutable, d'émerger. Il se nomme **Jirinovski** et n'hésite pas à se proclamer nationaliste. Carrément obscène ! A propos de ce grand vainqueur des élections, on a immédiatement évoqué 1933. On a pu voir aussi, sur TF1, le 14 décembre, dans l'émission de 20 heures 30, des juifs soviétiques qui ne cachaient pas leur inquiétude.

Cette célérité à mettre en évidence le péril antisémite ne laisse pas de surprendre. Car, enfin, depuis longtemps existe en URSS un groupe antisémite et ultra nationaliste dont, pratiquement, on ne parle jamais.

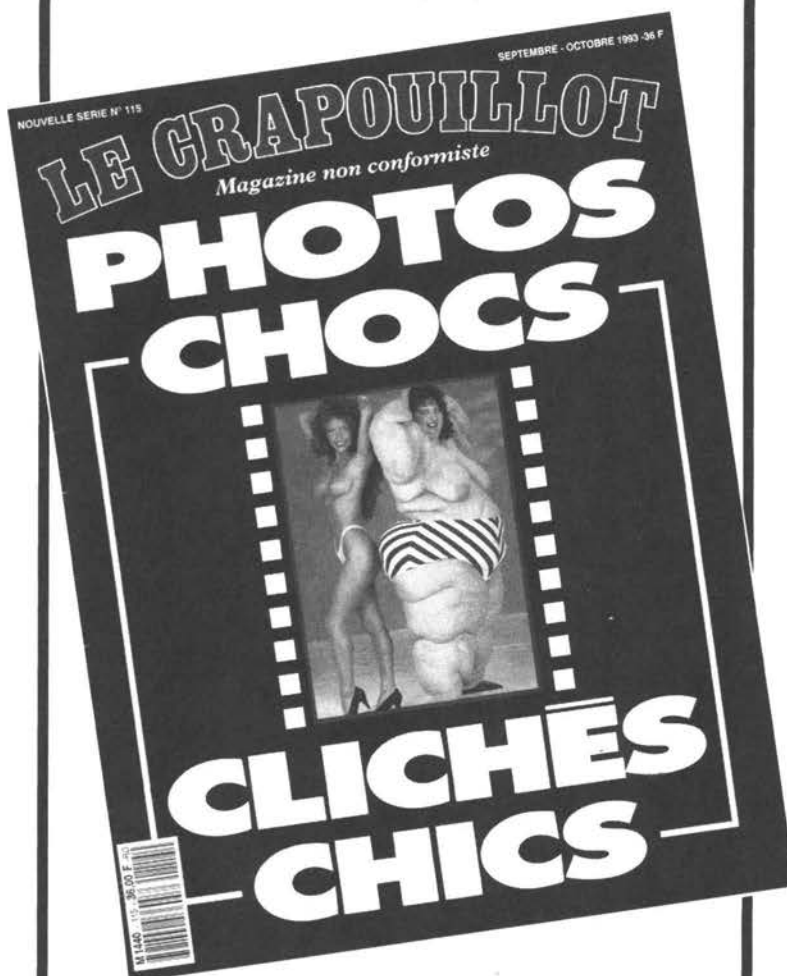
Ce groupe (Pamiat) avait été autorisé à se manifester dès la seconde moitié des années 70, grâce au KGB qui le manipulait. J'avais dévoilé le fait, à l'époque, dans *Minute*. Mais je crois bien avoir été le seul à le faire.

Au cours de ces dernières années, personne, pratiquement, n'a parlé des activités de Pamiat. Faut-il en conclure que, pour avoir le droit d'être antisémite, il faut donner l'assurance qu'on est un sous-produit des gentils « bolcheviks » ?

Roland GAUCHER

(1) Publications Henry Coston, BP 92-18, 75862 Paris Cedex 18.

Des images inédites : surprenantes, insolentes, cocasses.



Certains en seront peut-être choqués. Disons-leur que c'est une vieille tradition du Crapouillot, tel ce numéro 84 : Les photos insolites.

Méhaignerie, ministre de la Justice, n'a pas encore fait saisir Photos chocs, clichés chics. Le pauvre était sans doute surmené.

Alphonse Boudard. Saint Frédo

« **J**e peux encore, en décortiquant tel ou tel passage, en braquant mon projecteur porte-plume sur celui-ci ou celle-là, vous conter de belles histoires pour vous endormir, mes enfants. »

Donc, à l'en croire, Alphonse Boudard, *Saint Frédo*, qualifié roman et paru chez Flammarion, est le dernier tiré mais pas le dernier à boire. Une nouvelle histoire qui porte la promesse des prochaines, une joie, un vrai plaisir et un événement. La production éditoriale boudardière ne s'était certes pas tarie, mais elle égrenait depuis quelques années des livres contenant des histoires. Et non pas une vraie « belle histoire », de celles qui endorment assez pour vous faire oublier qu'il fait sommeil.

L'histoire de saint Frédo finit on ne plus naturellement, c'est à dire mal. D'abord parce que l'on quitte Frédo au cimetière, et surtout parce que l'on quitte Boudard en bout de ligne, au milieu d'une page à moitié blanche, au milieu d'une nuit de même couleur. On est obligé de retourner au chapitre 3 pour parvenir à fermer l'œil : « Mes choix se portent sur les olibrius, les caractériels, les traîne-lattes, gibier de guillotine, seigneurs de rentières, mais les autres aussi, les apparemment normaux méritent tout autant les bons soins du romancier... » On les attend, donc.

Frédo s'apparente aux deux sortes de personnages. Son histoire se tient entre des débuts de pauvre gosse qui n'a pas eu de chance, puis la prison, le bagne, la relégation, et une vie presque normale, menée comme une belle carrière dans la réinsertion, la sienne et celle des autres. On peut changer de rôle, de bord, d'objectif et de job, mais peut-on changer de nature, de culture, d'habitudes ? D'autant que si Alfred Friteau développe d'admirables aptitudes à saisir les opportunités, il n'est cependant rien moins qu'opportuniste. S'il se fonde une figure de vitrail, il ne fonde pas sa chapelle sur un reniement.

Alphonse Boudard rencontre Alfred Friteau dans une prison de l'après-guerre. Il le retrouve au grand air dans les années 60. Le premier vient de publier *la Cerise*, de s'offrir sa première DS 19, de commencer à engranger les choses vues pour écrire *Cinoche*. Le second est sorti de Saint-Martin-en-Ré, libre mais sous surveillance, et a reconnu dans les journaux, pages lettres, la photo de son ancien voisin de cellule.

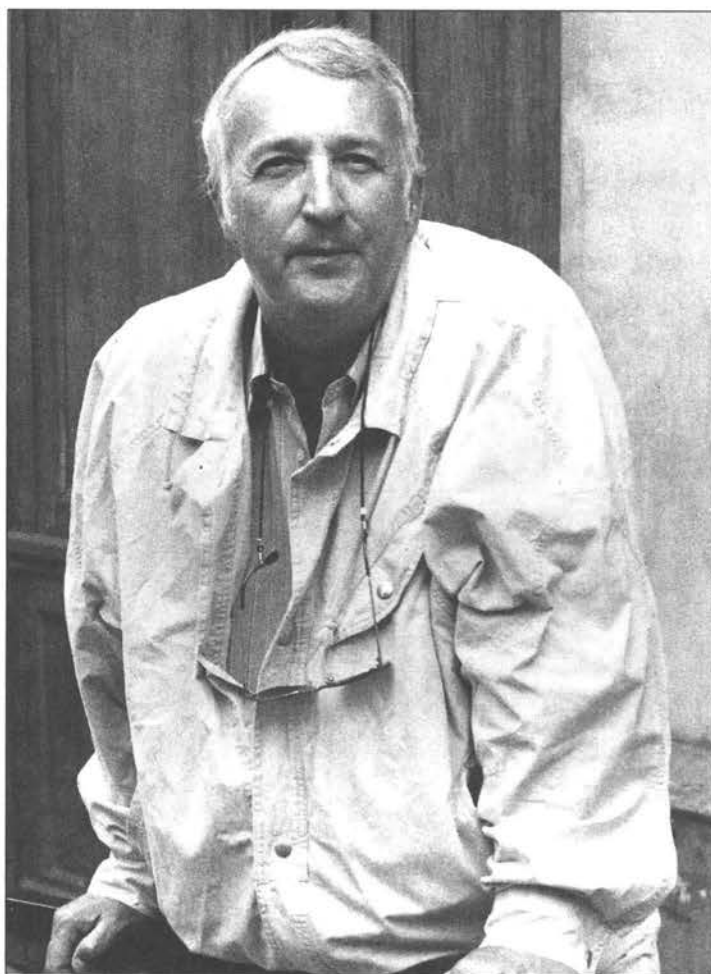
« *Je reste ouvert avec toutes sortes de personnages. Je les écoute. Des choses qu'on se figure pas s'amorcent... des aventures, péripéties formidables. Avec Frédo, ça va se confirmer.* » Écrit en Boudard dans le texte. Balzac aurait-il tourné la phrase autrement en note de la *Comédie humaine* ?

Dans cette rencontre, Frédo ne cherchait rien de précis. Il va trouver un mentor on ne peut plus discret, un confident aussi, même si ce terme racinien ne convient *a priori* pas aux personnages en présence. En tout cas un biographe. Et même un hagiographe, à en croire le titre de l'œuvre.

Alphonse Boudard déroule en connaissance de cause la trajectoire de son héros, entre les années gaulliennes, pompidoliennes, giscardiennes, qui finissent par vomir leurs relents trotskistes et maoïstes aux rives mitterrandiennes. Frédo est

double, entier et ambivalent. Son narrateur n'en finit pas de le peindre, touche après touche, fait après fait, sans jamais juger de l'ombre ni de la lumière. Et c'est ce clair-obscur qui compose non pas le tableau, les lignes dansent trop, mais le roman, la « belle histoire ».

Le témoin, l'écrivain voit tout, note tout, bien au-delà du premier plan. Jamais condamné, jamais absous, jamais épinglé, Frédo évolue libre d'auteur. Mais, l'auteur, avec derrière lui les ombres mythiques de tous ceux qui détiennent les ficelles et entortillent les histoires, à force de pouvoir tout voir, tout entendre, tout dire, tout écrire, comme ceux pour qui le scandale n'arrive jamais, comme ceux qui notent, curieux, intéressés, jamais éton-



nés, comme ceux qui en ont vu d'autres, mais sont avides de voir encore et de faire voir, comme un romancier au plein sens de la fonction enfin, Alphonse Boudard nous promène au bout de son regard. A force de l'effacer, il l'effile comme un rayon laser, et en balaye le champ de notre comédie humaine contemporaine. Soubrettes, troisièmes couteaux (quelquefois au sens propre), utilités : personne n'est secondaire. Comme on disait à propos de Balzac, même les portières ont de l'esprit. Ni velours ni passementerie chez Boudard, mais les portières claquent et vous mettent en voiture jusqu'au bord de la tombe de Frédo. Et là, on se penche moins sur le mystère de ce malfrat devenu bon larron que sur celui de son biographe qui, à force de suspendre son jugement parvient à brosser cette fresque féroce et aiguë, précisément ambiguë. Pas l'œuvre d'un myope. Plutôt celle d'un grand chef qui parvient à nous faire accroire qu'il ne met pas son grain de sel personnel partout. Mais pas un sel d'amer. La sereine objectivité mène à tout : même à la tendresse. En tout cas à la drôlerie. Car même humaine, le propre d'une comédie, c'est d'amuser, de faire rire. Boudard s'est bien amusé à raconter Frédo. Le lecteur s'amuse d'entendre le rire de cette comédie de Boudard entre les lignes, même muet comme un E, piqué comme un point sur un I, grave comme un accent.

Quant au style Boudard, on en a beaucoup parlé. « Je n'en continue pas moins mes petits écrits comme naguère, d'une même plume, sans forcer la note. Je dis ce qu'il faut et comme il faut, du moins je le suppose. Oh ! mais alors je suis dépassé, submergé par l'école des cacateux. Ils comptent mes merdes et mes bibites, ils en trouvent par-ci, par plume. Ne serais-je qu'un timoré bourgeois d'écriture ? La question se pose. »

Pratique : ainsi Alphonse Boudard fournit-il au critique la question et le paradoxe avec lesquels il est de bon ton de clore la critique.

Celina COURTINAT

Saint Frédo, Alphonse Boudard, éditions Flammarion, 270 pages, 98 francs.

Alphonse Boudard signe aussi le texte de deux très beaux albums : histoires de soif et soif d'histoires, esprit du vin et nostalgie sans tristesse, livres de fête en habits de mémoire :

Bercy, la dernière balade, photographies de Jean-Claude et Philippe Gautrand, texte d'Alphonse Boudard, éditions Marval, 110 pages, 280 francs.

Le Vin quotidien, album de famille, texte d'Alphonse Boudard, éditions Du May, 70 pages, 140 francs.

Marc CHARUEL

Putain de guerre

Grand reporter, **Marc Charuel** a accompagné un Français nommé **Gaston Besson**, et recueilli son témoignage. C'est l'histoire d'un volontaire français qui a choisi de rejoindre les Croates pour lutter contre l'oppression serbo-communiste. Une guerre terrible et sans merci.

Il suffira de citer les premières lignes du témoignage de Besson qui, pourtant, a connu beaucoup de guerres : « Je me croyais vivant, j'étais mort. Tout, l'odeur, la couleur, la forme des morts était en moi. Les morts alignés sagement au bord des routes, alignés comme des quilles en bordure des villages ; les morts coincés sous les éboulis des tranchées ; affalés au volant de leur *comando-car*, la tête explosée sur le pare-brise ; les morts accrochés comme des guirlandes aux branches des arbres. Il y en avait trop. On rencontrait plus de morts que de vivants. On parlait plus souvent des morts, et on sentait plus souvent la mort que l'after-shave. »

Voilà. C'est le début du récit recueilli par Marc Charuel.

En suivant Gaston Besson, nous entrons dans l'horreur de la guerre. D'une guerre féroce, qui ne se déroule pas en Asie ou en Afrique, ou en Amérique du Sud, mais à quelques centaines de kilomètres de chez nous. Une guerre à laquelle viennent prendre part, *s'engager*, non pas des mercenaires, mais des *volontaires*. Une guerre qui est à moins de deux heures d'avion d'Orly. Une guerre qui peut s'étendre demain à l'Albanie, à la Macédoine. Une guerre qui existe aussi en Irlande du Nord, sous la forme du terrorisme. Et un peu aussi en Catalogne. Et au Pays Basque français. Et, encore, en Corse. Et l'Hexagone serait définitivement à l'abri de ces périls ?



Pour le croire, il faut être très optimiste, très naïf, très con.

Alors, lisez le livre passionnant de Marc Charuel. Ce livre, c'est un signe. Cette « putain de guerre », c'est peut-être (putain !) l'avenir qui nous guette.

Roland GAUCHER

Jacques Vergès

Lettre ouverte à des amis algériens devenus tortionnaires

Il va bien falloir croire qu'il existe une « bonne » torture et une « mauvaise ». Ceux qui furent naguère les grands orchestrateurs de la campagne contre les tortures pratiquées par l'armée française en Algérie gardent, depuis plus de trente ans, un silence révélateur sur les tortures perpétrées par les nouvelles autorités algériennes.

Cela était vrai au temps des quatre-vingts ou cent mille harkis massacrés dans des conditions abominables. Cela reste tout aussi vrai aujourd'hui où les pires exactions se déroulent dans les locaux des forces de l'ordre algériennes pour faire parler les complices ou supposés complices du FIS.

La méthode est simple et parfois efficace : on arrête pêle-mêle tous ceux qui peuvent être soupçonnés de sympathies islamistes. On les torture systématiquement pendant des heures et même pendant des jours et des nuits, jusqu'à ce que quelques-uns finissent par « se mettre à table ». Fous de douleur, ces malheureux racontent n'importe quoi et accusent n'importe qui. Il suffit d'arrêter les hommes et les femmes ainsi dénoncés et de recommencer sur eux la même opération avec le même résultat. On finit quand même par apprendre quelque chose : la torture est peut-être la forme moderne la plus achevée du fameux « mouvement perpétuel ».

Cette méthode, si fréquente qu'on est bien forcé de la déclarer systématique, est étrangement peu dénoncée chez nous, surtout par les spécialistes de l'humanitarisme le plus pleurnichard.

Etant donné que les partisans du FIS, à en croire les responsables algériens et les journalistes français, sont des ennemis de la démocratie, de la laïcité en particulier et des droits de l'homme (sans compter ceux de la femme) en général, qu'ils soient assassins ou complices d'assassins ou sympathisants d'assassins, il est donc parfaitement licite de leur faire subir les plus abominables supplices pour les amener à « cracher le morceau ».

Ce silence quasi unanime de la presse et surtout des grandes consciences patentées a quelque chose non seulement de criminel mais aussi de grotesque. Il fallait voir à la télévision le nommé **Jeanson**, celui du réseau des ex-porteurs de valises, peu pressé de s'indigner de voir ses amis du FLN employer les mêmes méthodes qu'il dénonçait jadis — avec il faut le dire un certain succès auprès des âmes sensibles. Le pauvre homme trouvant par ailleurs parfaitement normal qu'on refuse le pouvoir à des gens qui se préparaient à gagner démocratiquement les élections, puisque le gouvernement de Weimar avait eu bien tort de ne pas procéder ainsi

envers un certain parti national-socialiste d'Adolf Hitler en 1933...

Dans cette cohorte d'anciens amis des révolutionnaires algériens devenus aujourd'hui défenseurs d'un Etat indiscutablement dictatorial et policier, on ne sera pas surpris de ne pas rencontrer **Jacques Vergès** qui lui, au moins, et lui seul, ou presque, reste parfaitement logique avec lui-même.

Après avoir bien servi, à son rang d'avocat et peut-être même un peu au-delà, la cause de l'indépendance algérienne, au nom de principes auxquels il a la naïveté de rester fidèle, le voici aujourd'hui qui ose rappeler ses anciens amis à un peu plus de logique et à un peu plus de pudeur.

Sa *Lettre ouverte à des amis algériens devenus tortionnaires* aurait fait, en d'autres temps, autant de bruit que *La Question* ou *L'Affaire Audin*. Mais la nouvelle conscience universelle « politiquement correcte » a décidé que les islamistes étaient des terroristes, des incultes, des fanatiques, des sectaires, bref des « intégristes », il est donc loisible de les traiter au nerf de bœuf, à l'électricité et à l'ingestion forcée d'eau de vidange à travers une serpillière. Les faits sont là. Irréfutables.

C'est l'honneur de M^e Vergès de ne pas se taire quand on torture ainsi une nouvelle catégorie de « sous-hommes » — peut-être coupables, peut-être innocents — mais en tout cas décidés jusqu'à la mort à ne pas accepter que leur pays devienne une nation « moderne », régie par les lois du commerce mondial et dominée économiquement, idéologiquement, politiquement par l'impérialisme américain.

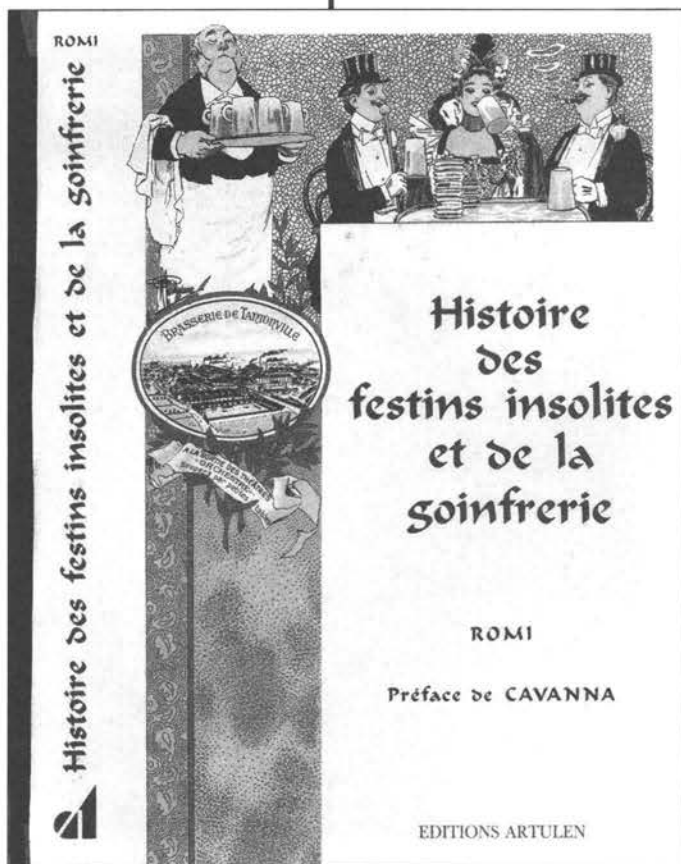
En créant les « sections spéciales », Vergès nous prouve, textes à l'appui, qu'Alger aujourd'hui fait « mieux » dans la répression que Vichy hier. Et comme on le sait, et comme on n'a d'ailleurs pas le droit de dire le contraire, Vichy était déjà l'horreur absolue.

Qu'un gouvernement refuse l'entrée d'une salle d'audience à un avocat en dit long sur la situation réelle de la justice au-delà de la Méditerranée. Mais le peu d'écho que soulève une telle mesure en dit encore plus long sur la perversion morale de tous les défenseurs de l'humanitarisme à sens unique.

Aujourd'hui, les soixante-huitards reconvertis dans le libéral-socialisme préfèrent les flics aux barbus.

Jean MABIRE

Jacques Vergès : *Lettre ouverte à des amis algériens devenus tortionnaires*. 136 pages, 75 francs, Albin Michel.



Romi Festins et goinfrerie

● Dans les milieux de la presse et de l'édition, tout le monde connaît Romi qui est, en quelque sorte, le prince de l'insolite. Quand nous avons racheté *Le Crapouillot*, en novembre 91, Romi a été le responsable rédactionnel de notre premier numéro, *Le Diable est de retour*, qui a connu un vif succès. Nous ne l'oublions pas.

Aujourd'hui, Romi sort un nouveau livre *Histoire des Festins insolites et de la goinfrerie*, avec une préface de Cavanna (1). Vous n'êtes pas nécessairement goinfres, mais peut-être un festin de temps à autre ne vous déplaît-il pas. Et puis tout Français est amateur de gastronomie. C'est un secteur où les Américains ne risquent pas encore de nous déborder, comme dans l'audiovisuel. Alors, en cette fin d'année, achetez le livre de Romi, bourré d'anecdotes, qui vont du légendaire festin de Balthazar, à la commercialisation en 1993 de la chair d'autruche et qui comporte un certain nombre d'illustrations piquantes. En compagnie de Romi, vous êtes sûrs de ne pas vous embêter.

(1) Editions Artulen.

Hubert Monteilhet Œdipe en Médoc

Depuis assez belle lurette, les vieux admirateurs d'Hubert Monteilhet le conjuraient de revenir de temps à autre, entre deux monuments littéraires d'époque, à ces romans policiers élégamment machiavéliques qui, de *Mantes religieuses* et du *Retour des cendres* aux *Pavés du Diable* et aux *Bourreaux de Cupidon*, lui avaient valu ses premiers succès.

Monteilhet avait commencé à s'exécuter il y a trois ans avec *La part des anges*, où une histoire de cognac empoisonné aussi savoureuse que ténébreuse lui permettait de faire tout à la fois la démonstration de son imagination meurtrière et celle de ses remarquables compétences de chroniqueur gastronomique — métier qu'il exerce à titre de violon d'Ingres pour un important journal du Sud-Ouest —, sans parler, bien sûr, de celle, toujours renouvelée, de son insolent talent de plume.

C'est avec le plus grand plaisir que nous retrouvons tous ces éléments dans *Œdipe en Médoc*, en même temps que le narrateur, détective et faux ingénu de *La part des anges*, l'enquêteur d'assurances helvétique **Peter Rössli**. Celui-ci est toujours en correspondance indiscrette et détaillée avec la femme de sa vie, clouée sur un lit d'hôpital suisse par d'intempestifs bacilles de Koch mais manifestant, encore une fois, une activité cérébrale digne

de **miss Marple** au meilleur de sa forme. Car c'est, là encore, la forme du roman par lettres, où il a toujours excellé, que Monteilhet a choisie pour nous raconter — ou plutôt nous faire raconter par ses divers personnages — sa diabolique histoire où inceste, grands crus, « crus bourgeois », héritages et meurtres à huis clos viennent se mêler avec une belle harmonie.

Le très aristocratique et fortuné **Claude du Plessis-Longueville** a poussé à l'origine **Christine**, sa maîtresse d'avant et d'après, à épouser son camarade, moins gâté par la vie, la vigne et les quartiers de noblesse, **Philippe Bourré**. Mais, ce faisant, ce personnage, trop habile et raffiné pour être tout à fait honnête, a joué les apprentis sorciers. Et, à la mort — pourtant naturelle — de Christine, un processus infernal se met en route, qui ne pourra aboutir qu'aux pires situations et aux plus redoutables extrémités. Mais, Dieu merci, l'helvétique sagesse veille en la personne de Peter Rössli, et démonstration sera faite, une fois de plus, qu'il y a des arrangements avec le Ciel qui dépassent la morale des hommes.

En tout cas, si les conventions et les idées reçues passent parfois un assez mauvais quart d'heure, le lecteur, lui, est assuré d'un excellent moment.

Jean BOURDIER

• Editions de Fallois, 90 F.



TOUJOURS DISPONIBLE SUR COMMANDE AU CRAPOUILLOT



Ce numéro est actuellement l'objet de poursuites judiciaires, pour "outrages aux bonnes mœurs". Les outrages en question figurent dans des rapports de police que nous avons reproduits. Rappelons simplement que ces poursuites sont engagées, sous la responsabilité de M. MEHAIGNERIE, ministre de la Justice, alors que dans tous les points de vente publics, déferle une grande vague de publications " pornos ". En toute impunité.

**PAS
D'PANIQUE
A BORD!**

le mensuel du charivari politique

**HUMEUR, HUMOUR,
BD ET INFOS**

**AVEC
LES GUIGNOLS
DE LA POLITIQUE**

Abonnement : 100 F par an (12 numéros)
en écrivant à :
Pas d'Panique BP 579-01 75027 Paris cedex 01

10F

HORS COUT TELECOM

36 70 14 15

CONSULTATION GRATUITE

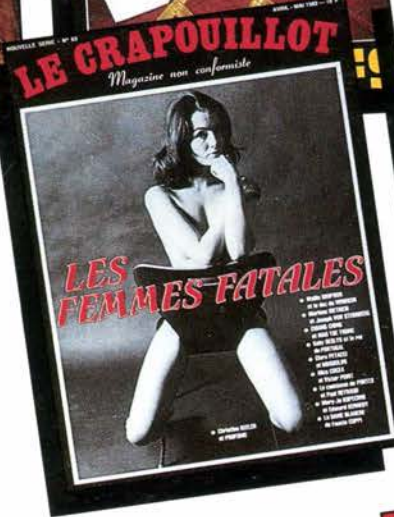
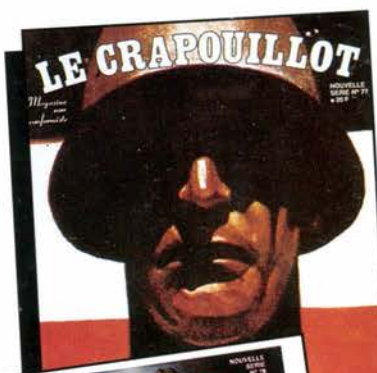
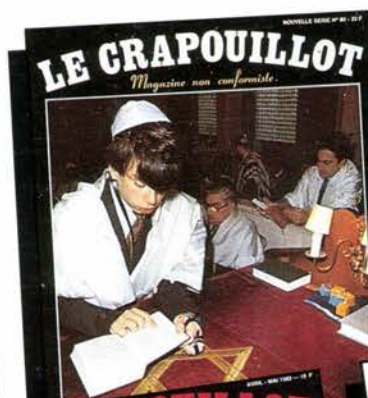
* HORS COUT TELECOM

VOYANCE EN DIRECT

INSOLITE

8,78 F / APPEL - 2,19 F / mn

ENCORE DISPONIBLES



Complétez votre collection du Crapouillot

**LE SEXE, LES FEMMES FATALES,
LES AFFAIRES SCANDALEUSES,
LES MYSTÈRES DE MARSEILLE, LES JUIFS,
LES SECRETS DE LA GRAPHOLOGIE,
LES CORROMPUS DE LA V^e, LES FASCISTES,
MITTERRAND : L'ÉTAT DE DISGRÂCE
LES FRANCS-MAÇONS, LA TORTURE, etc...**

54 dossiers non conformistes pour en savoir davantage.

Liste complète et bon de commande en page 76

